

Nakanai, montagnes des gouffres géants



Expédition Nationale Spéléo - Plongée - Eau Vive en Papouasie-Nouvelle-Guinée
JANVIER - MARS 1998
 Sous l'égide de la Fédération Française de Spéléologie, de la Fédération Française d'Études et de Sports Sous-marins et de l'Union Belge de Spéléologie

NOTE

Ce fascicule rassemble tous les articles et communications concernant l'expédition "NAKANAI 98". Il n'est pas le rapport de cette aventure qui a permis la jonction du gouffre Muruk avec la résurgence de la Chevelure de Bérénice. Devant l'ampleur des résultats obtenus par les expéditions françaises en Nouvelle-Bretagne, mais aussi par les expéditions Suisse de 1979 et anglaise de 1985, les membres de l'équipe Nakanaï ont préféré concentrer leurs efforts à la réalisation d'un ouvrage de synthèse qui regroupera toutes les expéditions en Nouvelle-Bretagne depuis 1978. Ce document intitulé "NAKANAI - 1978-1998 - 20 ans d'exploration" fera la synthèse des découvertes spéléologiques faites sur les montagnes des Nakanaï, mais comprendra aussi des études karstologiques, géographiques, biospéléologiques ainsi que plusieurs courtes histoires vécues par les membres des différentes expéditions.

En attendant la parution de cet ouvrage, ce fascicule permettra de prendre connaissance du déroulement de l'aventure de 1998 par des récits écrits par différents participants.

Pour chaque article, nous avons ajouté la page de couverture du magazine dans lequel il figure. Au début, nous avons mis la plaquette du projet; à la fin, figurent les première et quatrième de couverture du livre "MURUK - Hémisphère Sud, premier - 1000".

Bonne lecture et à bientôt pour "NAKANAI: 20 ans d'exploration".

SOMMAIRE

<u>Nom de la publication</u>	<u>Date</u>	<u>titre de l'article</u>	<u>Auteurs</u>
UBS info N° 16	09/97	Muruk, hémisphère sud premier -1000	J.-C. London
SPÉLÉO N° 28	10-12/97	Nuits tropicales	G. Marbach
REGARDS N° 32	98	Nakanaï 98	J.-C. London
NICE-MATIN	10/05/98	Fabuleuse descente aux enfers dans les gouffres de Papouasie	J.-M. Laurence
FUN PLONGÉE N° 10	05-06/98	Sous la jungle de Papouasie...	P. Vanstraelen
OCTOPUS N° 14	06-07/98	Une rivière sous la jungle de PNG	P. Vanstraelen
CAP AVENTURE N° 9	09/98	Rivière sous la jungle de PNG	P. Vanstraelen
INTERNATIONAL CAVER N° 23	1998	Résumé dans les News	J.-P. Sounier
C.R. D'ACTIVITÉ CREI N° 7	1998	Nakanaï 98	J.-P. Sounier
SPÉLUNCA N° 77	2000	Muruk, l'épilogue?	J.-P. Sounier
<u>LIVRE:</u>			
EDISUD/SPÉLUNCA	1999	MURUK, Hémisphère Sud, Premier - 1000	J.-P. Sounier

La plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère Sud

L'objectif principal de l'expédition est de terminer l'exploration du gouffre MURUK (réseau du CASOAR). En 1995, les spéléologues français de l'expédition "Hémisphère Sud, Objectif premier -1000" se sont arrêtés au sommet d'un puits de 20 mètres dans lequel la rivière souterraine, au débit de 2 mètres cubes par seconde, se précipite en rugissant. Six cents mètres plus loin et 70 mètres plus bas, se trouvent les galeries supérieures de la résurgence de la CHEVELURE DE BÉRÉNICE. La jonction de ces deux cavités permettrait une traversée souterraine de 1220 mètres de dénivellation, la plus importante de l'Hémisphère Sud. Parallèlement à cette jonction, de nombreuses galeries restent à explorer. Le siphon du gouffre voisin d'ARCTURUS sera plongé afin d'effectuer la liaison avec MURUK et d'explorer ainsi l'amont de ce vaste réseau souterrain qui atteindrait alors les 20 kilomètres de développement à la fin de notre séjour.



Le siphon du gouffre Arcturus à -445 m sera un des objectifs principaux de l'expédition. La jonction du gouffre Arcturus avec le gouffre Muruk ajoutera plusieurs kilomètres au développement du réseau. © J.P. Sounier

Gouffres de La Croix du Sud et Aldébaran - Résurgence de Mayang : Vers le deuxième -1000 de l'hémisphère Sud

L'énorme fleuve souterrain qui résurge à MAYANG (source de la Galowé ; débit : 20 m³/sec.) n'a pas encore été exploré par les spéléologues. Deux gouffres (la CROIX DU SUD, -209 m, et ALDÉBARAN, -241m) pourraient permettre de l'atteindre. Si cette hypothèse se vérifie, les spéléologues de

l'expédition "NAKANAI, MONTAGNES DES GOUFFRES GÉANTS" auront à affronter la dernière méga-rivière inexplorée du massif des Nakanai. Si aucun obstacle ne vient stopper la progression, ce réseau deviendra le deuxième -1000 m de l'hémisphère sud.



La résurgence de la chevelure de Bérénice. La jonction du gouffre Muruk et de cette résurgence donnera la plus profonde traversée hydrogéologique de l'hémisphère Sud : -1220. © J.P. Sounier



Canyon de la Galowé Une première exploration

C'est dans une entaille de 1000 m de profondeur et 20 km de longueur que nous nous engagerons en mini-raft et kayak jusqu'à la mer des Salomon. Nous y serons confrontés à des débits supérieurs à 30 mètres cubes par seconde.

Une des principales arrivées d'eau du canyon est constituée par l'énorme résurgence de Mayang qui apporte à elle seule un débit de 20 m³ par seconde.

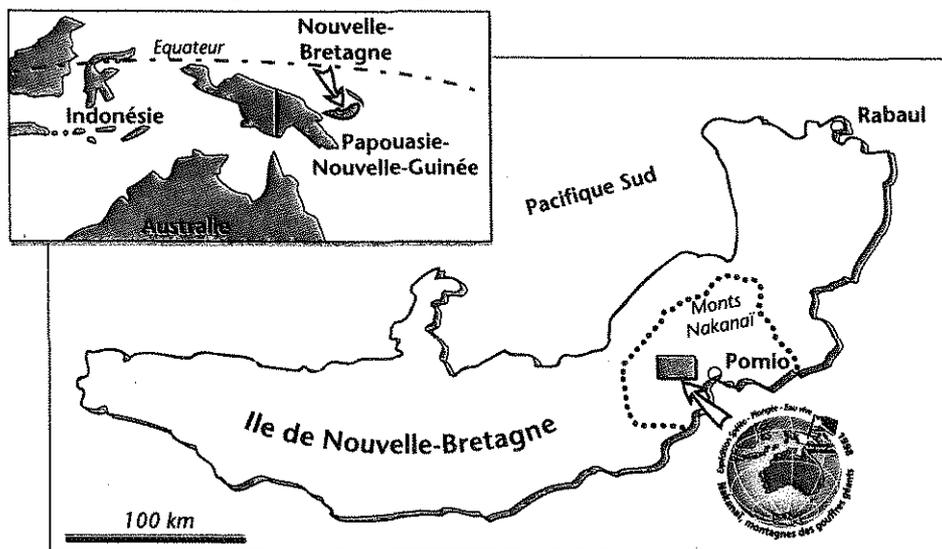
De nombreuses autres résurgences alimentent également la rivière. Leur localisation précise pourra s'effectuer lors de la descente et compléter ainsi notre connaissance des écoulements du massif et leurs relations avec les gouffres qui en percent la surface.

L'entreprise est engagée puisque la raideur des pentes du canyon exclue, en de nombreux endroits, toute sortie par voie terrestre. Une reconnaissance hélico s'avèrera donc nécessaire pour prévoir les pièges aquatiques du parcours.

Les Montagnes calcaires de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Eldorado des spéléologues...

Depuis 1978, début de la grande aventure des spéléos français en Nouvelle-Guinée, l'île de Nouvelle-Bretagne a été le théâtre des cinq principales expéditions françaises. Sous un climat équatorial très humide, les îles de l'archipel papou, avec leurs gigantesques plateaux calcaires couverts de jungles épaisses et creusés de cavités géantes, sont un véritable Eldorado pour les spéléologues...

La Papouasie-Nouvelle-Guinée, aux antipodes de la France, est une jeune démocratie qui a dû marier en quelques années les traditions ancestrales des Papous aux apports de la technologie moderne. Les tribus des hauts plateaux sont passées directement de l'âge de pierre à celui de l'hélicoptère...



L'équipe de l'expédition "Hémisphère Sud, Objectif Premier -1000" en 1995, posant au camp de Muruk. ©J.P. Sounier

Un budget pour réussir...

Une telle expédition mobilise toutes nos énergies sur deux années ; il faut en effet tout organiser et réunir les financements nécessaires.

Chaque participant apportera une part importante du financement mais le budget très élevé nécessite l'aide des collectivités publiques et d'entreprises dynamiques.

Les sources de financement :

Participations individuelles : 20 %
Collectivités sportives : 15 %
Recettes sur film et reportages photos : 15 %
Financements par des entreprises :	. . . 30 %
Sponsoring en matériel : 20 %

Le film

L'expédition "Nakanai, montagnes des gouffres géants" sera l'objet d'un film documentaire de 52 minutes réalisé par Roland THÉRON, journaliste reporter d'images, spéléologue, habitué aux reportages en conditions difficiles.

En s'attachant aux caractères des protagonistes, le film, réalisé dans les conditions du cinéma direct, retracera les multiples facettes de cette fantastique aventure humaine que représente une telle expédition.

Roland THÉRON a réalisé ou participé aux reportages suivants :

- ◇ Ushuaïa
- ◇ Grand raid "Le Cap - Terre de Feu"
- ◇ Carnets de Route
- ◇ Montagne
- ◇ 24 Heures
- ◇ Dans la Nature
- ◇ Reporters
- ◇ Capital
- ◇ La Marche du Siècle
- ◇ Les 7 "Raids Gauloises"
- ◇ Paris - Moscou - Pékin

Les rivières constituent toujours le fil d'Ariane des spéléologues.

© J.P. Sounier



1995

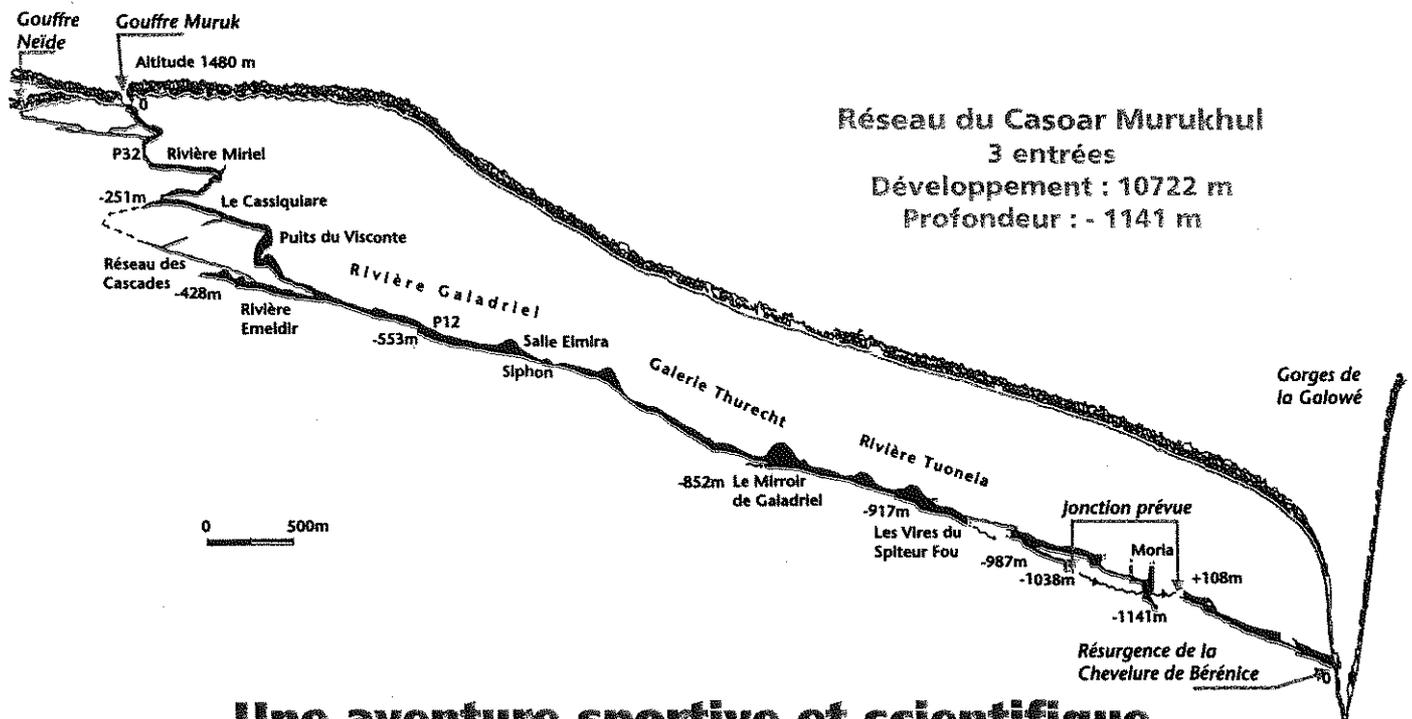
Pour la première fois, l'homme atteignait la profondeur de 1000 mètres dans un gouffre de l'Hémisphère Sud. C'était l'avenue du gouffre MURUK, et l'honneur d'être les premiers spéléologues à atteindre cette profondeur magique dans l'hémisphère Sud revenait à une équipe française. Les explorateurs s'arrêtaient à la cote -1141 m. Le gouffre continue à s'enfoncer dans la montagne vers sa résurgence.

1998

Objectifs : La plus profonde traversée et le deuxième -1000 m de l'Hémisphère Sud

Une équipe forte d'une vingtaine de spéléologues se propose de retourner en Papouasie pour réaliser la jonction de ces deux cavités. Cet exploit sportif permettra de réaliser la plus profonde traversée souterraine de l'Hémisphère Sud. Elle mesurera 1220 mètres de dénivellation. Un autre réseau sera exploré dans l'espoir de réaliser le deuxième -1000 m de l'Hémisphère Sud. Des grottes souterraines repérées sur les cartes ou en hélicoptère apporteront aussi leurs lots de surprises.

nts
etc
nordia
ssite de
logique
du
siècle
ation e



Une aventure sportive et scientifique

Les techniques sportives au service de l'étude des milieux difficiles

Les techniques de la spéléologie et des sports d'eau vive (raft, canyoning) permettent d'approcher des milieux reculés encore peu connus des scientifiques. Cette expédition sera donc aussi l'occasion de recueillir de précieuses données d'ordre climatique, hydro-géologique et biologique. Les deux spéléologues géographes de l'expédition, universitaires et membres d'une équipe CNRS spécialiste des régions karstiques, espèrent bien, au travers des explorations, percer le mystère de ces rivières souterraines aux destinations inconnues, et, à l'aube du XXI^{ème} siècle, découvrir quelque espèce nouvelle d'animal cavernicole.

Ils attendent également beaucoup de l'étude des réseaux souterrains, de la descente de la grande cascade de Bérénice et du canyon de la Galowé, aux eaux aussi limpides que tumultueuses. Ils y prélèveront des échantillons de roches et d'eau en des endroits aussi inaccessibles que stratégiques pour étudier l'évolution d'un relief parmi les plus spectaculaires de la planète.

Une technologie de pointe pour comprendre la genèse de ces curieux reliefs

Nos karstologues auront à arpenter un plateau à la topographie tourmentée au-delà de toute imagination, percé de mégadolines et d'innombrables gouffres. Ils seront armés d'une batterie d'appareils de mesure sophistiqués permettant aujourd'hui, à moindre poids, d'obtenir des données fiables dans les endroits les plus retirés.

Ils espèrent ainsi aller plus loin dans la compréhension du façonnage de ces reliefs, en examinant l'action conjuguée des phénomènes tectoniques, manifestés ici par une intense activité sismique et volcanique, et des processus d'érosion dopés par une pluviosité extrême.

Observer l'impact de la déforestation et des activités humaines sur le karst équatorial

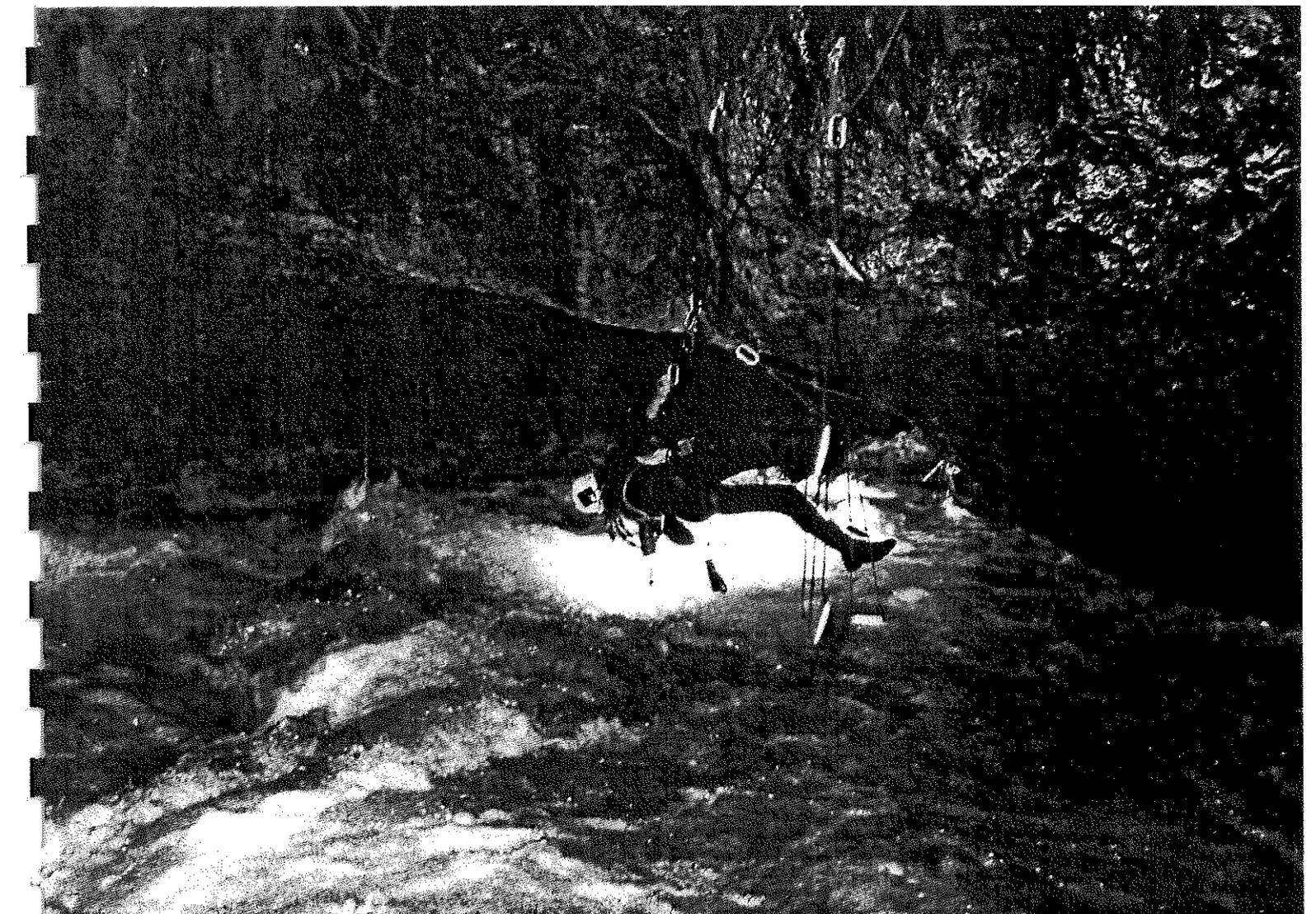
Dans un milieu dont tous les éléments interagissent les uns avec les autres, ils auront à cœur de suivre les effets produits par l'exploitation à grande échelle de la forêt dense, notamment dans le domaine de l'érosion des sols et de l'altération des eaux.

L'analyse des eaux de pluie permettra de plus connaître le degré de préservation ou de contamination de ce milieu encore sauvage par les polluants issus des grands foyers industriels et portés par les grands courants planétaires atmosphériques.



Marche d'approche dans la forêt vierge dense des montagnes des Nakanai.

© J.P. Sounier



Si le collecteur de Mayang est un jour atteint, cette photographie prise à Minyé pourrait très bien s'intituler : les "Quarantièmes rugissants" ; à - 1000 m sous terre.

© J.P. Sounier

Une équipe soudée, à l'épreuve des cascades et des sangsues

Cette équipe, internationale, sera forte de 25 à 30 membres. Elle se composera de spéléologues, de plongeurs-spéléologues, de deux karstologues, de deux photographes spéléologues, d'un cameraman et d'une équipe médicale. Celle-ci, composée de deux médecins et de deux infirmières, assurera la couverture "santé" du groupe ainsi que la gestion des médicaments et matériels qui seront ensuite remis aux diverses structures sanitaires locales (dispensaires de Pomio, Galowé, hôpital de Palmalmal).

Tous les membres de l'expédition ont déjà participé à des expéditions lointaines.

Jean-Paul Sounier, 45 ans, responsable du projet et responsable photo.

Michel Phillips, 35 ans, trésorier.

Philippe Hache, 33 ans, secrétaire.

Jean-Claude London, 38 ans, secrétaire adjoint et co-responsable intendance.

Didier Sessegolo, 32 ans, responsable plongée.

Fabien Hobléa, 31 ans, co-responsable scientifique.

Philippe Audra, 31 ans, co-responsable scientifique.

Robert Lévêque, 42 ans, responsable fret et intendance.

Pascal Clémot, 36 ans, responsable eau vive.

Jacques Orsola, 45 ans, co-responsable matériel.

Christian Tamisier, 30 ans, co-responsable matériel.

Jacques-Henri Vallet, 48 ans, responsable médical.

Hélène Darrietort, 31 ans, responsable médical adjoint.

Roland Théron, responsable film.

Thierry Baritaud, 36 ans.

Monika Kozłowska, 31 ans.

Alan Warild, 41 ans.

Greg Tunnock, 35 ans.

Marc Wilson, 36 ans.

François Lacomme, 40 ans.

Thierry Saint-Dizier, 30 ans.

Alain Grignard, 44 ans.

Fabien Darne, 27 ans, responsable topographe.

Bernard Tourte, 30 ans.

Patrick Vanstraelen, 36 ans.

Cette liste peut évoluer.

"HÉMISPHERE SUD"

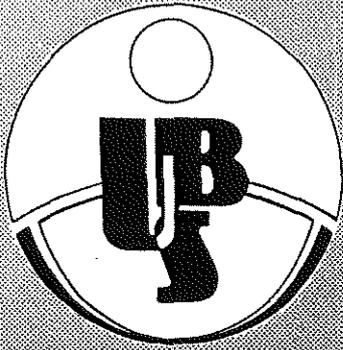
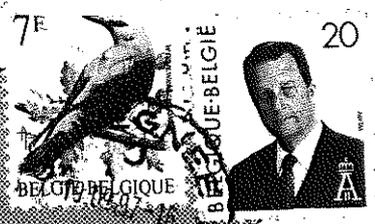
Association loi 1901

88, Corniche fleurie, F-06200 Nice

Tél. 04 93 83 37 33 • Fax 04 93 72 33 02

E-mail : flacomme@bart.fr

Votre contact :



UBS info

Suivi des "PAGES DU FSB"

Mr: J.-P. Sournier
88, ~~re~~ Corniche Fleurie
F-06200 NICE.

n°
116



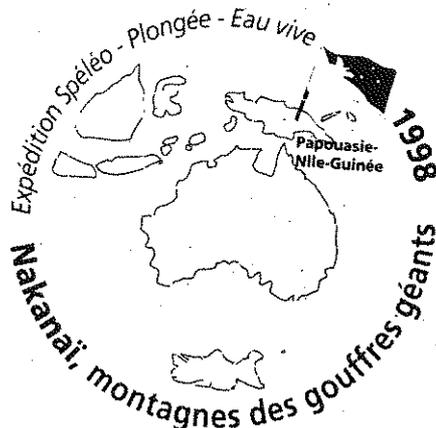
Via Ferrata Saint-Pierre (Fr): "Le Pont Suspendu".
Cliché R. Ghigny (Indalo SC) - (Article dans le prochain Regards)

FEUILLES D'INFORMATIONS PERIODIQUES DE L'UNION BELGE DE SPELEOLOGIE

(Ne paraît pas en mai, juillet-août, septembre, décembre)

Exp.: rue Belvaux, 93 - B-4030 LIEGE-GRIVEGNEE

FLASH SUR L'OBSCUR



Depuis plus d'un an déjà, l'association "Hémisphère Sud" prépare sans relâche la future expédition en Papouasie-Nouvelle-Guinée "Nakanai 98". Pour mieux comprendre les motivations des 20 Français, des 4 Australiens et des 4 Belges qui y participeront l'hiver prochain, nous vous livrons, avec son aimable autorisation, le récit de Jean-Paul Sounier publié dans *Spelunca* au retour de l'expédition de 1995.

MURUK, HÉMISPHERE SUD, PREMIER -1000

par Jean-Paul SOUNIER

Huit janvier 1995; l'aube dévoile peu à peu la côte de la Nouvelle-Bretagne. Les brumes matinales s'accrochent à la forêt vierge qui recouvre les montagnes de l'île. Cela fait déjà 12 heures que nous sommes à bord du *Langemak*, un bateau de pêche de 15m de long et de 20 tonnes. Nous, ce sont onze membres de l'équipe "Hémisphère Sud, objectif premier -1000" et moi-même. Nous avons encore plusieurs heures de navigation avant d'atteindre notre objectif. Nous y arrivons après 48h de traversée. Pour la quatrième fois, je débarque à Pomio, petit village niché au fond de la grande baie de Jacquinot. Les montagnes des Nakanai tombent dans la mer bleue des Salomon.

Avec émotion, je redécouvre ce petit coin de paradis et mes pensées font un bond de 15 ans en arrière.

En 1980, Pomio et le massif des Nakanai n'étaient pas encore entrés dans la légende. La première expédition nationale française, organisée par la Fédération Française de Spéléologie, s'était rendue là sur les conseils de l'équipe de reconnaissance envoyée en 1978. Le massif était quasiment vierge. Quatre mois d'expédition nous ont permis d'y explorer des phénomènes karstiques étonnants. La Nouvelle-Bretagne devenait un des Eldorados spéléologiques. Cinq ans plus tard, une nouvelle expédition fédérale confirmait le caractère exceptionnel du massif. La formidable rivière souterraine de Minyé était vaincue et un gouffre, Muruk hul, était exploré jusqu'à la profondeur de 637m. Il devenait le plus profond de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Une troisième expédition explorait plusieurs gouffres autour de Muruk, dont Arcturus, où un siphon stoppait la progression à -445m. Mais cette expédition qui avait failli à son principal objectif, trouver un accès à la rivière souterraine de

Mayang, semblait marquer la fin d'un élan spéléologique concernant le massif des Nakanai. Y ayant vécu mes plus beaux moments d'exploration souterraine, je ne pouvais me résigner à ce fait. Peu après la parution sur *Spelunca* du rapport de Mayang 88, je m'amusais à reporter sur une carte les différents réseaux explorés sur le karst compris entre les canyons de la Galowé et de la Wunung. Les petits gribouillis révélaient d'alléchantes perspectives. Les galeries de Muruk se dirigeaient plein est, vers la Galowé. Là, j'avais photographié plusieurs émergences. L'une d'elles me faisait "craquer!". Une magnifique cascade d'une quarantaine de mètres se déversait dans la rivière Galowé. J'estimais le débit de un à deux mètres cube par seconde. Qui plus est, un magnifique porche situé à une dizaine de mètres de la sortie des eaux attendait ses premiers explorateurs. Mais surtout, il y avait la possibilité de réaliser le premier -1000 de l'hémisphère sud. Après la parution de l'article, je recevais plusieurs candidatures. Le projet était lancé. Il fallut un an et demi de préparatifs et l'aide de 24 sponsors pour pouvoir partir.

C'est donc avec une joie intense que nous nous installons à Pomio. Sans tarder, nous nous rendons à Galowé pour avoir des nouvelles des quatre autres membres qui nous ont précédés. Leur mission était de se rendre à Muruk pour y tailler une aire d'atterrissage pour l'hélicoptère. Les expéditions précédentes nous ont rodés quant à la logistique à adopter. L'hélicoptère reste le moyen royal pour acheminer nos 2,5 tonnes de matériel et de vivres. Quand nous arrivons à Galowé, nous avons la joie de les y retrouver. Ils viennent juste d'arriver. La sueur et la boue qui tachent leurs corps et leurs vêtements en témoignent. Ils nous racontent leurs péripéties; la difficile marche d'approche, les arrêts ordonnés par John Kaiopuna, le bigman de Galowé, pour faire des offrandes aux esprits afin qu'ils ne se fâchent pas de notre intrusion dans leur domaine, l'arbre abattu qui était la demeure de l'un deux. Nous avons hâte de passer à l'action. John insiste pour que nous célébrions notre arrivée. Un cochon va être sacrifié pour cette fête. Au crépuscule, nos hôtes vont nous offrir les meilleurs morceaux de viande. Des taros, des patates douces cuites dans une sauce à la noix de coco, du riz et des légumes provenant de leurs jardins vont compléter le menu.

Une semaine plus tard, l'hélicoptère arrive à lieu. Onze voyages sont nécessaires pour acheminer notre équipement.

L'attaque en règle du gouffre peut commencer.

L'équipement de la cavité jusqu'au siphon requiert quatre descentes: 1200m de corde sont utilisés pour cela. Cela paraît incroyable.

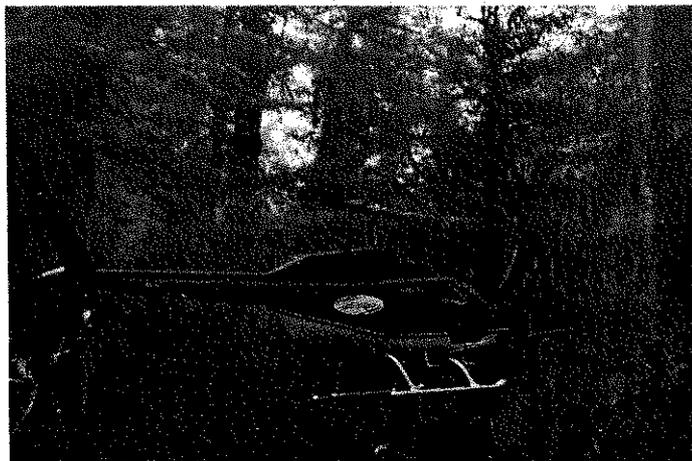
Il faut dire que Muruk est une cavité hors du commun. De la sur-

face jusqu'au fond, le parcours est très soutenu. La progression s'apparente plus à une descente de canyon qu'à un gouffre de type alpin. Ce n'est qu'une suite ininterrompue de cascades, de vasques, de marmites où nombreuses sont les mains courantes. Comme nous sommes près de l'Equateur et qu'il pleut tous les jours, même si c'est la saison dite sèche, nous équipons hors crue.

Le 26 janvier, Philippe, Michel, Thierry et moi descendons, lourdement chargés. Nous transportons deux bouteilles de plongée de neuf litres et l'équipement complet d'un plongeur spéléologue. Arrivé au siphon, Michel s'équipe sous la caméra de Luc-Henri. Le moment est grave, historique, oserai-je dire. Michel s'équipe consciencieusement. Nous savons tous que le sort de l'expédition va se jouer sur cette tentative. Michel s'enfonce enfin sur la surface boueuse du siphon. Nous nous installons pour une attente que nous espérons longue. Deux heures et demi plus tard, Michel réapparaît. Il a le regard de quelqu'un qui vient de vivre l'expérience de sa vie. Les questions fusent. Michel nous fait une description qui nous fait éclater de joie.

- "J'ai marché pendant une heure dans une grosse galerie et j'ai atteint une salle énorme dans laquelle j'ai eu la surprise de trouver une rivière souterraine plus importante que celle de Muruk!"

Pour moi, immense est la joie ressentie. Mes rêves se réalisent. Muruk atteint déjà 850m de profondeur et ça continue! Maintenant, il faut espérer que la voie vers le -1000 est praticable. Trois jours plus tard, je suis de nouveau sur les berges du siphon en compagnie de Michel et Philippe. Aidés de Thierry, nous avons descendu quatre bouteilles de quatre litres et deux équipements supplémentaires de plongée, plus du matériel d'exploration, des vivres, du nécessaire pour un bivouac et du carburant. Arrivés au fond, nous avons la mauvaise surprise de constater que la rivière est en crue. Elle n'est pas bien méchante nous en décidons néanmoins d'attendre un peu pour voir son évolution. Une heure après, nous sommes fixés et rassurés. Le niveau d'eau redescend. Nous nous équipons et plongeons. A cause de la crue, la visibilité est nulle. Je m'accroche consciencieusement au fil d'Ariane et à la corde installés par Michel.



hydrologique auquel viendront probablement se greffer d'autres cavités des alentours comme par exemple le gouffre Arcturus où une plongée est prévue à -445m. Le potentiel du réseau du Casoar est de l'ordre de 30km de développement. La ramification à -1141m continue. Elle alimente un des griffons de la Galowé, quelques dizaines de mètres plus bas encore que Bérénice...

D'autre part, l'expédition tentera, toujours à partir des hauts plateaux, d'atteindre Mayang, une des plus grosses rivières souterraines de la planète. On n'en connaît que l'émergence, malheureusement impénétrable. Repérée en amont des gorges de la Galowé, dont elle est en fait la source, Mayang accuse à l'étiage un débit minimum de 20 m³/sec ! Le gouffre de la Croix du Sud pourrait être un accès à cette mégarivière coulant mille mètres plus bas.

Autre objectif, une grosse galerie trépanée : le "Haricot", trou noir repéré sur les cartes aériennes et puis survolé en hélicoptère.

Tout ça ne représentant qu'une infime partie des possibilités qu'offre le karst compris entre les canyons de la Galowé et de la Wunung.

Alors que vous lisez ces lignes, un container maritime est déjà en route pour l'Hémisphère Sud. Il sera pris en charge fin décembre à Rabaul par les quatre membres de la pré-expédition qui l'achemineront jusque Pomio avant d'aller ouvrir, en pleine jungle, une zone d'atterrissage. Elle permettra ainsi l'hébergement de l'imposant matériel (camp de base, spéléo, plongée) à pied d'oeuvre.

Mais avant de pouvoir affronter la jungle et les gouffres des Monts Nakanai, il nous reste à chacun un obstacle de taille à surmonter (certains y ont même renoncé) : boucler le budget. Pas besoin d'une longue démonstration pour vous convaincre que près de 4 millions de francs sont en jeu dans un projet comme celui-ci. Sans compter l'énergie passée en préparatifs et contacts. Et pour certains des lois sociales qui continuent à courir, pour d'autres des congés sans solde, une famille à nourrir, etc. La conjoncture économique aidant, les rares sponsors concernés par les fêlés que sont les spéléos ont bien dû mal à dénouer leur bourse.

AUSSI, C'EST À VOUS QUE NOUS FAISONS APPEL

Partant du principe que les petits affluents font les gros collecteurs, nous vous proposons de nous aider. En vous faisant plaisir cependant.

Achetez-nous la bière artisanale "PAPOU", le mousqueton ou la plaquette "MURUK 98" ou encore le t-shirt "DUK DUK". Pour les amateurs, une cuvée spéciale de Beaujolais est en préparation. Renseignements et commandes : 04/3363254.

Dépôt à la Maison de la Spéléo à Grivegnée. Vente lors de la fête de la Spéléo à Melines.

Jean-Claude LONDON.

T'shirt NAKANAI - 420 FB

Logo en quadrichromie, existe en différentes tailles, en blanc ou gris chiné.

N A K A N A I

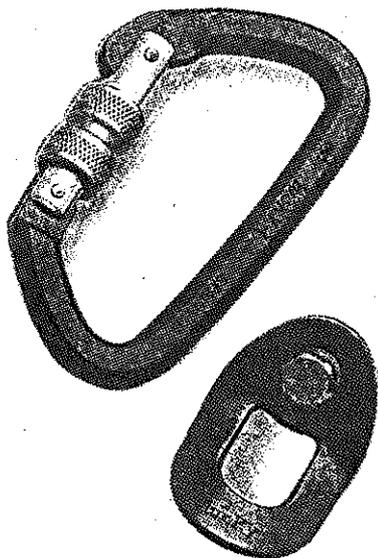


Montagnes Des Gouffres Géants

Le Duk-Duk est un masque rituel utilisé dans les cérémonies papoues.

L'Amarrage "MURUK 98".

Une série spéciale limitée composée d'un mousqueton asymétrique à virole super léger (44gr pour une résistance de 2000 kg) et d'une plaquette coudée. Disponibles séparément : 250 fr le moustif, 50 fr la plaquette.



INFOS DE FRANCE

Système karstique du Rupt du Puits

Dans le cadre de travaux universitaires menés par le Laboratoire de Géographie Physique Appliquée de l'Université de Bordeaux III (contact: J-N Salomon), avec le soutien technique du Laboratoire de Géographie Physique de l'Université de Metz (contact: P. Gamez), le système karstique du Rupt du Puits bénéficie d'un équipement hydrométrique poussé.

Cet équipement, posé depuis le 10 avril 1997, est constitué de:

1. Une station hydrométrique électronique multiparamétrée (hauteurs d'eau, que l'on transforme en débits, conductivités et températures) située avec l'échelle limnimétrique dans la rivière souterraine, une cinquantaine de mètres en amont du forage. La station interface, hors d'eau, se situe au sommet du forage artificiel.
2. Une station hydrométrique "papier", avec pied de pression et échelle limnimétrique, située dans la vasque du Rupt du Puits (émergence temporaire).

3. Deux échelles limnimétriques dans la vasque et dans une buse au Rupt du Frainiau, émergence pérenne du système.

4. Un pluviographe, situé dans le village, chez un particulier.

L'intégralité de cet équipement est propriété du Laboratoire de Géographie Physique (GEGUM) de l'Université de Metz. Les spéléologues sont priés de le respecter lors de la visite du réseau du Rupt du Puits. On veillera notamment à ne pas endommager le câble qui court le long du forage artificiel. En outre, chacun est invité à mentionner, sur le carnet laissé à cet effet près de l'échelle limnimétrique de la rivière souterraine, la hauteur d'eau, la date, l'heure, son nom et celui de son club. Ces calages ponctuels permettront d'apprécier les éventuelles variations de calage de la sonde.

Si, enfin, vous souhaitez des informations complémentaires, n'hésitez pas à me contacter: Stéphane JAILLET, rue des Chalaïdrelles, F-55000 Bar-le-Duc.

Stéphane JAILLET
Tiré de Spelunca, 1997,66.

28

Octobre-
Décembre 1997

40 FF • 240 FB • 10 FS

spéléo

■ TGT

Creux de la
Litorne/Pré-Rouge

Une toile
d'araignée de
29 km sous Bange

■ Première

-1610 au Mirolida !

■ Première

Muruk-Bérénice,
jonction réussie...

■ Karsto

On achève
bien les lapiaz...

■ Histoire

Les Bombard
de la préhistoire

■ Paléo

L'ours du Ventoux

Canyons givrés...
ou... pour givrés ?

PREMIER - 1000 DE GRÈCE :
Visite dans l'antre
du Minotaure...

■ PNG : la jonction Muruk/Bérénice réussie !

Nuits tropicales

Lundi 26 janvier 1998 : après trois heures de marche en forêt, je débouche sur la saignée de la route forestière qui s'élance, tremblante sous le bruissement du soleil, vers la mer de Salomon et le village de Galowe. Restent seize kilomètres à parcourir, trois longues heures encore de chaleur et d'humidité...

TEXTE ET PHOTOS
GEORGES MARBACH

Pour moi hélas, les congés, donc l'expé, sont bel et bien terminés. Et j'ai dû quitter le camp avant le retour de la pointe partie avant-hier dans le gouffre Muruk, avant aussi la vacation radio journalière avec la base avancée de Mara, d'où partent les équipes qui remontent le torrent de Bérénice, la résurgence de Muruk. Je pars donc sans nouvelles des copains engagés sous terre dans l'espoir d'une jonction entre ces deux extraordinaires cavités. Une traversée de plus de mille mètres de dénivelée est à la clé, dans des paysages souterrains uniques par leur ampleur, leur beauté et leur sauvergie.

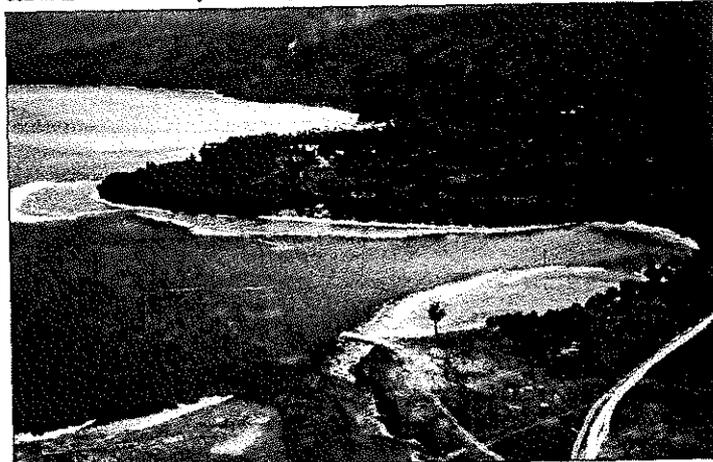
Une « rivière sans étoiles » tropicale
13 ans déjà ! C'est lors de l'expédition française de 85 en Nouvelle-Bretagne, cette grande île au nord-est de la Papouasie, que Muruk (le casar en pidgin, la langue des Papous) avait été découvert et exploré jusqu'à un siphon situé à la cote -640 m, où s'engloutissent les 600 litres/seconde de cette autre « rivière sans étoiles ». Dans ce gouffre d'exception, l'eau est omniprésente ; elle court dès l'entrée dans un méandre spacieux, sur des fonds d'argile noir durcie, puis sur un socle calcaire plus classique, s'enfle et s'approfondit, sautant de marmite en marmite, de bief en bief ; se perd, puis se retrouve par un shunt lui-même actif ; se précipite dans le vide grandiose du puits du Visconte pour former, quatre-vingt mètres plus bas, un vaste lac émeraude fouetté d'embruns, dans lequel on amerrit, ébloui, au terme d'une tyrolienne spectaculaire, sous des voûtes désormais indiscernables. Une eau tiède (18 degrés), dans laquelle on se jette partout sans hésitation, préférant passer à la nage qu'affronter de redoutables mains courantes tire-bras, peu compatibles avec les gros sacs qu'exige une expédition de spéléo-plongée. Une eau qu'on boit à longues goulées pour se désaltérer, avant de s'en extraire ruisselant pour sauter dans la vasque suivante ; progression ludique et spectaculaire qui rappelle la descente de canyon - soleil et lumière en moins. Plus bas, les perspectives s'élargissent encore, dans une galerie chaotique au fond de laquelle gronde le torrent. L'analogie avec le Berger saute aux yeux.

Nouveau canyon, à partir de -500 m, où il faut de nouveau s'immerger dans une rivière toujours plus puissante. La galerie s'évase enfin pour former l'immense salle Elmira, au fond de laquelle l'eau, pour un instant calmée, scelle le siphon de -640 m.

Muruk est resté longtemps dans les

rêves de ses explorateurs, dans ceux de Jean-Paul Sounier en particulier : ce siphon ne pouvait être qu'un accident de parcours, Muruk avait nécessairement une suite ! Jean-Paul a voulu et organisé l'expédition de 95, au cours de laquelle Michel franchissait le siphon, et vérifiait, après dix ans d'attente, qu'effectivement la caverne continuait bel et bien vers l'inconnu... (voir Spéléo n° 18)

Au cours des explorations ultérieures, ce fut à -800 m, face aux embruns d'une énorme cascade, la prise de conscience que le grandiose Muruk n'était que l'affluent de « quelque chose » de plus vaste encore ; qu'un amont vierge ajouterait dans le futur ses secrets dévoilés à un réseau qui comptait d'ores et déjà plus de vingt kilomètres. Vertige ! Puis la stupeur, vers -1000, de la découverte de la Cascade Probabiliste, dont les eaux diffuent vers deux réseaux distincts : l'un rejoint l'aval princi-



Le village de Galowe et la côte paradisiaque au pied des montagnes couvertes de jungle.

pal, où deux mètres cubes par seconde se ruent dans un puits inviolé de 15 mètres, tandis que démarre un second réseau de puits indépendants, dans lequel la progression s'était arrêtée sur rien... à une cote plus basse que celle de Bérénice, résurgence prouvée par coloration ! Des révélations trop excitantes pour que les Monts Nakanai ne voient pas revenir les Français, en cette année 98, pour en savoir plus.

Mikado géant

Une équipe forte de plus de vingt spéléos, dont trois Belges, trois Australiens et un Espagnol, sur place pendant deux mois et demi, voilà qui devrait apporter une moisson de découvertes...

L'homme propose, la Nature dispose. L'équipe de la pré-expédition découvrirait, fin décembre, qu'en mars 97 un cyclone avait dévasté la forêt au-dessus de 1200 mètres d'altitude, transformant cette jungle aux fûts si altiers en un Mikado de troncs basculés les uns par-dessus les autres. Un chablis généralisé de branches enchevêtrées, de troncs brisés, de racines redressant à la verticale leurs couronnes de glaise desséchée, s'opposait désormais à la progression. Il exigeait des efforts épuisants, de dangereux équilibres sac au dos sur des troncs pentus, savonnés chaque jour par les pluies tropicales, surplombant de plusieurs mètres un entrelacs de

branches éclatées, pointant autant de hallebardes prêtes à stopper sans douceur une chute statistiquement de plus en plus probable. Sans compter de graves problèmes d'itinéraire, chaque emprunt de ces passerelles vibrantes étant l'occasion de partir du mauvais côté, ou de rater le point de sortie du tronc et de s'égarer durablement. Il fallait se rendre à l'évidence : seul un hélicoptage massif éviterait une gigantesque perte de temps.

Le « Haricot »

En une journée, l'équipe se scindait ainsi en trois groupes. Le camp principal s'installait bien sûr à Muruk, au flanc de la vaste doline que soutire le gouffre. Cinq hommes (ou plutôt quatre hommes et une femme) étaient largués en pleine jungle, en autonomie totale, sur le Haricot, vaste gueule d'ombre repérée d'hélicoptère en 95. Pour découvrir rapidement que la cavité était bou-

chée : on ne gagne pas à tous les coups. Enfin, 8 spéléos installaient le camp de Mara, point de départ des pointes dans Bérénice.

Mara, plateau perché à 700 mètres d'altitude, en balcon au-dessus des gorges profondes où mugit la Galowe River : un coup de sabre de plus de cinq cents mètres de profondeur, une étroite crevasse aux parois subverticales pourtant entièrement recouvertes de forêt, accrochée là par quelque mystère, dans des équilibres si précaires que les cicatrices de vastes glissements de terrain balafrent régulièrement les flancs de la gorge, après qu'ils aient expédié pêle-mêle par le fond terre, rochers et arbres. La Galowe tire 80 % de ses trente mètres cube par seconde des résurgences qu'elle reçoit, particulièrement en rive droite. La plus grosse est Mayang. Bérénice, résurgence principale de Muruk, n'est que la seconde, et de loin. Elle n'est pas pour autant modeste : par une puissante cascade, elle catapulte ses quatre mètres cube par seconde dans un canyon subvertical qui dégringole dans la Galowe.

Camp Mara, une villégiature agréable dans la forêt...

J'avais choisi Mara pour commencer mon séjour, malgré sa réputation « d'enfer de la boue » attestée par le rapport de 95.



Montagnes Des Gouffres Géants

Le pire n'est pas toujours sûr, et Mara s'avéra une villégiature rustique mais agréable, grâce à un temps plus sec que d'habitude : là-bas aussi. El Niño avait frappé. Situé plus bas que Muruk, Mara avait échappé au cyclone dévastateur. J'y retrouvais avec bonheur la grande forêt humide déjà parcourue en 1993 sur le Grand Plateau Papou, ses arbres géants projetant à quarante mètres de haut leur océan de verdure, et surplombant une exubérante végétation secondaire : fougères, palmiers, lianes et mousses ; dans cette pénombre de cathédrale traversée de coulées de lumière jaune et verte, chaque forme est nouvelle, chaque bruissement est inconnu. J'aime ce monde si singulier, qui anguisse pourtant tant de gens, parce qu'ils y perdent leurs repères, la luxuriance de la végétation y occultant la vue d'ensemble du terrain qui balise et sécurise leurs déplacements habituels. Au delà de son ambiance si prenante, la forêt primaire est un des très rares milieux qui vous offrent le privilège d'être le découvreur d'un monde, sans vous donner la mauvaise conscience de savoir que votre pénétration va irrémédiablement l'altérer : tout y repose si vite, que votre passage furtif n'aura été qu'une égratignure sans conséquence sur sa virginité profonde. Ces scrupules qui nous assaillent même lors de nos premières souterraines ne sont pas de mise ici, et le bonheur revigorant de ce grand bain de nature n'en est que plus entier.

L'oiseau « peine-à-jouir »

Les hamacs moustiquaire une fois montés sous leur bâche tendue entre deux arbres séculaires, on passe ici des nuits extraordinaires à écouter l'incroyable vacarme de la forêt : la première semaine, le décalage horaire vous y pousse d'ailleurs tout naturellement ! Ces insomnies sont loin d'être pesantes. Des multitudes de présences inconnues se manifestent chacune à leur manière : discrets frôlements d'herbes de cochons ou de wallabies, aboiements lointains des dingos, mais surtout omniprésence sonore de la gent ailée, insectes, oiseaux et chauves-souris. Les grandes roussettes (1 mètre d'envergure) montent de Bérénice, traversant le ciel de leur vol lent, lourd et velouté. Stridulations, caquètements, râles, ululements, claquements, trilles, vrombissements, les mots manquent pour décrire tous ces chants qu'on ne sait jamais affecter à une bête qu'on connaîtrait, et qui s'entremêlent dans une symphonie tantôt harmonieuse, tantôt dissonante. S'y distingue le cri haletant et de plus en plus rapide d'un oiseau bientôt affublé du sobriquet de « peine à jouir » par une Hélène jamais à court de qualificatifs ima-

gés. Des escogriffes à plume se disputent leur territoire dans des bagarres tonitruantes qui vous font croire à une attaque en règle du camp, que suivrait une mise à sac totale. Plus romantiques, deux appels semblables se répondent parfois d'un bout à l'autre du plateau. Ils se rapprochent, se rejoignent enfin, en prémisses à une parade amoureuse dans la nuit complice. En ce monde en perpétuelle effervescence, toute la canopée bruit, chante, hurle, clame ou pépie, dans une activité fébrile qui ne finit qu'au point du jour, où la relève est assurée par d'autres acteurs, comme dans une pièce bien réglée.

La nuit souterraine

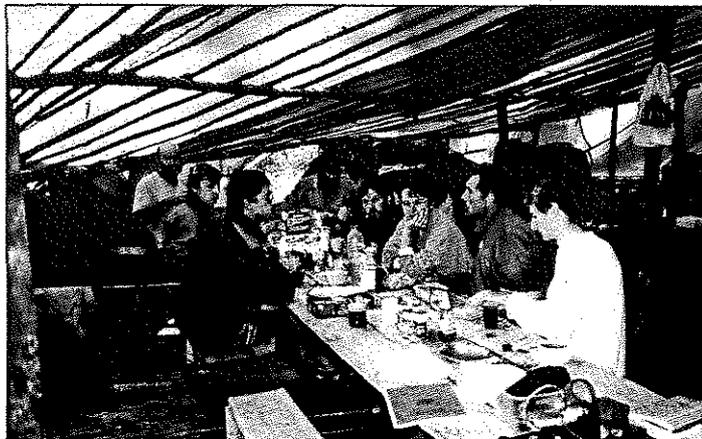
Mais ce n'est pas pour ces bacchantes nocturnes, si surprenantes soient-elles, que nous sommes en Nouvelle-Bretagne : une autre nuit, la nuit souterraine, nous y a bien davantage attirés. Après la pose de 400 mètres de corde sécurisant la folle plongée dans la gorge, nous découvrons d'un coup, au tournant d'une vire incertaine, la gueule béante et théâtrale de Bérénice, suspendue à 40 mètres au-dessus du canyon qu'elle a creusé. Ses 10 mètres de large sur 30 de haut, son sol poli et glissant, disent assez la violence de ses crues. L'actif sous-jacent gronde. Il se rue vers le jour, quittant la galerie principale, absorbé par un soupirail ruisselant qui donne immédiatement le ton de la caverne. On ne quittera plus ce fleuve impétueux, qui bondit dans une galerie pourtant spacieuse, et dont les eaux rapides et puissantes nécessitent de s'accrocher à chaque traversée. Il n'est possible de les remonter à la nage que lorsqu'elles veulent bien s'approfondir en longs biefs émeraude entre des parois blondes dentelées par la corrosion. La plupart du temps, il faut progresser en escalade sur les berges subverticales de ce canyon souterrain. De loin en loin, une cascade s'élance en gerbes blanches hachées d'embruns, nimbées de panaches tourbillonnantes d'eau pulvérisée, ou bien tombe majestueusement d'un déversoir si lisse, si calibré, qu'on le prendrait, si ce n'était le grondement de tonnerre, pour la tranche verte d'une glace vive. Voici un affluent, qui déverse ses 600 litres par seconde d'un porche noir, encore inviolé. Vers quels amonts lointains nous conduira-t-il ? Quel spectacle, quelles sensations intenses, quelle prodigieuse caverne ! Partout pendent les queues de cheval des cordes fixes de 1995 lacérées par les crues. Bérénice est généreuse mais gourmande, et avalera ainsi sans broncher 800 mètres de nouvelles mains courantes dans son cours interminable et tonitruant.

Attaque par les deux bouts

La tactique que nous avons adoptée est simple : attaquer le réseau par les deux bouts, en vagues successives, pour faire tomber les pans d'inconnu qui séparent encore les deux cavités. Tandis que la progression dans les amonts de Bérénice se poursuit, j'abandonne Mara pour Muruk, car le « gouffre du Casoar » vaut aussi le voyage. Dans un style tout différent, il ne cède à Bérénice ni en grandeur, ni en beauté. Pour Alan, qui a bourlingué dans tous les grands réseaux du globe, du Mexique à la Chine, de la France à l'Indonésie, amassant sans doute le plus impressionnant palmarès de moins mil-



Philippe Audra dans les chablis de la forêt primaire de Muruk massacrée par le cyclone de mars 97.



Le camp quatre étoiles de Muruk, en bois exotique forcément.



Jo en haut de la descente à la Tarzan dans le canyon de Galowe vers Bérénice.



La beauté sauvage et sereine de la forêt primaire, au camp de Mara, protégé du cyclone.

le, aucune doute n'est possible : Muruk est bel et bien le plus beau gouffre de la Terre ! Du camp 4 étoiles construit en bois forcément exotique sous la direction magistrale de Thierry, des équipes de trois plongeurs s'élancent tous les deux jours pour des pointes à moins mille. Jamais je n'ai autant regretté, sur la berge d'un siphon, d'être allergique à la plongée, que dans la salle Elmira à -640 m ! Je vois partir Jean-Paul, Jack et

Patrick dans un glouglou de bulles, vers ces galeries qui me resteront interdites, derrière ce verrou pourtant réputé facile... Ils dormiront à -900 m, franchiront la splendide cascade terminale de quinze mètres, puis, à la nage, de longs biefs si profonds que le vert y vire au noir, dans un silence de tombeau qui leur fera craindre la présence d'une voûte mouillante. Mais ces « passagers du vent » verront bientôt s'enfuir de nou-

veau leur haleine au ras de l'eau vers l'inconnu. Viendra ensuite un incroyable toboggan subvertical en S qui leur prendra deux heures pour faire dix mètres ; puis une rue d'eau agitée où Jack, tenu en laisse, devra s'arrêter deux cents mètres plus loin, à bout de corde. Cette succession de difficultés est un *crescendo* dans lequel la caverne, dira Jean-Paul, après avoir révélé tant de passages magnifiques, parvient encore à les surprendre !

Gang australien

Le samedi 21 janvier au matin, c'est au tour des Australiens de prendre la relève. Alan, Greg et Mark s'enfoncent dans Muruk avec un moral d'enfer et deux cents nouveaux mètres de corde. Nous savons par la radio que Michel, Hélène, Buldo et Enrique sont partis de leur côté à l'assaut de l'amont inexploré de Bérénice, à grands renforts de lanciers de corde et de pendules, dans une longue rue d'eau où la violence du courant les repousse, et où la progression en escalade sur les berges n'est plus possible. Cette fois-ci sera-t-elle la bonne ?

L'enrage, sur mon chemin de retour vers la mer, de garder cette question sans réponse. Voici, dans le creux d'une de ces montagnes russes dont cette route forestière fantasque a le secret, l'embranchement de la piste qui se dirige vers le canyon de la Galowe, et d'où part, à une heure, notre petite piste pour Mara. J'y jette un coup d'œil machinal, pour voir déboucher soudain du premier virage trois silhouettes inattendues, en slip et en bottes, kit au dos, et qui montent vers moi ! Les Australiens... la jonction est faite !

Les yeux brillants et le sourire fendu jusqu'aux oreilles, ils racontent leur odyssée. Eux aussi ont posé interminablement des mains courantes pour pouvoir se maintenir dans un courant de plus en plus violent. La rage au cœur, ils fixent leur dernière corde et se résolvent à remonter : la jonction ne sera pas pour eux. Tout à coup, une faible lueur leur parvient de l'aval : c'est l'équipe de Bérénice qui arrive... Hourra ! Instant de jubilation et d'intense émotion. Ballottés par les remous du torrent qui couvre leurs voix, ils tombent dans les bras les uns des autres, criant leur joie tous à la fois dans les trois langues, communiant dans ce moment unique qui couronne tant d'efforts partagés. Tous repartent vers l'aval, les Australiens signant ainsi la première intégrale du réseau.

Le gros collecteur de -800 m

Aujourd'hui, me disent-ils, une équipe de trois remonte par Bérénice jusqu'à Muruk, de manière à retraverser les bouteilles de plongée vers la berge amont du siphon, où elles attendront la pointe suivante qui partira de Muruk, avec l'amont du gros collecteur principal de -800 m pour objectif...

Tandis que mes trois amis australiens repartent sous le soleil vers le camp de Muruk, Michel, Buldo et Enrique, dans la nuit souterraine, font ainsi la première traversée de bas en haut de cet immense réseau, et arriveront peut-être au camp avant eux ! Fascinante Nouvelle-Bretagne...

Nos nuits y sont plus belles que vos jours.

ISSN 0774 - 4617

Regards 32

Bulletin de l'Union Belge de Spéléologie



1998

RHÔNE-ALPES

Message du CDS de l'Ardèche à tous les clubs et comités départementaux de la Région, de France et de Navarre.

Dans le cadre des dispositions d'informations prévues à la convention de protection des réseaux supérieurs de Midroï (réseau Rochas-Midroï-Guigonne), une convention a été signée entre le CDS 07 et la direction de la RNGA (Réserve Naturelle des Gorges de l'Ardèche). Une porte a été posée à l'entrée du réseau protégé, laissant libre accès à tout le reste du réseau et en particulier à la traversée Rochas-Midroï. Le réseau protégé est accessible à tous les spéléologues fédérés sur simple demande auprès du CDS 07 ou à la direction de la RNGA qui n'a aucun pouvoir, quant au niveau des siphons qui en protègent l'entrée naturelle huit mois sur douze.

Spéléologues de Rhône-Alpes ou d'ailleurs, qui aimez venir en Ardèche, surtout continuez à le faire. Mais n'ignorez pas la réglementation. N'ignorez pas non plus que, sur le terrain, un petit groupe d'irréductibles spéléologues ardéchois se bagarre depuis toujours dans leurs clubs et comité départemental pour faire valoir les valeurs fédérales et entretenir avec leurs partenaires de la Réserve des relations privilégiées.

Aussi, sur tout le secteur des Gorges de l'Ardèche, élargi désormais à une zone périphérique dite zone tampon (communes limitrophes jusqu'au site classé de Vallon-Pont-d'Arc), et enfin à une zone archéologique sensible (grotte Chauvet), il convient de prendre contact avec la direction de la RNGA (07700, Mairie de St-Martin-d'Ardèche), ou quiconque de votre choix au sein du CDS 07)

Merci par avance de votre aide.

Robert CROZIER,
Président du CDS 07.

Tiré de "Spelunca", 1998,69.

□ PAPOUASIE- NOUVELLE-GUINÉE

NAKANAI 98

Expédition internationale en Papouasie-Nouvelle-Guinée

Début mars. A Galué, petit village côtier de l'East New Britain, c'est la fête. Une manière pour nos amis papous de remercier les dieux d'avoir laissé notre expédition arpenter sans incident et avec succès la grande forêt et le sous-sol des Monts Nakanai.

C'est à la mi-décembre, après un an de préparatifs et d'embûches financières, que Jean-Paul Soumier, Hélène Darrieutort, Jacques-Henri Vallet et Alain Grignard s'étaient envolés pour la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Après deux semaines bien remplies à rassembler matériel, équipement et nourriture pour les 25 bonhommes qui allaient se relayer pendant deux mois sur les hauts plateaux de la Galowé, après une autre semaine à régler 1001 détails liés à notre projet, nos éclaireurs n'étaient pas encore au bout de leurs peines.



Hélicoptage. Cliché J-P. Soumier.

Il leur fallut d'abord beaucoup de diplomatie pour faire accepter notre présence sur la zone aux autorités du district, aux Malais et aux Philippins de la compagnie forestière, mais surtout aux différents clans papous du village.

Il leur fallut surtout une bonne dose de ténacité lorsqu'ils découvrirent l'état de la zone, au-dessus de 1200m d'altitude. Ravagée par le cyclone passé un an auparavant, la forêt primaire s'est littéralement écroulée pour faire place à un gigantesque mikado. Tous les géants de la jungle couchés les uns sur les autres, le plateau n'est plus qu'un énorme chablis. Six jours furent nécessaires à nos ouvriers pour retailler une piste vers Muruk. Dans ce contexte, l'hélicoptère n'allait pas chômer.

Début janvier, dès l'arrivée à Pomio des vingt autres membres de l'expé et des tonnes de matériel, les rotations commencèrent. Dans un premier temps, le groupe s'éclata en trois.

Une première équipe, six spéléos dont une infirmière, se fit larguer avec une autonomie de 10 jours le plus près possible du «Haricot», vaste ouverture inviolée perdue en plein bush. En fait, ils se retrouvèrent à plus d'un kilomètre. Après 4 jours de taille, l'objectif aux coordonnées GPS imprécises n'était toujours pas atteint. En désespoir de cause, ils explorèrent quand même une petite perte. Bien leur en prit car ce «Petit Pois» les mena par un méandre modeste en pleine paroi de la dépression

d'entrée du Haricot.

Malheureusement, la grande salle qui faisait suite était colmatée.

Parallèlement à ce raid, une autre équipe de 6 avait rejoint «Mara». A partir d'un camp de base rudimentaire installé sous la canopée épargnée par l'ouragan, ils installèrent à flanc de canyon 400m de cordes pour accéder à la Chevelure de Bérénice, la résurgence de Muruk.

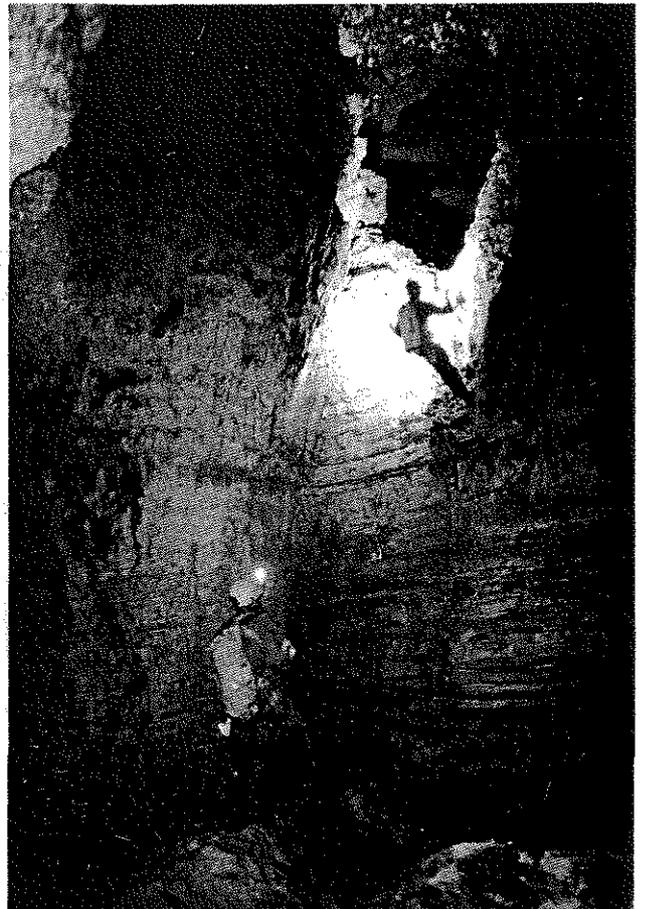
La troisième équipe, soit la majorité des effectifs plus quelques Papous, était, quant à elle, déposée avec armes et bagages aux abords même du gouffre Muruk. Vouée à servir de quartier général pendant deux mois, la doline fut aménagée en un camp 4 étoiles. Soustraites sur l'espace de quelques ares au milieu inhospitalier où nous étions plongés, nous pouvions reprendre les explorations de cette cavité que Jo Marbach qualifiait du «plus beau gouffre de la Terre». (*)

Des équipes de trois se sont alors succédé pour équiper Muruk jusqu'au siphon de -640 (1200 m de cordes !), pour remonter les affluents inexplorés (env 2km de première), et pour acheminer le matériel nécessaire aux explos post-siphon (S1: 50m/-6m). Parallèlement, depuis Mara, les explos se succédaient dans Bérénice. A grand renfort de mains courantes, l'impétueuse rivière était remontée petit à petit.

Vinrent alors dans Muruk les pointes à -1000. La première nous permit, à J-P Soumier, Patrick Vanstraelen et moi-même, de franchir le Puits des Revenants (terminus 95), d'enchaîner les «Passagers du Vent» (zone basse de longs biefs

Véritable canyon souterrain, le gouffre Muruk est creusé dans un calcaire corallien, tendre et clair. T° de l'eau : 18°C.

Cliché J-C. London.





Ce sont 3 à 4 m³/sec qui aboutissent (à l'étiage!) à Bérénice, plus de 1000m sous la jungle.
Cliché J-P. Sounier.

turquoises) et d'affronter la cascade la plus impressionnante du réseau : «Bik-bik Wara» (littéralement en pidgin : beaucoup d'eau !). Arrêt en bout de corde dans une rue d'eau filant vers Bérénice... La jonction historique nous échappe de peu. Ce sont les Australiens qui

auront la chance de croiser les équipiers s'acharnant par l'aval. Dans la foulée, les uns signent la première traversée intégrale Muruk/Bérénice et les autres la première remontée de bas en haut !

Restait alors à remonter le gros collecteur de 800m. Toujours à partir du bivouac post-siphon, 2500m furent grignotés à contre-courant en direction du gouffre Arcturus jusqu'à buter sur un siphon.

Dans Arcturus précisément, rééquipé au terme de pénibles progressions en forêt, nos plongeurs franchirent le magnifique siphon terminal à -445m. Mais un second, tenté profondément, les empêcha de déboucher dans Muruk.

Deux nouvelles cavités, modestes mais passionnantes, furent également explorées dans des dolines voisines : Tucana et Andromède.

A la mi-février, alors que la majorité des effectifs rentrait en Europe, le reste des troupes décida de se faire hélicopter à quelques bornes sur le gouffre de la Croix du Sud, accès probable au collecteur de Mayang, une des plus grosses émergences de la planète. Le terminus de 85 atteint, la course au -1000 reprit, mais pour peu de temps. A -250 m, au delà d'un S1 facile, le S2 ne sera pas franchi.

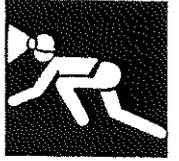
C'est donc en résumé -et en attendant un rapport plus fouillé- ce qu'il y avait à dire sur cette

expédition hors du commun, passionnante à tout point de vue, même s'il faut déplorer un trou dans nos portefeuilles et, pour certains, quelques séquelles physiques (malaria !).

Je ne pourrai terminer sans citer, pour son haut patronnage, l'ADEPS de la Communauté Française et, pour sa confiance inconditionnelle, l'UBS. Merci aussi au Service des Sports de la Province de Liège et encore à vous tous qui nous avez soutenus en buvant une «Papou», en achetant un T-shirt ou un moustif spécial Muruk. A propos de ces derniers, dès le retour du container, les amarrages souscrits seront distribués.

Jean-Claude LONDON.

(*) A lire, son article «Nuits Tropicales» dans la chronique «Premières» du magazine Spéléo n° 28, paru à son retour de PNC.



23 JAMOIGER 202M
MEDS REGIONALES

DIMANCHE 10 MAI

nicematin

LE PREMIER QUOTIDIEN D'INFORMATIONS DU SUD-EST ET DE LA CORSE

SIÈGE SOCIAL : 214, route de Grenoble - 06200 NICE CEDEX 3 - Tél. 04.93.18.28.38 - <http://www.nicematin.fr>



P.M.U. braqué à Cannes

Au moment de l'ouverture du bar, un individu agissant seul, a contraint l'employée à lui remettre sous la menace d'une arme, le contenu du coffre de l'habillement. Butin : 160 000 francs.

► Page

AVENTURE

Exploit en Papouasie pour l'équipe du spéléo niçois Jean-Paul Sournier

► Dernière page, l'article de Jean-Michel LAURENCE



Jean-Paul Sounier. (Photo R. Ray)

Fabuleuse « descente aux enfers » dans les gouffres de Papouasie

Une équipe internationale de 23 aventuriers, dirigée par le spéléologue Niçois Jean-Paul Sounier, vient d'accomplir la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère Sud. Un authentique exploit.

Il existe encore dans le monde une poignée d'authentiques aventuriers. Dont les récits semblent tout droit sortis de l'imagination d'un romancier.

Pourtant l'expédition internationale, dirigée par un spéléologue niçois, Jean-Paul Sounier, au cœur des gouffres géants de Papouasie (en Nouvelle Guinée sur l'île de nouvelle Bretagne) vient d'accomplir un authentique exploit : la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère Sud.

Au milieu de tribus de Papous, les Tumbuans, au cœur du massif Nakanai — une jungle humide et hostile en partie détruite par le cyclone "Justine" en mars 1997 — l'équipe de 23 aventuriers (Australiens, Belges, Espagnols, Français dont cinq Azuréens) a, pendant deux mois, exploré un des rares sites planétaires non encore foulés par l'homme.

Après une "première mondiale" (une descente à moins mille) réalisée par cette même équipe en 1995 au sein du gouffre Muruk, l'objectif de cette nouvelle aventure était de percer enfin le mystère d'une rivière souterraine secrète, la Tuonela.



Des siphons de toute beauté avec une eau limpide...

Une exploration inédite dans les entrailles du monstre

Jamais aucun être humain n'avait auparavant réussi à suivre sur toute sa traversée souterraine ce torrent aux eaux vives et bleutées qui sillonnent à travers d'impressionnants siphons sur 1123 mètres de dénivellation avant de sortir des entrailles du monstre par une cascade appelée "la chevelure de Béré-

nice" et se jeter dans les gorges de Galowé.

"Après plusieurs semaines d'approche, nous avons réussi à faire la jonction entre deux cavités à ce jour inexplorées. A ce moment précis, quand on évolue sous terre dans un monde inconnu, c'est tout simplement le top pour un explorateur. Faire de la "première" est une réelle exaltation de l'esprit, un sentiment unique de force où l'on a



Un Tumbuan, d'une tribu papoue, dans un habit de fête...

"l'impression de vaincre les éléments" explique Jean-Paul Sounier.

Des risques énormes

Utilisant une panoplie de technologies de pointe — ordinateurs, vêtements adaptés, etc soit quatre tonnes de matériel — les aventuriers de Papouasie ont néanmoins pris des risques énormes. "La veille de notre départ alors que notre objectif était atteint, le gouffre que nous explorions a connu une énorme crue en quelques heures seulement. Si une de nos équipes avait été à ce moment-là sous terre, nous aurions à coup sûr connu un gros pépin. La rivière souterraine s'est en effet gonflée dans des proportions gigantesques atteignant un débit de 120 M3/seconde !" commente avec réalisme le spéléologue niçois.

Une nouvelle aventure
en 2001

te, la Tuonela.

appelée "la chevelure de Béré-

ment unique de force ou l'on a

comme avec les autres le
spéléologue niçois.



Une nouvelle aventure en 2001

Même si les spéléonautes travaillent aujourd'hui avec des bouteilles contenant jusqu'à six litres d'air comprimé, un homme ne peut pas survivre ni même plonger dans une eau aussi déchainée.

Cette dernière expédition baptisée "Nakanai 98" n'a été financée par aucun sponsor. Chaque aventurier a donc dû payer de sa poche 30.000 F pour connaître l'ivresse de cette fabuleuse descente aux enfers dans un labyrinthe de 17 kilomètres de galeries qui recèlent encore bien des mystères... Notamment, dans une de ces cavités, une toujours possible profondeur, jamais atteinte à ce jour par l'homme... C'est l'espoir que caressent ces passionnés de spéléos qui se sont d'ores et déjà donné rendez-vous en 2001 pour une nouvelle aventure tout aussi exceptionnelle dans les gouffres géants de Papouasie.

oins 900 mètres sous terre, au plus près de la rivière Tuonela...

(Photos J.-P. Sounier)

Jean-Michel LAURENCE.

L'Eldorado des « spéléos »

Le massif de Nakanai, l'Eldorado des spéléologues, se trouve à l'ouest de l'île de Nouvelle Bretagne qui fait partie de l'archipel de Papouasie Nouvelle-Guinée. Ce pays, au climat équatorial très humide, est constitué de gigantesques plateaux calcaires, couverts de jungles épaisses, et creusés de cavités géantes.

La Papouasie Nouvelle Guinée est par ailleurs une jeune démocratie qui a dû marier en quelques années les traditions ancestrales des Papous aux apports de la technologie moderne. "Les tribus des hauts plateaux sont passées directement de l'âge de pierre à celui de l'hélicoptère" précise Jean-Paul Sounier.

Pour mener à bien cette expédition, des liens étroits, quasi affectifs, ont été noués entre les chefs des tribus papous et l'équipe du spéléologue niçois. Ce dernier raconte d'ailleurs fort bien cette relation complexe mais profonde entre Papous et ces blancs aventuriers dans son actuel manuscrit "Muruk, hémisphère Sud, premier - 1 000" qui devrait prochainement sortir en librairie (éditions Spéunka).

Dans cet ouvrage, on plonge également avec les spéléologues dans cette rivière souterraine, parfois en furie appelée "Niagara souterrain" et on suit avec passion la progression des quatre autres Azuréens de l'expédition : Didier Segogolo, responsable plongée ; Philippe Audra, correspondant scientifique ; Monika Kozłowska, et Thierry Saint-Dizier.

Des sportifs véritables à l'épreuve des éléments de Dame nature : rochers, cascades et autres sangues...



Pour accéder aux gouffres, les aventuriers ont dû traverser une jungle ressemblant, après le passage du cyclone Justino, à un enchevêtrement d'arbres...

Plongée

Chez les pros
Du travail en perspective ?

Magazine

Cuba
Le crocodile vert

Lisbonne
Capitale des océans

Zélande
Tout sur les courants



2^e Année

Mai - Juin 1998 N°

10

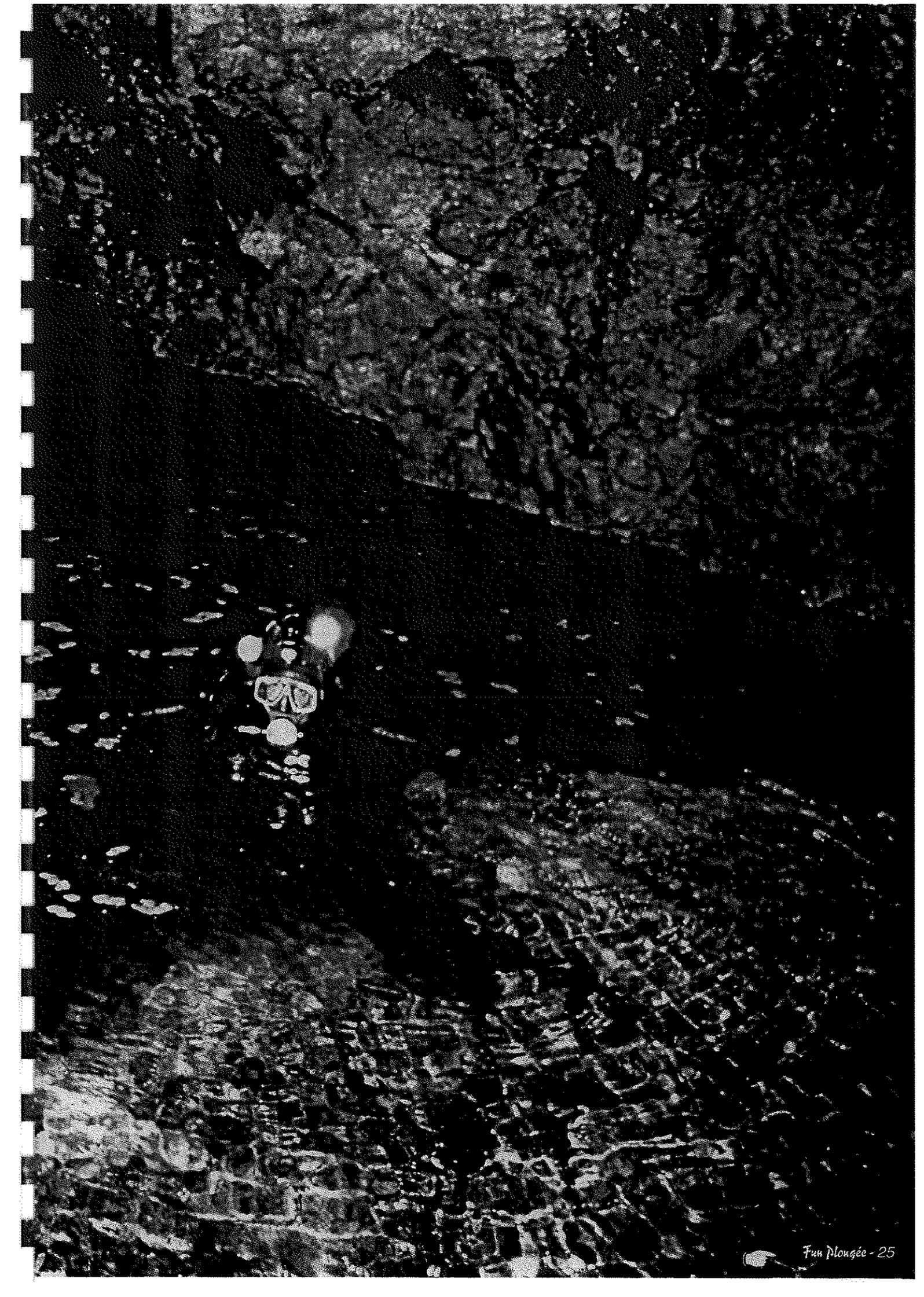
5 numéros par an

Dépôt Bruxelles X

Sous la jungle de Papouasie Nouvelle Guinée ...

En janvier et février 1998,
une équipe internationale de
spéléo-plongeurs s'est ren-
due en Papouasie Nouvelle
Guinée pour explorer les
gouffres géants des mon-
tagnes « Nakanai ».





L

l'objectif principal de cette expédition était de terminer l'exploration post siphon du gouffre «Muruk», en vue d'une jonction avec sa résurgence, la «Chevelure de Bérénice». Au terme d'une incroyable aventure au cœur de la forêt, les spéléologues ont réussi leur pari et réalisé la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère sud.

Le vieux rêve papou

L'idée de partir aux antipodes pour explorer les gouffres géants de Papouasie Nouvelle-Guinée, à 18000 kilomètres du plat pays, me chatouillait depuis plus de 13 ans.

C'est précisément à cette époque que les membres de l'expédition française «Papou 85» découvraient le gouffre «Muruk» (le «Casoar» en pidgin, la langue des Papous) dans les montagnes «Nakanaï», sur l'île de Nouvelle Bretagne.

L'exploration de ce gouffre fut à l'époque stoppée par un siphon à la cote 634 m et ce n'est que 10 ans plus tard, en 1995, qu'une expédition de spéléoplongée, première tentative du genre en Papouasie Nouvelle-Guinée, réussit le franchissement du siphon terminal et explore le gouffre au-delà de la cote mythique des 1000 mètres de profondeur. «Muruk» devient le premier «-1000» de l'hémisphère sud.

Entre-temps, les mêmes personnes découvrent et explorent la résurgence de la rivière souterraine, perchée dans le canyon de la «Galowé» et baptisée «La Chevelure de Bérénice». Mais, cette fois encore, par manque de temps, les spéléologues ne peuvent terminer leurs explorations et le gouffre continue à s'enfoncer dans la montagne vers sa résurgence, vers l'inconnu.

Texte :
Photos :

Patrick Vanstraelen
Jean-Claude London,
Jean-Paul Sounier et
Patrick Vanstraelen

Voyage au bout du monde

La Papouasie, ce n'est pas la porte d'à côté. Il nous faudra près de cinquante heures de voyage pour arriver à Rabaul sur l'île de Nouvelle Bretagne où nous accueille Neil, un ami australien installé en PNG depuis quelques années. Les jours qui vont suivre seront consacrés au regroupement de l'équipe et au transfert par bateau des trois tonnes de matériel et de vivres, arrivés de France par container ou achetés sur place. Nous profiterons de ces quelques jours pour faire connaissance avec le pays et effectuer quelques belles plongées dans la mer de Bismark.

De superbes épaves d'avions et de bateaux japonais, immergées dans une eau d'un bleu transparent et peuplées d'une faune exceptionnelle, nous laisseront des souvenirs impérissables.

Neuf janvier. Nous laissons nos tortues, perroquets à bosse et autres requins pour embarquer dans un bimoteur en direction du village de Pomio où nous retrouverons le matériel et l'équipe de reconnaissance.

D'après Alain, le troisième Belge de l'équipe, arrivé en Papouasie depuis plus de trois semaines, l'ensemble des problèmes logistiques a été réglé et tout est prêt pour le lancement des opérations. Les autorisations nécessaires pour pénétrer dans la forêt ont été durement négociées avec les «Bigman» (chefs de clan), mais maintenant, nous avons le feu vert de John Kaïopuna, grand patron des hommes de la Galowé.

Traditionnellement, John dira une prière et fera quelques offrandes aux dieux de la forêt pour excuser le dérangement occasionné par notre intrusion dans leur domaine sacré.

De janvier à mars 1998, une équipe internationale, forte de plus de vingt spéléos français, australiens, espagnols et belges, décide de retourner en Papouasie pour découvrir la jonction entre «Muruk» et «Bérénice» et réaliser la plus grande traversée souter-

raïne de l'hémisphère sud. La porte étant ouverte aux spéléo-plongeurs belges, l'opportunité m'était donnée de réaliser mon vieux rêve papou. En janvier dernier, Jack London (l'authentique) et moi-même, quittons Bruxelles, la grisaille, la neige, la pluie et le vent, pour nous enlever vers cette terre lointaine où nous attend une aventure inoubliable

Par contre, la nature va quelque peu bouleverser nos plans. En mars 1997, un cyclone a dévasté la forêt au-dessus de 1 200 mètres d'altitude, transformant la jungle en un gigantesque mikado composé de branches brisées, de racines et de troncs géants basculés les uns par dessus les autres. Jean-Paul et Jacques, le toubib de l'expédition, accompagnés par sept porteurs papous, sont partis dans le bush à la recherche du gouffre et de l'ancien camp de 95. Le lendemain, en attendant le retour de nos «Indiana Jones», nous découvrons «Galowé». Petit paradis, planté face à la mer des Salomon, où règne une atmosphère de bonheur et de joie, malgré des conditions de vie plus que rudimentaires.

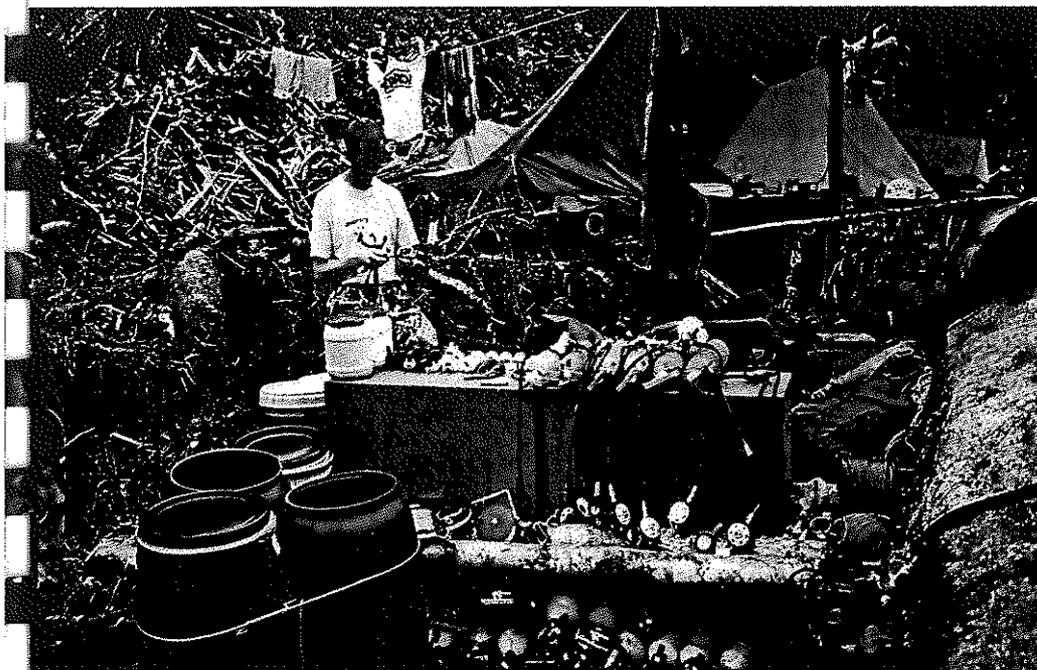
En fin de journée, Jean-Paul et Jacques sont de retour. Ils ont trouvé «Muruk» et dégagé la zone d'hélicoptage. La mise en place des camps peut enfin commencer.

Ce sera pour le mardi 13, les hélicos ont été réservés pour cette date.

Côté forêt, le cyclone a détruit tout sur son passage. La canopée, véritable bouclier na-

turel contre les rayons du soleil, a été entièrement détruite sur la zone et il n'y a plus un seul coin d'ombre à l'emplacement du camp «Muruk». Il faudra être très vigilant à la déshydratation car quand le soleil est au zénith, il fait plus de 45°C sur les flancs des montagnes «Nakanai».

Onze janvier, l'équipe se rassemble à Galowé pour un briefing général. Jean-Paul, notre chef d'expédition, expose la situation et les décisions se prennent. Une équipe sera déposée, pour une semaine en autonomie totale, dans la zone du «Haricot», une vaste gueule béante repérée par hélicoptère. Une autre aura pour mission d'installer le camp avancé de «Mara», en vue du rééquipement et de l'exploration de «La Chevelure de Bérénice». Quant au reste du groupe, dont je fais partie avec Jack, il sera déposé à proximité de «Muruk». Là bas, installation d'un camp de base solide et confortable, équipement du gouffre, préparation du matériel de plongée et explorations dans la zone post-siphon à la recherche de «Bérénice». Le toubib et les deux infirmières de l'expédition sont répartis dans les équipes. En fin d'après-midi, John donne une fête en notre honneur. Le cochon est tué selon la tradition, découpé et déposé à la cuisson sur un lit de pierres chaudes, le tout recouvert de feuilles de palmier pour cuire à l'étuvée. Au menu, taro, patates douces cuites au lait de coco, riz, légumes verts et bien sûr «pik pik», le cochon. John fait un discours de bienvenue en pidgin, traduit dans un anglais douteux par l'un de ses lieutenants et finalisé en français par l'un d'entre nous. L'instant est solennel. La nuit tombe et, presque naturellement, quelques dizaines d'enfants, les yeux brillants, se regroupent et entament des chants traditionnels. Pour faire bonne figure, nous répliquons en chantonnant frè-



Le réseau de «Muruk-Berenice» en chiffres

Équipement de la cavité

2 600 mètres de corde - 350 mètres de sangle - 365 mousquetons - 34 sacs de portage - 6 bouteilles avec détendeur et 3 équipements de plongée

Les participants à l'expédition «Nakamal montagne des gouffres géants»

Australie: Greg Tunbeck, Alan Walridt, Mark Wilson. Belgique: **Alain Grignard**, Jean-Claude London, Patrick Vanstraelen. Espagne: Enrique Ogando Lastra. France: Philippe Audra (géologue), Thierry Bariteau, Hélène Darrieuout, Pierre Decoinck, Jacques Dufrand, Philippe Hächel, Monika Kozłowska, Georges Marbach, Michel Philips, Thierry Saint-Dizier, Didier Sességo, Jean-Paul Soumer (chef d'expédition), Jérôme Tanguy, Bernard Tourte, Jacques-Henri Varet (médecin d'expédition).

Remerciements

Les membres de l'expédition tiennent à remercier: Les institutions des universités de France et de Belgique; Le pilote et médecin de l'expédition; Les organisateurs de l'expédition de la Communauté française de Belgique; Les sponsors de l'expédition: M. et Mme Morey, Madame Nafai, Labruyère, les sociétés sportives de France; Fédération française de plongée (FFP), Fédération Française de sports sous-marins (FFS), SNS, Service de sports de la Province de Liège; Union belge de speleologie (UBS); Les commerçants de Liège: Brasserie artisanale du village de Saint-Cathas & Rocca, Solin France, Ocean Passion, Société P&S.

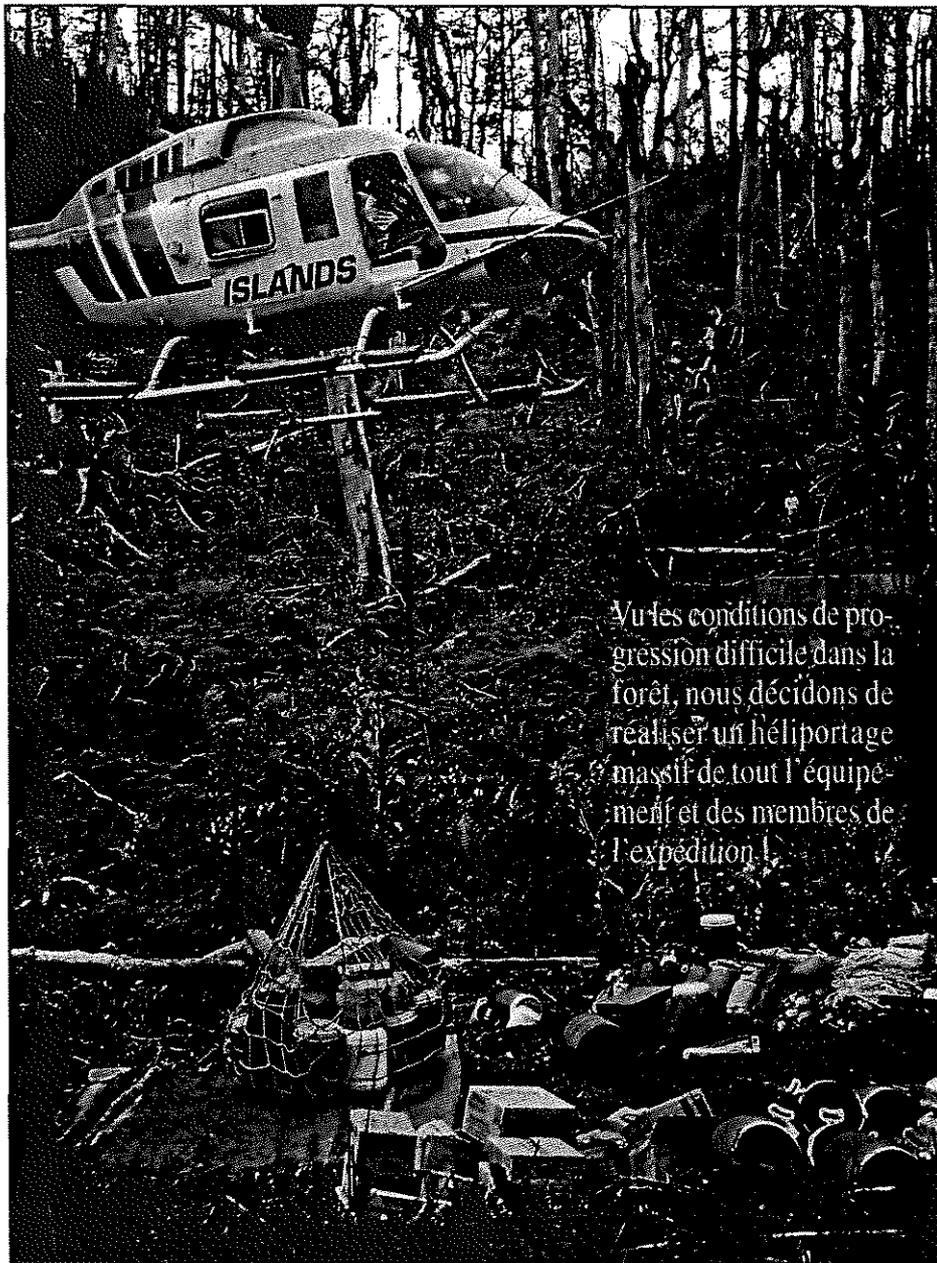
re Jacques. A notre grande surprise, les mêmes reprennent la chanson en cœur et en pidgin ! Amusés par notre intérêt, ils nous sortent tout leur répertoire : «Alouette, gentille alouette», «Petit papa Noël». Qui a dit que les papous n'étaient pas cultivés ?

A l'aube, nous nous regroupons à Pomio pour préparer l'hélicoptage. Distribution des cordes, comptage des amarrages, test des tronçonneuses et des perforatrices, répartition des radios, marquage des fils d'Ariane, conditionnement des vivres, occupent l'équipe jusqu'à la nuit.

Treize janvier. Le grand jour est arrivé. Vers 9 heures, la «bête» est là. Tout le monde se précipite pour charger l'engin et accrocher les filets de transport. En deux rotations, l'équipe «Haricot» est «droppée» dans les marécages qui bordent son objectif. Le vol suivant est pour nous. J'embarque avec Jack, Thierry et le toubib. Le décor qui s'offre à nos yeux est grandiose. Dérouté par l'immensité de la forêt, le pilote effectue des rotations pendant de longues minutes à la recherche de la *drop zone*. Le balisage enfin trouvé, il nous dépose en plein bush avec quelques vivres et un peu d'outillage, puis disparaît vers la vallée. Avec les papous, qui ont rejoint le camp par la piste, nous préparons le terrain pour le reste de l'équipe. Deux jours seront nécessaires pour hélicopter l'ensemble de l'expédition sur les trois zones. C'est déjà notre dixième jour en Papouasie, le voyage est terminé et la spéléologie peut enfin commencer.

Le plus beau gouffre de la terre

Pendant la première semaine de notre vie au camp «Muruk», les équipes se succèdent dans le gouffre pour équiper la cavité et descendre l'imposant matériel nécessaire à nos explorations. Après une semaine de terrassement et de travail soutenu à coups de tronçonneuses, de masses, de pelles et de machettes, notre quatre étoiles «made in jungle» est terminé. Le camp de base est notre seul lieu de récupération et de travail. Nous avons donc prévu d'y retrouver un confort relatif et une logistique efficace. Avec Alan et Philippe, je fais partie de la première équipe qui descend dans «Muruk». Lourdemment chargés par 400 mètres de corde, 70 amarrages, 40 mètres de sangle, du carburant, des vivres de course et une perforatrice à essence, nous dévalons le puits d'entrée profond de 13 mètres et directement suivi par un autre de 17 mètres. De grandes plantes vertes et de grosses lianes pendent dans le vide, trait d'union entre le vert uniforme de la forêt et



Vu les conditions de progression difficile dans la forêt, nous décidons de réaliser un hélicoptage massif de tout l'équipement et des membres de l'expédition !

le noir glacé du gouffre. Plusieurs mains courantes doivent être placées pour équiper les passages hors crue. Après quelques petits puits et ressauts, nous débouchons sur une galerie qui se transforme rapidement en un beau canyon qui mène, après quelques nouvelles verticales, à l'aplomb du puits «Whitedine», profond de 32 mètres. A la base de ce puits, nous progressons dans une petite galerie où coule la rivière «Mirié». Nous franchissons quelques biefs à la nage et nous retrouvons deux autres puits rapidement descendus. La galerie qui suit est d'un volume imposant. La cavité grandit. Plusieurs affluents, arrivés dans la galerie par de belles cascades, ponctuent notre route. Le gouffre devient très aquatique. Nous sommes vers 200 m et il nous faut rebrousser chemin par manque d'équipement. Le gouffre a déjà «mangé» nos 400 mètres de corde. Les «an-

ciens» nous l'avaient dit, «Muruk» est un gouffre exceptionnel, vivant et extrêmement varié. D'après Jean-Paul, qui en est à sa septième expédition en Papouasie, et Alan, qui a parcouru tous les grands réseaux du globe et une somme impressionnante de «- 1000», «Muruk» est sans conteste le plus beau gouffre de la terre ! Troisième descente, je repars avec Alan. Nous avalons rapidement les puits et les galeries équipées lors de notre précédente visite et nous rejoignons notre terminus dans la galerie aquatique de 200 m. Pour trouver la suite, il nous faut quitter le cheminement principal qui butte sur un siphon, pour emprunter une galerie semi-active baptisée «Le Cassiquiaire». La progression y est épuisante. Après un «gymkhana» long de 200 mètres, nous retrouvons la galerie en aval du siphon, nécessitant à nouveau le placement de longues mains courantes athlétiques.



Chaque plongeur dispose de 2 bouteilles de 4 litres, 2 détendeurs avec manomètre, 2 éclairages étanches et une pince coupante



tiques. Un peu plus loin, la rivière se précipite dans le vide grandiose du puits du «Visconte», pour s'écraser quatre-vingts mètres plus bas dans un vaste lac émeraude fouetté d'embruns. Nous équipons ce puits tout en nous écartant le plus possible de la chute d'eau, en prévision d'une crue qui serait mortelle sous ces monstrueuses cascades. Le spectacle est éblouissant. Le plafond de la galerie disparaît définitivement dans le noir, les parois du canyon se dressent devant nous, comme taillées par un gigantesque coup de sabre, la rivière gronde vers l'inconnu. «Step by step», le gouffre s'enfonce dans la montagne. Deux autres descentes permettront d'atteindre le siphon à 637 m. Au total, 1 200 mètres de cordes, 100 mètres de sangles et près de 150 amarrages auront été nécessaires.

Tout est fin prêt pour la première «pointe» derrière le siphon. Nous allons maintenant attaquer le réseau par les deux bouts, en vagues successives. Pendant que les copains du camp «Mara» continuent leur progression dans les amonts de «Bérénice», des équipes de trois plongeurs partiront tous les trois jours pour des explorations à «moins 1 000». Le but étant d'explorer, d'équiper et de topographier les parties inconnues du système afin de réaliser la jon-

tion tant attendue des deux cavités.

Vingt et un janvier. Avec Jack et Jean-Paul, je fais partie de la première pointe post-siphon. Dès le matin, Didier, Philippe et Jo nous précèdent avec les derniers kits de matériel. Nous les rejoignons vers 550 m, à hauteur de la rivière «Elmédier», un affluent qui vient encore grossir le cours de la rivière «Galadriel». Nous progressons de berge en berge afin d'éviter le torrent. La galerie prend des dimensions énormes. Nous arrivons à la salle «Elmira», un vide naturel de 80 mètres de long, 30 mètres de large et 40 mètres de haut. Au bout de cette salle, la pente diminue et le plafond s'abaisse pour rejoindre la surface de l'eau et disparaître dans un siphon. Nous sommes à 637 mètres de profondeur et à 3 500 mètres de l'entrée. Au bord de la vasque, nous retrouvons nos kits d'équipement et nous entamons la préparation minutieuse du matériel de plongée. Chacun place ses bouteilles dans un kit et les bloque avec 100 mètres de cordes. Un deuxième kit par plongeur sera nécessaire pour transporter les amarrages, le matériel photo et de topographie, les sacs de couchage, les couvertures de survie, un réchaud, la nourriture pour trois jours et les réserves de carburé. Il est bien sûr indispensable de

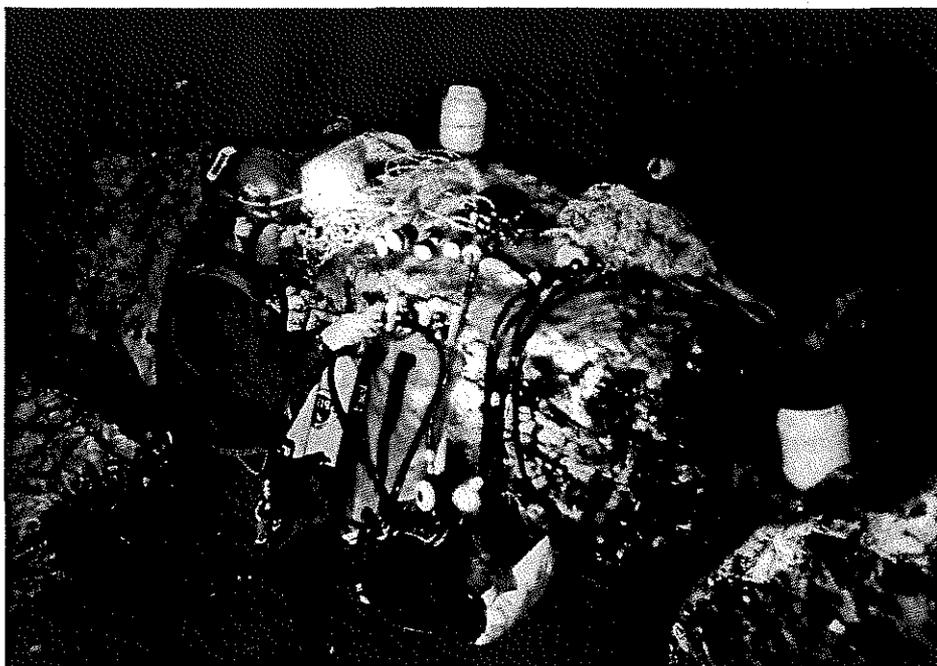
conditionner le tout de manière parfaitement étanche, afin que tout arrive au sec derrière le siphon. Le lestage, n'est pas non plus une mince affaire. Nous bourrons quelques dizaines de cailloux dans nos combinaisons et dans les sacs afin de pouvoir couler. Pas chiant, Archimède ! Afin de diminuer l'équipement au maximum, l'eau étant à 18°, nous n'utilisons que le dessus de nos combinaisons isothermiques. Un dernier contrôle pour nous assurer que rien n'est oublié, palmes, masque, détendeur en bouche et nous disparaissions précautionneusement dans le verrou liquide. En une fraction de seconde, nous changeons de monde. Le bruit de la caverne a disparu, laissant place au glouglou de nos bulles. Quel bonheur de se retrouver en plongée après tous ces efforts. Tout en suivant le fil d'Ariane avec la plus grande attention, je tente de contempler le siphon malgré une visibilité réduite par les suspensions d'argile qui se détachent sur mon passage. Le conduit mesure 6 mètres de large pour environ 3 mètres de haut et la profondeur n'excède pas les six mètres. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la galerie remonte en pente douce, sur un lit de galets, pour déboucher à l'air libre. Nous émergeons dans une petite salle. Manifes-

tement trop court ce siphon, trop court pour que l'on puisse profiter pleinement du spectacle. Et dire qu'il a fallu amener jusqu'ici, et depuis l'Europe, deux compresseurs et plusieurs centaines de kilos d'équipement de plongée, rien que pour franchir ces quelques mètres de galerie noyée. Après avoir remis notre tenue de spéléologues terriens, lourdement chargés, nous reprenons notre progression vers l'aval dans de gigantesques galeries qui plongent à 45° en direction de la «Galowé». A un kilomètre du siphon, vers 850 m, nous rejoignons un gros actif qui provient d'une superbe cascade de 8 mètres de haut, au sommet de laquelle se dessine une vaste galerie de vingt mètres de section encore inexplorée. Un mètre cube d'eau vient s'ajouter au débit de la rivière et le réseau adopte des dimensions colossales. A cet endroit, le plafond est à plus de 70 mètres de hauteur. Les eaux en furie, blanches d'écume, grondent sous nos pieds. Nous progressons en empruntant plusieurs vires, le long de mains courantes. A 900 m, nous quittons la viro du «Spiteur fou» pour emprunter une petite galerie fossile où nous installons notre bivouac. Au menu du jour, soupe en poudre et «Bœuf bourguignon» lyophilisé. Après avoir rapidement avalé notre festin, nous nous laissons fondre dans un sommeil réparateur, bercés par le bruit continu de la rivière. Après un réveil sans étoiles et un petit déjeuner à base de céréales, nous bouclons nos sacs et nous repartons vers le fond du gouffre. Nous rejoignons la rivière par un superbe puits de 22 mètres. La progression sur mains courantes reprend de plus belle. Après quelques ressauts, nous arrivons au gruyère, un étonnant dédale de conduites forcées qui se rejoignent pour former un puits d'une vingtaine de mètres. Nous sommes arrivés au terminus de la précédente expédition. A partir de cet endroit, nous sommes donc les premiers êtres humains à fouler le sol de nos bottes. Nous descendons la verticale que nous baptisons «Cascade des Revenants». L'endroit est impressionnant. Nos lampes s'éteignent sous le souffle de la cascade. Le vacarme de l'eau empêche toute communication et la densité des embruns est telle qu'il est presque impossible de respirer. Sortis de cet enfer, nous découvrons une zone de grands lacs, profonds de plus de cinq mètres par endroit. La rivière s'y glisse vers l'inconnu. Nous alternons les passages de nage et de grattons le long des parois, le premier d'entre nous assuré par les autres en prévision d'un éventuel rapide qui pourrait nous



happer vers l'inconnu. A plusieurs reprises, le plafond s'abaisse et nous craignons l'apparition d'un nouveau siphon. Toutefois, un puissant courant d'air aspirant nous rassure sur la continuité du gouffre et nous sert de fil conducteur. Attentifs, nous avançons dans ce labyrinthe d'eau et de roche que nous baptisons «Les passagers du vent». Après deux cents mètres de progression, nous entendons à nouveau le grondement de la rivière. Quelques mètres plus loin, elle jette ses deux mètres cubes en furie dans une cascade où les eaux rebondissent plusieurs fois avant de disparaître dans un trou noir. Nous nous posons la question : «Faut-il descendre dans ce hachoir ? Ne sommes-nous pas arrivés face à un obstacle infranchissable ?» Finalement, après avoir étudié l'endroit sous tous ses angles, Jean-Paul en

tête, nous nous lançons dans le bouillon. Le vent et les embruns nous glacent. C'est la première fois que nous avons froid sous terre en Papouasie. Le bruit de la cascade est impressionnant et empêche à nouveau la communication. Nous sommes balayés par les trombes d'eaux qui s'abattent dans le canyon souterrain. Quatre heures d'effort et une douzaine d'amarrages seront nécessaires pour vaincre cet obstacle majeur, certainement l'un des plus engagés du gouffre. Au delà de cette cascade démoniaque, baptisée «Big big waha» (les grandes eaux en pidgin), la rivière continue son travail de creusement vers la résurgence de «La Chevelure de Bérénice», dans une magnifique rue d'eau où la puissance du courant nous oblige à progresser sur cordes le long des parois. Une cin-





quantaine de mètres plus en aval, ayant épuisé nos deux cents mètres de corde, nous sommes contraints d'arrêter notre avance. Le gouffre continue, puissant. Une voie royale s'ouvre désormais à l'équipe australienne qui nous suivra dans quelques jours. Emmerveillé par «notre gouffre», nous admirons quelques instants la rivière qui coule infatigablement pour disparaître au détour d'un méandre. L'endroit est à la fois lugubre et beau, hostile et magique. Nous prenons tout à coup conscience de notre éloignement. Nous sommes à 18 000 kilomètres de notre pays, au cœur de la forêt sauvage de Papouasie Nouvelle-Guinée, à six kilomètres de l'entrée du gouffre «Muruk», derrière un siphon et à plus de 1 000 mètres de profondeur. Nous sommes loin et notre engagement est important, mais quelle satisfaction pour nous d'être les premiers à parcourir cet univers encore inconnu de notre planète. Quelle fierté, à l'aube du deuxième millénaire, d'être l'un des derniers explorateurs. Nous entamons notre longue remontée et nous sortons de «Muruk» le 23 janvier dans l'après-midi, après 54 heures d'exploration inoubliable.

Aventures tropicales au camp «Mara»

Après un bref repos au camp de base, Jack et moi décidons de rejoindre le camp «Mara». Nous avons pas mal bourlingué dans «Muruk» et, n'ayant pas pu réaliser la jonction, nous voulons voir la gueule de

«Bérénice» en passant par la résurgence. Lourdemment chargés, accompagnés par deux porteurs papous, nous quittons le camp en direction de la vallée. La progression au travers du mikado géant s'avère effectivement très épuisante et dangereuse. Une succession interminable de troncs glissants oblige de dangereux équilibres le sac au dos. De nombreux passages forcent à courber l'échine pour éviter les barrages de branches entrelacées. Il faut être attentif à chaque instant pour éviter de se perdre au milieu de véritables montagnes de troncs et de racines démesurées. Après deux heures de progression, nous sortons de cet enfer, rempli de terre et de végétation, dégoulinants de sueur. Nous arrivons en fin d'après-midi. L'emplacement du camp a échappé au cyclone dévastateur de mars et la végétation y est luxuriante. Le lendemain, nous partons pour «Bérénice» sans tarder, impatients de découvrir de nouveaux paysages. Une demi-heure de marche nous mène rapidement à l'aplomb de l'abrupte vallée dans laquelle coule la «Galowé». A cet endroit, on entend déjà le grondement de la rivière qui coule au fond de la gorge. Nous dévalons les 400 mètres de corde placés sur la paroi du canyon. Un superbe porche de 20 mètres de haut et 6 mètres de large qui surplombe la «Galowé» de 70 mètres nous permet de pénétrer dans cette cathédrale naturelle au sol rendu glissant par la mousse et le guano. A 30 mètres de l'entrée, nous retrouvons la rivière qui se

perd en aval dans une faille impénétrable pour ressortir en pleine paroi du canyon, 10 mètres en contrebas de l'entrée principale. La majorité du parcours s'effectue sur corde, par une succession de tyroliennes, d'escalades et de mains courantes. A 660 mètres de l'entrée, après une escalade de 4 mètres sur une coulée stalagmitique, nous arrivons au pied de la «Cascade infernale», haute de 12 mètres. Spectacle impressionnant. L'équipement de cet obstacle commence par une vire de 12 mètres de long. Il faut ensuite descendre de quelques mètres pour remonter le long du rapide et sortir à seulement 20 centimètres de la trombe d'eau. Nous avançons à «tire bras» le long de tyroliennes et de mains courantes, parfois à moitié immergés dans les rapides, à d'autres moments, perchés à plusieurs mètres au dessus des flots déchaînés. A hauteur de l'affluent situé à 800 mètres de l'entrée, nous décidons de rebrousser chemin en réalisant quelques photos de ce décor grandiose et presque inhumain. La grotte, elle, continue sa percée vers «Muruk». Pendant notre petite balade touristique dans les entrailles de «Bérénice», le team australien est descendu dans «Muruk» pour continuer notre pointe en zone profonde et tenter une jonction avec Buldo, Enrique, Michel et Hellène qui sont partis dans la résurgence depuis plus de 24 heures. En début d'après-midi, quatre silhouettes sortent de la forêt. Ce sont les australiens qui arrivent de «Bérénice» accompagnés par Hellène. La jonction est faite ! Nous éclatons de joie et nous accueillons nos amis. Sales, épuisés, ils rayonnent malgré tout de bonheur. Arrivés à notre terminus au pied de «Big Big Waha», la cascade démoniaque, ils ont dû encore poser d'interminables mains courantes pour pouvoir progresser dans un courant de plus en plus violent. Arrivés en bout de corde, alors qu'ils allaient rebrousser chemin, une faible lueur est apparue en aval. C'était l'équipe de «Mara» ! La jonction tant convoitée était enfin réalisée. Moment historique après 13 ans de travail et de persévérance. Les Australiens décident alors de continuer vers l'aval, réalisant ainsi la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère sud, soit une percée 1 110 mètres de dénivellation. ■

Le texte complet relatant cette extraordinaire expédition peut être obtenu sur demande. Pour des raisons d'espace, nous avons dû en extraire certains passages.

F.M

PLONGÉE

PLONGÉE

N° 14

Le magazine des plongeurs confirmés

Jan - juillet 1988

29 francs

Vacances

Scoop

Jean la Murène, le retour !

Environnement

PORT-CROIX un espace protégé

Matériel

Les logofels de décompression

Histoire

Rouquayrol et Benayrouze : les plans du régulateur

Dossier

La Plongée au Trimix



M 2245 - 14 - 29,00 F - RD



Spéléo-plongée Une rivière sous la jungle de Papouasie Nouvelle Guinée

En janvier et février dernier, une équipe internationale de spéléo-plongeurs s'est rendue en Papouasie-Nouvelle Guinée pour explorer les gouffres géants des montagnes Nakanai. L'objectif principal de cette expédition était de terminer l'exploration post siphon du gouffre Muruk, en vue d'une jonction avec sa résurgence, la Chevelure de Bérénice. Au terme d'une incroyable aventure au cœur de la forêt, les spéléologues ont réussi leur pari et réalisé la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère sud. Récit.

L'idée de partir aux antipodes pour explorer les gouffres géants de Papouasie-Nouvelle Guinée, à 18 000 kilomètres du plat pays, me chatouillait depuis plus de treize ans. C'est précisément à cette époque que les membres de l'expédition française « Papou 85 » découvraient le gouffre « Muruk » (le « Casoar » en pidgin, la langue des Papous) dans les montagnes Nakanai, sur l'île de Nouvelle Bretagne.

L'exploration de ce gouffre fut à l'époque stoppée par un siphon à la cote - 634 m et ce n'est que dix ans plus tard, en 1995, qu'une expédition de spéléo-plongée, première tentative du genre en Papouasie Nouvelle-Guinée, réussit le franchissement du siphon terminal et explore le gouffre au-delà de la cote mythique des 1 000 mètres de profondeur. Muruk devient le premier « - 1000 » de l'hémisphère sud.

Entre-temps, les mêmes personnes découvrent et explorent la résurgence de la rivière souterraine, perchée dans le canyon de la Galowé et baptisée La Chevelure de Bérénice. Mais, cette fois encore, par manque de temps, les spéléologues ne peuvent terminer leurs explorations et le gouffre continue à s'enfoncer dans la montagne vers sa résurgence, vers l'inconnu.

De janvier à mars 1998, une équipe internationale, forte de plus de vingt spéléos français, australiens, espagnols et belges, décide de retourner en Papouasie pour découvrir la jonction entre Muruk et Bérénice et réaliser la plus grande traversée souterraine de l'hémisphère sud. La porte étant ouverte aux spéléo-plongeurs belges, l'occasion m'était donnée de réaliser mon vieux rêve papou.

Il faut près de cinquante heures de

voyage via Paris, Singapour et Port Moresby, pour arriver à Rabaul sur l'île de Nouvelle Bretagne. Accueilli par Neil, un ami australien, nous nous installons dans sa maison. Les quatre jours qui suivent sont consacrés au regroupement de l'équipe et au transfert par bateau, de Rabaul vers le village de Pomio, des trois tonnes de matériel et de vivres, arrivés de France par container ou achetés sur place par l'équipe de reconnaissance. Nous profitons également de ces quelques jours pour faire connaissance avec le pays et réaliser quelques belles plongées dans la mer de Bismark, sur de superbes épaves d'avions et de bateaux japonais.

9 janvier, nous embarquons dans un bimoteur en direction du village de Pomio où nous retrouvons le matériel et l'équipe de reconnaissance. D'après Alain, le troisième Belge de l'équipe, arrivé en Papouasie depuis plus de trois semaines, tout est prêt pour le lancement des opérations. Les autorisations nécessaires pour



Dans le siphon, avec le matériel pour le bivouac souterrain.



re été retrouvée malgré trois jours de marche harassantes.

Le lendemain, en fin de journée, Jean-Paul et Jacques sont de retour. Ils ont trouvé Muruk et dégagé la zone d'hélicoptage, la mise en place des camps peut enfin commencer. Ce sera pour le mardi 13, car les hélicos ont été réservés pour cette date avant notre départ de Rabaul. À Pomio et Galowé, il n'y a pas de fax, pas de téléphone et pas de radio. Aucun moyen de communication avec le reste du monde.

11 janvier, l'équipe se rassemble à Galowé pour un briefing général. Jean-Paul, notre chef d'expédition, expose la situation et les décisions se prennent. Vu les conditions de progression difficile dans la forêt, nous décidons de réaliser un hélicoptage massif de tout l'équipement et des membres de l'expédition. Une équipe sera déposée, pour une semaine en autonomie totale, dans la zone du « Haricot », une vaste gueule béante repérée par hélicoptère. Une autre aura pour mission d'installer le camp avancé de Mara, en vue du rééquipement et de l'exploration de la Chevelure de Bérénice. Quant au reste du groupe, dont je fais partie avec Jack, il sera déposé à proximité de Muruk. Là bas, installation d'un camp de base solide et confortable, équipement du gouffre, préparation du matériel de plongée et explorations dans la zone post-siphon à la recherche de Bérénice. Le toubib et les deux infirmières de l'expédition sont répartis dans les équipes.

À l'aube, nous nous regroupons à Pomio pour préparer l'hélicoptage. Pas question d'oublier un réchaud ou une pièce d'équipement

13 janvier, le grand jour est arrivé. Levés à 5 heures du mat, le bivouac replié, nous traversons une dernière fois la Galowé pour nous rendre à Pomio par le même chemin que la veille. L'équipe se retrouve au grand complet pour les derniers préparatifs à l'hélicoptage. Vers 9 heures, la « bête » arrive. En deux rotations, l'équipe « Haricot » est « droppée » dans les marécages qui bordent son objectif. Le vol

suivant est pour nous. Dérouté par l'immensité de la forêt, le pilote effectue des rotations pendant de longues minutes à la recherche de la « DZ » (drop zone). Le balisage enfin trouvé, il nous dépose en plein bush avec quelques vivres et un peu d'outillage, et disparaît vers la vallée. Le bruit du rotor s'estompe peu à peu, laissant place au calme de la forêt. La météo se dégrade et l'hélico reste ensuite



Au sommet du puits du Visconte, à -334 mètres dans le gouffre Muruk.

pénétrer dans la forêt ont été durement négociées avec les « Bigman » (chefs de clan), mais maintenant, nous avons le feu vert de Jhon Kaïopuna, grand patron des hommes de la Galowé.

Traditionnellement, Jhon dit une prière et donne quelques offrandes aux dieux de la forêt pour excuser le dérangement qui sera occasionné par notre intrusion dans leur domaine sacré. Par contre, la nature va quelque peu bouleverser nos plans. En mars 1997, un cyclone a dévasté la forêt au-dessus de 1 200 mètres d'altitude, transformant la jungle en un gigantesque mikado composé de branches brisées, de racines et de troncs géants basculés les uns par-dessus les autres. Un chablis inextricable obligeant une progression dangereuse, épuisante et difficile pour accéder à la zone de Muruk, qui n'a pas enco-

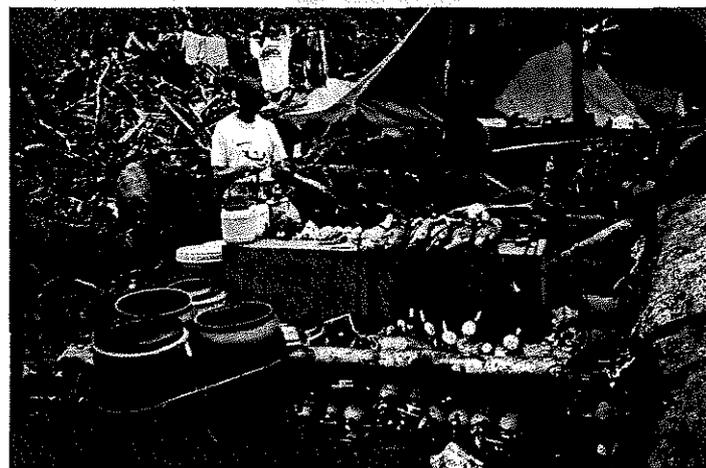
Jhon dit une prière
aux dieux de la forêt
pour qu'ils acceptent
notre intrusion

ment indispensable aux explorations. Car, lorsque l'hélico aura disparu à l'horizon, nous serons livrés à nous même, perdus en plein cœur de la forêt. Distribution des cordes, comptage des amarages, test des tronçonneuses et des perforatrices, répartition des radios, marquage des fils d'Ariane, conditionnement des vivres... occupent l'équipe jusqu'à la nuit.

Vers 19 heures, nous regagnons Galowé sous un ciel remarquablement étoilé. Cinq kilomètres de piste et la traversée des 30 m² de la rivière en crue nous séparent encore de notre bivouac.



Grâce au matériel apporté par hélicoptère, « Muruk » est devenu un camp 4* ! Ci-dessous, le réfectoire et le matériel de plongée.





cloué au sol par le mauvais temps, pendant plus de 24 heures.

Avec les papous, qui ont rejoint le camp par la piste, nous préparons le terrain pour le reste de l'équipe. Deux jours seront nécessaires pour hélipositer l'ensemble de l'expédition sur les trois zones. C'est déjà notre dixième jour en Papouasie, le voyage est terminé et la spéléologie peut enfin commencer.

Le plus beau gouffre de la Terre

Pendant la première semaine de notre vie au camp Muruk, les équipes se succèdent dans le gouffre pour équiper la cavité et descendre l'imposant matériel nécessaire à nos explorations. Pendant ce temps, les autres se chargent de l'installation du camp. Après une semaine de terrassement et de travail soutenu à coup de tronçonneuses, de masses, de pelles et de machettes, notre quatre étoiles « made in jungle » est terminé.

Le camp de base est notre seul lieu de récupération et de travail. Nous avons donc prévu d'y retrouver un confort relatif et une logistique efficace. Un grand réfectoire surplombé par un dortoir en mezzanine où sont alignés les hamacs, une cuisine bien équipée où se trouve notre dépôt de nourriture, et un groupe électrogène pour l'éclairage et les chargeurs de batteries, les appareils électroniques et l'ordinateur portable sur lequel nous allons reporter quotidiennement nos données topographiques et scientifiques. Philippe, le géologue de l'expédition, a installé sa petite station météo sur les flancs d'une colline, à proximité du camp.

Avec Alan et Philippe, je fait partie de la première équipe qui descend dans Muruk. Lourdemment chargés par 400 mètres de corde, 70 amarrages, 40 mètres de sangle, du carbure, des vivres de course et une perforatrice à essence, nous dévalons le puits d'entrée profond de 13 mètres et directement suivi par un autre de 17 mètres. De

grandes plantes vertes et de grosses lianes pendent dans le vide, trait d'union entre le vert uniforme de la forêt et le noir glacé du gouffre.

Plusieurs mains courantes doivent être placées pour équiper les passages hors crue. Nous débouchons sur une galerie qui se transforme rapidement en un beau canyon qui mène, après quelques nouvelles verticales, à l'aplomb du puits « Whitedine », profond de 32 mètres. À la base de ce puits, nous progressons dans une petite galerie où coule la rivière Miriel.

Nous franchissons quelques biefs à la nage et nous retrouvons deux autres puits rapidement descendus. La galerie qui suit est d'un volume imposant. La cavité grandit. Plusieurs affluents, arrivés dans la galerie par de belles cascades, ponctuent notre route. Le gouffre devient très aquatique.



Dans le puits d'entrée du gouffre de Muruk.

Nous sommes vers - 200 mètres, et il nous faut rebroussement chemin par manque d'équipement. Le gouffre a déjà « mangé » nos 400 mètres de corde.

D'après Jean-Paul, qui en est à sa septième expédition en Papouasie, et Alan, qui a parcouru tous les grands réseaux du globe et une somme impressionnante de « -1000 », Muruk est sans conteste le plus beau gouffre de la terre !

Après 12 heures passées sous terre, nous retrouvons le puits d'entrée.

Le jour suivant, Jack accompagné par Greg et Marc, nos amis du team australien, prennent la relève et descendent plusieurs sacs de matériel tout en continuant l'équipement du gouffre jusqu'à 400 mètres de profondeur.

Troisième descente, je repars avec Alan. Nous avalons rapidement les puits et les galeries équipées lors de notre précédente visite et nous rejoignons notre terminus dans la galerie aquatique de -200 mètres. Pour trouver la suite, il nous faut quitter le cheminement principal qui butte sur un siphon, pour emprunter une galerie semi-active baptisée « Le Cassiquaire ».

La progression y est épuisante. Il faut sans cesse remonter et puis descendre pour franchir de vastes marmites argileuses, parfois remplies d'eau. Après ce « gymkhana » long de 200 mètres, nous retrouvons la galerie en aval du siphon avec son caractère aquatique, nécessitant à nouveau le placement de longues mains courantes athlétiques.

Un peu plus loin, la rivière se précipite dans le vide grandiose

du puits du Visconte, pour s'écraser quatre-vingt mètres plus bas dans un vaste lac émeraude fouetté d'embruns. Nous équipons ce puits tout en nous écartant le plus possible de la chute d'eau, en prévision d'une crue qui serait mortelle sous ces monstrueuses cascades. Le spectacle est éblouissant. Le plafond de la galerie disparaît définitivement dans le noir, les parois du

canyons se dressent devant nous, comme taillées par un gigantesque coup de sabre, la rivière gronde vers l'inconnu... Ayant vidé l'ensemble de nos sacs, nous rebroussement chemin

Les eaux de Muruk réapparaissent au grand jour après plusieurs kilomètres de cheminement souterrain

vers la surface. La préparation continue et pendant que les équipes de Muruk vident inlassablement leurs sacs de cordes, l'équipe Mara a aussi terminé

l'installation de son camp, retrouvé l'accès à la résurgence de La Chevelure de Bérénice et entamé le rééquipement des cascades. À Muruk, deux autres descentes permettront d'atteindre le siphon à - 637 mètres. Au total, 1200 mètres de cordes, 100 mètres de sangles et près de 150 amarrages auront été nécessaires.

19 janvier. Alors que sept spéléos sont repartis dans Muruk pour descendre du matos de plongée et de bivouac jusqu'au siphon, je m'amuse à terminer l'installation du camp avec l'aide de Jhon et de nos porteurs papous. En fin de journée, une superbe table et des bancs à la façon trappeurs viennent compléter notre petit paradis. Le lendemain, c'est le retour de l'hélico et de l'équipe « Haricot ». Leurs découvertes n'ont malheureusement pas été à l'échelle de leurs efforts et ils rentrent quelque peu déçus.

Rapide réorganisation, car l'hélicoptère tourne et son compteur à US\$ aussi, nouvelle répartition des équipiers, et c'est reparti. Jo Marbach, des images de cascades plein la tête, nous rejoint à Muruk, impatient de découvrir le gouffre. Quant à Buldo et Enrique, ils ont le mord aux dents, gonflés à bloc et prêts pour l'attaque des « artifs » dans les turbines de Bérénice. Le temps de récupérer un peu de linge propre dans leur dépôt du camp de base et ils ressautent dans l'hélico pour se faire larguer au camp Mara.

Avec Jack, Philippe, Jean-Paul et Thierry, nous profitons de l'occasion pour survoler le massif à la

Les ravages causés par le cyclone rendent la progression difficile.

recherche de nouvelles cavités. Au retour, nous nous offrons un survol des gorges de la Galowé. Nous marquons un arrêt à hauteur Bérénice.

Là bas, les eaux de Muruk réapparaissent au grand jour après plusieurs kilomètres de cheminement souterrain. Le torrent sort d'une grande gueule noire, perchée dans l'immense falaise, haute de 400 mètres, qui constitue le décor du canyon. Avec un grondement assourdissant, la Chevelure de Bérénice glisse dans une ultime cascade de 70 mètres pour rejoindre les eaux bleues émeraudes de la rivière Galowé. Surprenante vision qui vaut à elle seule le déplacement.

Nous allons maintenant attaquer le réseau par les deux bouts, en vagues successives. Pendant que les copains du camp Mara continuent leur progression dans les amonts de Bérénice, des équipes de trois plongeurs partiront tous les trois jours pour des explorations à « -1000 ». Le but étant d'explorer, d'équiper et de topographier les parties inconnues du système afin de réaliser la jonction tant attendue des deux cavités.

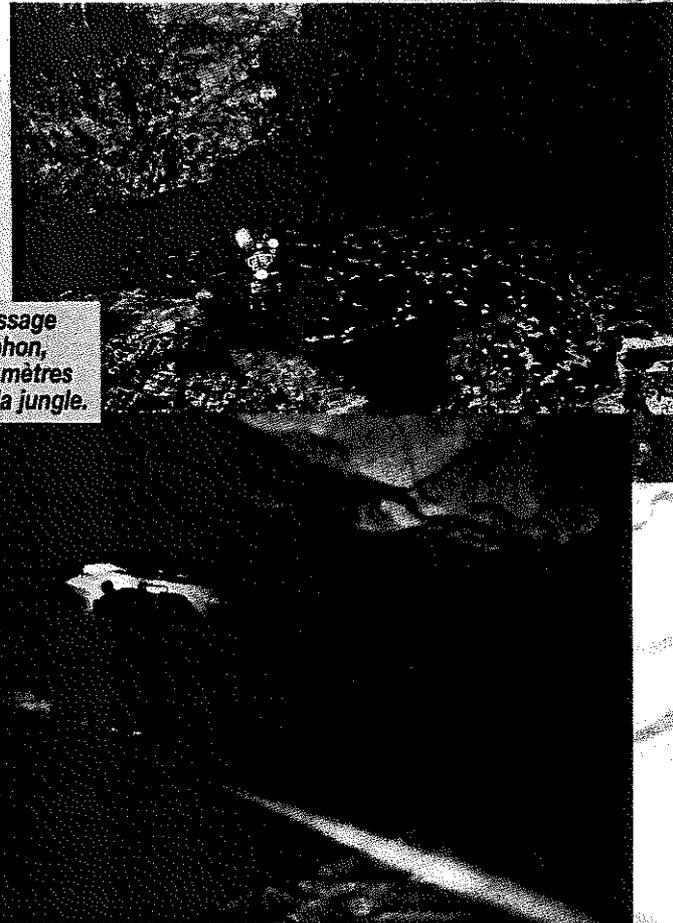
21 janvier. Avec Jack et Jean-Paul, je fais partie de la première pointe post-siphon. Dès le matin, Didier, Philippe et Jo nous précèdent avec les derniers kits de matériel. Nous les rejoignons vers -550 mètres, à hauteur de la rivière Elmédier, un affluent qui vient encore grossir le cours de la rivière Galadriel. Nous progressons de berge en berge afin d'éviter le torrent. Des mains courantes permettent, encore une fois, le franchissement de plusieurs bassins profonds. La galerie prend des dimensions énormes. Nous arrivons à la salle Elmira, un vide naturel de 80 mètres de long, 30 mètres de large et 40 mètres de haut. Au bout de cette salle, la pente diminue et le plafond s'abaisse pour rejoindre la surface de l'eau et disparaître dans un siphon. Nous sommes à 637 mètres de profondeur et à 3 500 mètres de l'entrée. Au bord de la vasque, nous retrouvons nos kits d'équipement. Après avoir tout débarrassé, nous entamons la préparation minutieuse du matériel de plongée. Chaque plongeur dispose de deux bouteilles de 4 litres, deux détendeurs avec manomètre, deux éclairages étanches

et une pince coupante. Chacun place ses bouteilles dans un kit et les bloque avec 100 mètres de cordes. Un deuxième kit par plongeur sera nécessaire pour transporter les amarrages, le matériel photo et de topographie, les sacs de couchage, les couvertures de survie, un réchaud, la nourriture pour trois jours et les réserves de carburant. Il est bien sûr indispensable de conditionner le tout de manière parfaitement étanche, afin que tout arrive au sec derrière le siphon.

Le lestage n'est pas plus une mince affaire. Nous bourrons quelques dizaines de cailloux dans nos combinaisons et dans les sacs afin de pouvoir couler. Pas chiant Archimède ! Afin de diminuer l'équipement au maximum, l'eau étant à 18°C, nous n'utilisons que le dessus de nos combinaisons isothermiques. Un dernier contrôle pour nous assurer que rien n'est oublié, palmes, masque, détendeurs en bouche... et nous disparaissions précautionneusement dans le verrou liquide.

En une fraction de seconde, nous changeons de monde. Le bruit de la caverne a disparu, laissant place au glouglou de nos bulles. Quel bonheur de se retrouver en plongée après tous ces efforts. Tout en suivant le fil d'Ariane avec la plus grande attention, je tente de contempler le siphon malgré une visibilité réduite par les suspensions d'argile qui se détachent sur mon passage. Le conduit mesure six mètres de large pour environ trois mètres de haut et la profondeur n'exécède pas les six mètres. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la galerie remonte en pente douce, sur un lit de galets, pour déboucher à l'air libre. Nous émergeons dans une petite salle. Manifestement trop court ce siphon, trop court pour que l'on puisse profiter pleinement du spectacle. Et dire qu'il a fallu amener jusqu'ici, et depuis l'Europe, deux compresseurs et plusieurs centaines de kilos d'équipement de plongée, rien que pour franchir ces quelques mètres de galerie noyée. En Papouasie, ce n'est pas la plongée en elle-même qui est démesurée, mais ce sont les impo-

Le passage du siphon, à 600 mètres sous la jungle.



sants préparatifs que nécessite une simple plongée au fond d'un gouffre aux dimensions de Muruk.

Après avoir remis notre tenue de spéléologues terriens, lourdement chargés, nous reprenons notre progression vers l'aval dans de gigantesques galeries qui plongent à 45° en direction de la Galowé. À un kilomètre du siphon, vers -850 mètres, nous rejoignons un gros actif qui provient d'une superbe cascade de

À la « Cascade des Revenants », le souffle éteint nos lampes

huit mètres de haut, au sommet de laquelle se dessine une vaste galerie de vingt mètres de section encore inexplorée. Un mètre cube d'eau vient s'ajouter au débit de la rivière et le réseau adopte des dimensions colossales. À cet endroit, le plafond est à plus de 70 mètres de hauteur. Les eaux en furie, blanches d'écume, grondent sous nos pieds.

À -900 mètres, nous quittons la vire du « Spiteur fou » pour emprunter une petite galerie fossile où nous installons notre bivouac. Au menu du jour, soupe en poudre et Bœuf bourguignon lyophilisé. Après avoir rapidement avalé notre festin, nous

nous laissons fondre dans un sommeil réparateur, bercés par le bruit continu de la rivière.

Après un réveil sans étoile et un petit déjeuner à base de céréales, nous bouclons nos sacs et nous repartons vers le fond du gouffre. Nous rejoignons la rivière par un superbe puits de 22 mètres. Après quelques ressauts, nous arrivons au « Gruyère », un étonnant dédale de conduites forcées qui se rejoignent pour former un puits d'une vingtaine de mètres. **Nous sommes arrivés au terminus de la précédente expédition. À partir de cet endroit, nous sommes donc les premiers êtres humains à fouler le sol de nos bottes.**

Nous descendons la verticale que nous baptisons « Cascade des Revenants ». L'endroit est impressionnant. Nos lampes s'éteignent sous le souffle de la cascade. Le vacarme de l'eau empêche toute communication et la densité des embruns est telle qu'il est presque impossible de respirer. Sortis de cet enfer, nous découvrons une zone de grands lacs, profonds de plus de cinq mètres par endroit. La rivière s'y glisse vers l'inconnu.

Un puissant courant d'air aspirant nous rassure sur la continuité du gouffre et nous sert de fil

**-400 mètres.
Franchissement
d'une tyrolienne
à la base
du puits
du Visconte.**



conducteur. Attentifs, nous avançons dans ce labyrinthe d'eau et de roche que nous baptisons « Les passagers du vent ». Après deux cents mètres de progres-

empêche à nouveau la communication. Nous sommes balayés par les trombes d'eaux qui s'abattent dans le canyon souterrain. Quatre heures d'effort et une

sion, nous entendons à nouveau le grondement de la rivière. Quelques mètres plus loin, elle jette ses deux mètres cube en furie dans une cascade où les eaux rebondissent plusieurs fois avant de disparaître dans un trou noir. Nous nous posons la question : faut-il descendre dans ce hachoir ?!... Ne sommes nous pas arrivés face à un obstacle infranchissable ?...

Finalement, après avoir étudié l'endroit sous tous ses angles, Jean-Paul en tête, nous nous lançons dans le bouillon. Le vent et les embruns nous glacent. C'est la première fois que nous avons froid sous terre en Papouasie. Le bruit de la cascade est impressionnant et

douzaine d'amarages seront nécessaires pour vaincre cet obstacle majeur, certainement l'un des plus engagés du gouffre. Au delà de cette cascade démoniaque, baptisée « Big big waha » (les grandes eaux en pidgin), la rivière continue son travail de creusement vers la résurgence de La Chevelure de Bérénice. Une cinquantaine de mètres plus en aval, ayant épuisé nos deux cents mètres de corde, nous sommes contraints d'arrêter notre avance. Le gouffre continue, puissant. Une voie royale s'ouvre désormais à l'équipe australienne qui nous suivra dans quelques jours.

Nous prenons tout à coup conscience de notre éloignement. Nous sommes à 18 000 kilomètres de notre pays, au cœur de la forêt sauvage de Papouasie-Nouvelle Guinée, à six kilomètres de l'entrée du gouffre Muruk, derrière un siphon et à plus de 1 000 mètres de profondeur ! Nous entamons notre longue remontée et nous sortons de Muruk le 23 janvier dans l'après-midi, après 54 heures d'exploration inoubliable.

Aventures tropicales au camp Mara

Après un bref repos au camp de base, Jack et moi décidons de rejoindre le camp Mara. Nous avons pas mal bourlingué dans Muruk et, n'ayant pas pu réaliser la jonction, nous voulons voir la gueule de Bérénice en passant par la résurgence.

Lourdement chargés, accompagnés par deux porteurs papous, nous quittons le camp en direction de la vallée. La progression au travers du mikado géant s'avère effectivement très épuisante et dangereuse. Une succession interminable de troncs glissants oblige de dangereux équilibres le sac au dos. Nous arrivons en fin d'après-midi.

Le lendemain, nous partons pour Bérénice. Une demi-heure de marche nous mène rapidement à l'aplomb de l'abrupte vallée dans laquelle coule la Galowé. À cet endroit, on entend déjà le grondement de la rivière qui coule au fond de la gorge. Nous dévalons les 400 mètres de corde placés sur la paroi du canyon. Rappels à la Tarzan, de racines en troncs, dans une sorte de tube végétal taillé à la machette par nos prédécesseurs. Après cette folle descente, au détour d'une vire glissante, nous découvrons la gueule béante et théâtrale de Bérénice. Un superbe porche de 20 mètres de haut et 6 mètres de large qui surplom-

be la Galowé de 70 mètres. Nous pénétrons dans cette cathédrale naturelle au sol rendu glissant par la mousse et le guano. À 30 mètres de l'entrée,

Nous sommes à six kilomètres de l'entrée du gouffre Muruk, derrière un siphon et à plus de 1 000 mètres de profondeur

nous retrouvons la rivière qui se perd en aval dans une faille impénétrable pour ressortir en pleine paroi du canyon, 10 mètres en contrebas de l'entrée principale.

À 660 mètres de l'entrée, nous arrivons au pied

de la Cascade infernale, haute de 12 mètres. L'équipement de cet obstacle commence par une vire de 12 mètres de long. Il faut ensuite descendre de quelques mètres pour remonter le long du rapide et sortir à seulement 20 centimètres de la trombe d'eau. Par une escalade de 7 mètres, nous atteignons une nouvelle zone de vires. Nous avançons à « tire bras » le long de tyroliennes et de mains courantes, parfois à moitié immergés dans les rapides, à d'autres moments, perchés à plusieurs mètres au dessus des fiots déchaînés. À hauteur de l'affluent situé à 800 mètres de l'entrée, nous décidons de rebrousser chemin en réalisant quelques photos de ce décor grandiose et presque inhumain. La grotte, elle, continue sa percée vers Muruk. **Sortis de nuit, nous remontons les cordes qui nous relient au bivouac sous un ciel étoilé, accompagnés par le chant des oiseaux tropicaux** qui font un vacarme de dieu le père. Pendant notre petite balade « touristique » dans les entrailles de Bérénice, le team australien est descendu dans Muruk pour continuer notre pointe en zone profonde et tenter une jonction avec Buldo, Enrique, Michel et Hélène qui sont partis dans la

Ce sont les Australiens qui arrivent accompagnés par Hélène. La jonction est faite !

résurgence depuis plus de 24 heures. Le lendemain, tout le monde reste donc au camp pour attendre les nouvelles du « trou ». En début d'après-midi, quatre silhouettes sortent de la forêt. Ce sont les Australiens qui arrivent de Bérénice accompagnés par Hélène. La jonction est faite ! Nous éclatons de joie et nous accueillons nos amis. Sales,

LE RESEAU « MURUK-BERENICE » EN CHIFFRES

ALTITUDE DES ENTREES

- Gouffre Muruk : 1.380 mètres.
- Résurgence de Bérénice : 270 mètres.

MARCHES D'ACCES

- Galowé village > Gouffre et camp Muruk : 9H.
- Galowé village > Camp Mara : 6H30'.
- Camp Mara > Résurgence de Bérénice : 2H. (400 mètres de corde)

MURUK-BERENICE

- Distance entre les deux entrées : environ 6 kilomètres.
- Dénivelée du système : 1.110 mètres.
- Développement total : environ 20 kilomètres.

EQUIPEMENT DE LA CAVITE

- 2.600 mètres de corde.
- 350 mètres de sangle.
- 365 mousquetons.
- 34 sacs de portage.
- 6 bouteilles avec détendeur et 3 équipements de plongée.

TEMPS MOYEN POUR LA TRAVERSEE MURUK - BERENICE

- (lorsque tous les équipements sont en place)
- Entré Muruk > siphon - 600 : 6H.
- Equipement et passage du siphon : 1H.
- Siphon - 600 > bivouac - 900 : 4H.
- Bivouac - 900 > résurgence de Bérénice : 7H.

épuisés, ils rayonnent malgré tout de bonheur. Après avoir atteint notre terminus au pied de « Big Big Waha », la cascade démoniaque, ils ont dû encore poser d'interminables mains courantes pour pouvoir progresser dans un courant de plus en plus violent. Arrivés en bout de corde, alors qu'ils allaient rebrousser chemin, une faible lueur est apparue en aval. C'était l'équipe de Mara !... la jonction tant convoitée était enfin réalisée. Moment historique après treize ans de travail et de persévérance. Ils tombent dans les bras les uns des autres, dans une cacophonie de joie trilingue, savourant ce moment unique atteint au prix de tant d'efforts.

Les Australiens décident alors de continuer vers l'aval, réalisant ainsi la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère sud, soit une percée 1 110 mètres de dénivellation !

TEXTE : PATRICK VANSTRAELEN
PHOTOS : JEAN-CLAUDE LONDON,
JEAN-PAUL SOUNIER ET PATRICK
VANSTRAELEN



Dans la résurgence de Bérénice, les trois mètres cubes de la rivière offrent un spectacle impressionnant.

Les participants de l'expédition

Australie : Greg Tunnock, Alan Walridt, Mark Wilson.
Belgique : Alain Grignard, Jean-Claude London, Patrick Vanstraelen. Espagne : Enrique Ogando Lastra. France : Philippe Audra (géologue), Thierry Bariteau, Héléne Darrieutort, Pierre Deconinck, Jacques Durand, Philippe Hache, Monika Kozłowska, Georges Marbach, Michel Phillips, Thierry Saint-Dizier, Didier Sessegolo, Jean-Paul Sounier (chef d'expédition), Jérôme Tanguy, Bernard Tounte, Jacques-Henri Vallet (médecin d'expédition).

Remerciements

Les membres de l'expédition tiennent à remercier :
- les habitants des villages de Pomio et Galowé, Neil Knuckey, le pilote de l'hélicoptère.

Les organismes partenaires :

- ADEPS de la Communauté française de Belgique, Ambassade de France à Port Moresby, Mme Nathalie Lebrun, Echevinat des Sports de Seraing, Fédération française de Spéléologie (FFS), Fédération française d'Etudes et de Sports sous-marins (FFESSM), Service des Sports de la province de Liège, Union belge de Spéléologie (UBS).

Les partenaires privés

Brasserie artisanale «Vervifontaine», Cordes «Roca», Isota France, Ocean Passion, Société PIBC, Tek Plongée.

AU VIEUX CAMPEUR



à PARIS 75005

18 boutiques autour
du 48, rue des Ecoles
Tél. : 01 43 29 12 32
Fax : 01 46 34 14 16

à LYON 69003

5 boutiques autour
du 43, cours de la Liberté
Tél. : 04 78 60 21 07
Fax : 04 78 62 31 42

à THONON 74200

au 48, avenue de Genève
Tél. : 04 50 70 45 78
Fax : 04 50 70 48 62

à SALLANCHES 74700

au 925, route du Fayot
(de Chamonix)
Tél. : 04 50 91 26 62
Fax : 04 50 91 26 69

ET AUSSI LA VENTE À

DISTANCE
48, rue des Ecoles
75005 PARIS
Tél. : 01 43 29 12 32
Fax : 01 46 34 14 16

Se plonger dans «les» catalogues,
c'est déjà plonger un peu...

Photo: J.P. CRENOIS

- Montagne Vêtements
 - Plongée Camping Cartothèque
- Catalogues et envoi gratuits

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

CAVAVENTURE

COSTA RICA

Tourisme vert

TIBET

En pays Amdo

Sur les traces d'Alexandra David-Neel

MOZAMBIQUE

De Maputo à Mutarara

ACTION

Spéléo

en Papouasie-Nouvelle-Guinée

Le parapente

U.S.A.

The Wild West

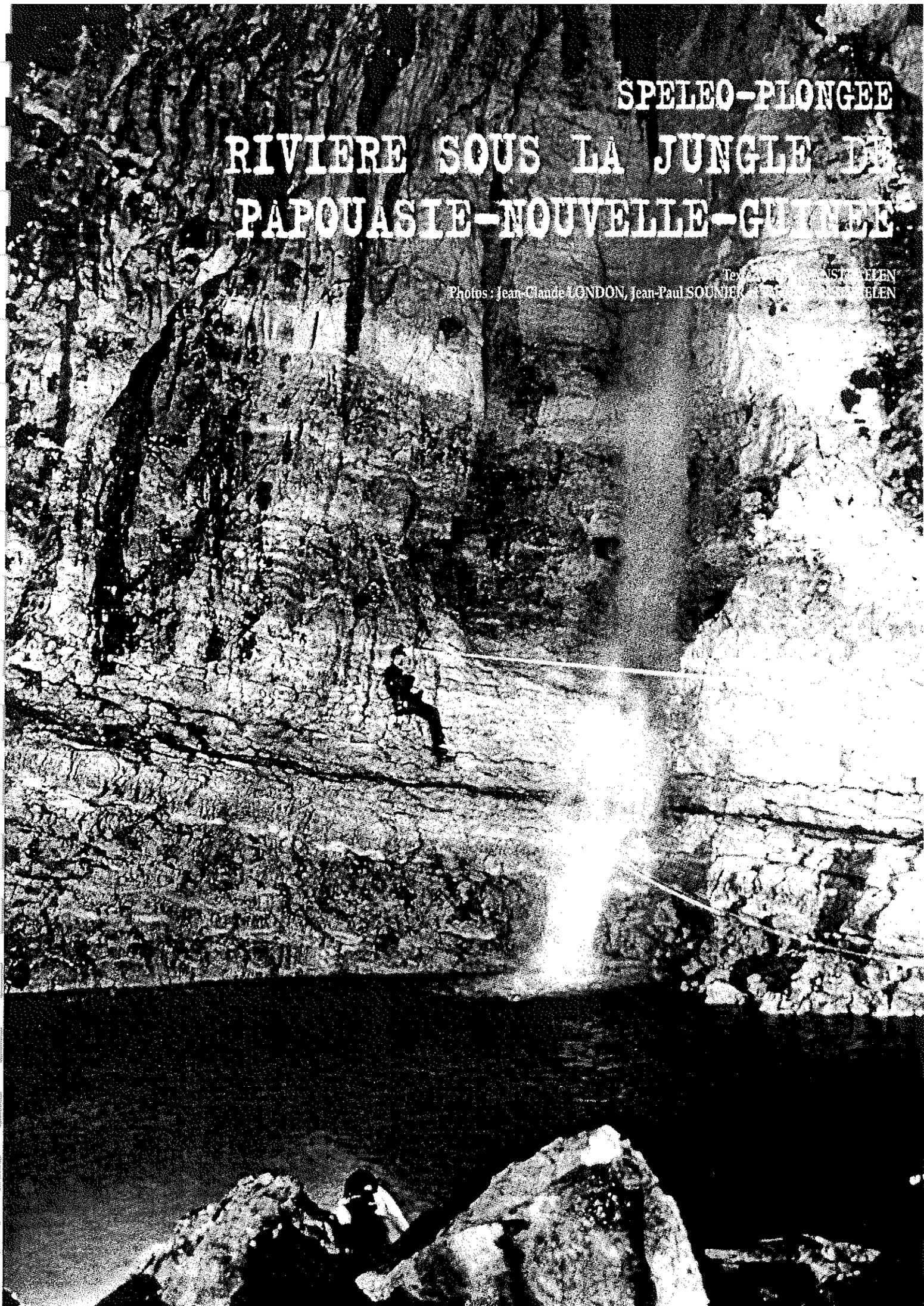


RENCONTRE
L'OURS
«BART»



SPELEO-PLONGEE RIVIERE SOUS LA JUNGLE DE PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINEE

Texte: JEAN-CLAUDE LONDON, JEAN-PAUL SOUMIER
Photos: JEAN-CLAUDE LONDON, JEAN-PAUL SOUMIER, ANSTEE VELEN





Au camp de base, Jean-Claude London conditionne le matériel nécessaire au bivouac souterrain et à l'exploration des galeries inconnues.

En janvier et février derniers, une équipe internationale de spéléo-plongeurs s'est rendue en Papouasie-Nouvelle-Guinée pour explorer les gouffres géants des montagnes Nakanai. L'objectif principal de cette expédition était de terminer l'exploration post siphon du gouffre Muruk, en vue d'une jonction avec sa résurgence, la "Chevelure de Bérénice". Au terme d'une incroyable aventure au cœur de la forêt, les spéléologues ont réussi leur pari et réalisé la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère sud. Récit de ces derniers explorateurs...

LE VIEUX RÊVE PAPOU

L'idée de partir aux antipodes pour explorer les gouffres géants de Papouasie-Nouvelle-Guinée occupait mon esprit depuis plus de 13 ans. C'est précisément à cette époque que les membres de l'expédition française "Papou 85" découvraient le gouffre Muruk, sur l'île de Nouvelle Bretagne. L'exploration de ce gouffre fut, à l'époque, stoppée par un siphon à la cote -634m et ce n'est que 10 ans plus tard, en 1995, qu'une expédition de spéléo-plongée, première tentative du genre en Papouasie Nouvelle-Guinée, réussit à franchir le siphon terminal et à explorer le gouffre au-delà de la cote mythique des 1.000 mètres de profondeur. Muruk devint le premier "-1000" de l'hémisphère Sud. Entretemps, les mêmes personnes découvrent et explorent la résurgence de la rivière souterraine, perchée dans le canyon de la Galowé et baptisée "La Chevelure de Bérénice". Mais, cette fois encore, par manque de temps, les spéléologues ne peuvent terminer leurs explorations de ce gouffre qui continue à s'enfoncer vers sa résurgence, vers l'inconnu. De janvier à mars 98, une équipe internationale, forte de plus de vingt spéléos français, australiens, espagnols et belges, décide de retourner en Papouasie pour découvrir la jonction entre Muruk et Bérénice et réaliser ainsi la plus grande traversée souterraine de l'hémisphère sud. L'opportunité m'était donnée de réaliser mon vieux rêve papou.

Hélicoptère en approche du camp Muruk.





Gonflage des bouteilles et préparation du matériel de plongée au camp Muruk



Technologie Microsoft au coeur de la jungle. Au camp Muruk, Jean-Claude London et l'Australien Alan Warild encodent les données topographiques des galeries explorées la veille.

VOYAGE AU BOUT DU MONDE

La Papouasie, ce n'est pas la porte à côté. Il nous faudra près de cinquante heures de voyage pour arriver à Rabaul, sur l'île de Nouvelle-Bretagne. Les quatre jours qui vont suivre seront consacrés au regroupement de l'équipe et au transfert par bateau des trois tonnes de matériel. Nous profiterons également de ces quelques jours pour faire connaissance avec le pays et réaliser quelques belles plongées dans la mer de Bismark. De superbes épaves d'avions et de bateaux japonais, immergées dans une eau d'un bleu transparent et peuplées d'une faune exceptionnelle, nous laisserons des souvenirs impérissables.

9 janvier

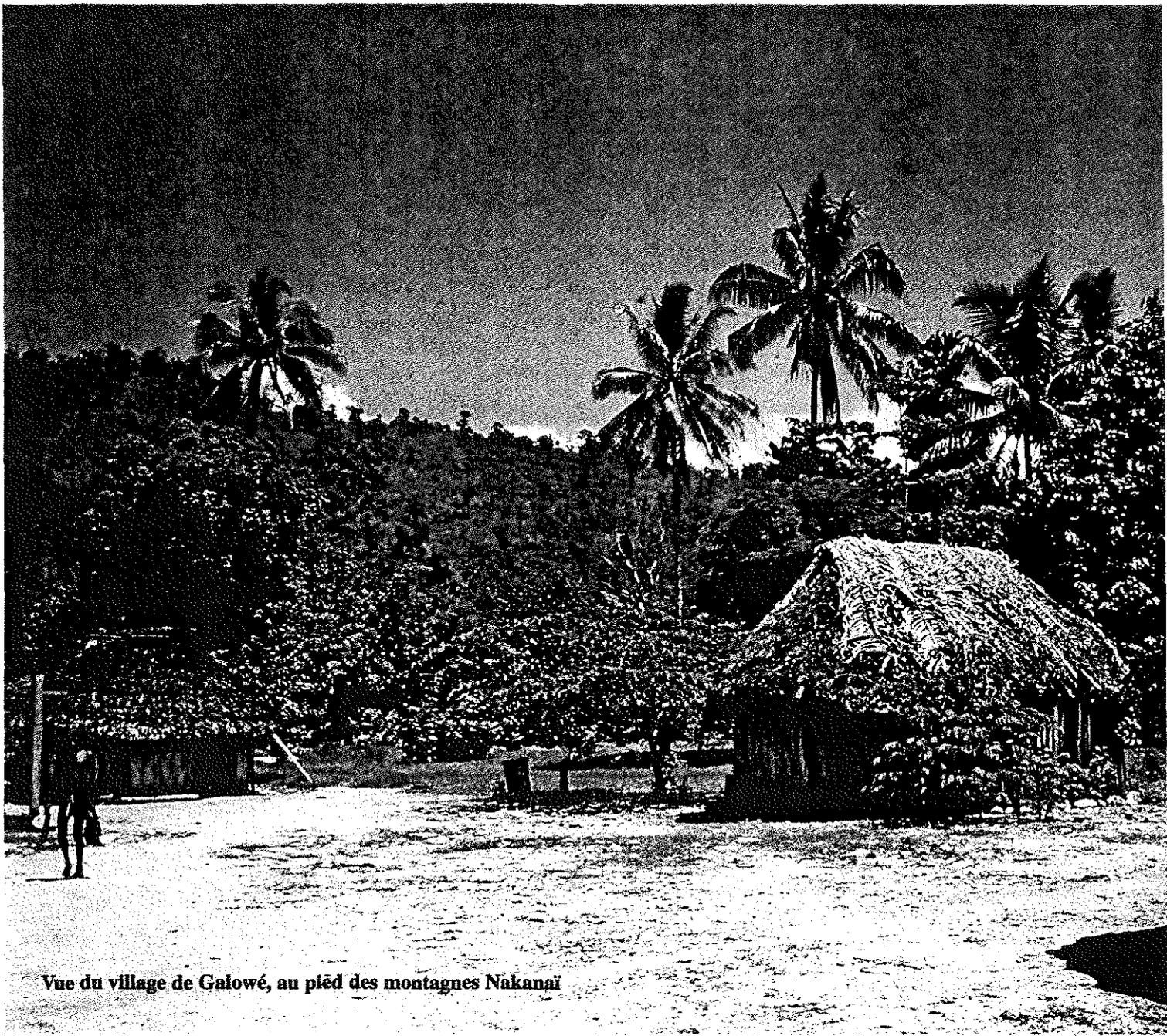
Nous laissons nos tortues, perroquets à bosse et autres requins pour embarquer dans un bimoteur en direction du village de Pomio où nous retrouverons le matériel et l'équipe de reconnaissance. Les autorisations nécessaires pour pénétrer dans la forêt ont été durement négociées avec les "Bigman" (chefs de clan), mais nous avons le feu vert de Jhon Kaiopuna, grand patron des hommes de la Galowé. Traditionnellement, Jhon dira une prière et donnera quelques offrandes aux dieux de la forêt pour excuser le dérangement qui sera occasionné par notre intrusion dans leur domaine sacré. Par contre, la nature va quelque peu bouleverser nos plans. En mars 97, un cyclone a dévasté la forêt au-dessus de 1.200 mètres d'altitude, transformant la jungle en un gigantesque mikado composé de branches brisées, de racines et de troncs géants basculés les

uns par-dessus les autres. Un chablis inextricable obligeant une progression dangereuse, épuisante et difficile pour accéder à la zone de Muruk. Jean-Paul et Jacques, le toubib de l'expédition, accompagnés par sept porteurs papous, sont repartis dans le bush à la recherche du gouffre et de l'ancien camp de 95. En fin de journée, nous quittons Pomio pour rejoindre le village de Galowé où nous nous installons pour la nuit.

Le lendemain, en attendant le retour de nos "Indiana Jones", nous découvrons Galowé. Le village est un petit paradis, planté face à la mer des Salomon, où règne une atmosphère de bonheur et de joie, malgré des conditions de vie plus que rudimentaires. Des groupes de huttes, réparties par clans, constituent la communauté. Les femmes font la lessive pendant que des dizaines d'enfants jouent dans la rivière, plongent, nagent et sautent de roches en lianes. Les Papous sont sympathiques et accueillants. En fin de journée, Jean-Paul et Jacques sont de retour. Ils ont trouvé Muruk et dégagé la zone d'hélicoptage. La mise en place des camps peut enfin commencer.

11 janvier

L'équipe se rassemble à Galowé pour un briefing général. Vu les conditions de progression difficile dans la forêt, nous décidons de réaliser un hélicoptage massif de tout l'équipement et des membres de l'expédition. Une équipe sera déposée, pour une semaine en autonomie totale, dans la zone du "Haricot", une vaste gueule béante repérée par hélicoptère. Une autre aura pour mission d'installer le camp avancé de Mara, en vue du



Vue du village de Galowé, au piéd des montagnes Nakanai

rééquipement et de l'exploration de "La Chevelure de Bérénice". Quant au reste du groupe, dont je fais partie, avec Jack, il sera déposé à proximité de Muruk. Là-bas: installation d'un camp de base solide et confortable, équipement du gouffre, préparation du matériel de plongée et explorations dans la zone post-siphon à la recherche de "Bérénice". Le toubib et les deux infirmières de l'expédition sont répartis dans les équipes.

En fin d'après-midi, Jhon donne une fête en notre honneur. Le cochon est tué selon la tradition, découpé et déposé à la cuisson sur un lit de pierres chaudes, le tout recouvert de feuilles de palmier pour cuire à l'étuvée. Au menu: taro, patates douces cuites au lait de coco, riz, légumes verts et, bien sûr, "pik pik", le cochon. La nuit tombe et, presque naturellement, quelques dizaines d'enfants, les yeux brillants dans le noir, se regroupent et entament des chants traditionnels. Pour faire bonne figure, nous répliquons en chantonnant "Frère Jacques". A notre grande surprise, les mômes reprennent la chanson en cœur... et en pidgin! Amusés par notre intérêt, ils nous sortent tout leur répertoire: "Alouette, gentille alouette...", "Petit papa Noël",... Qui a dit que les Papous n'étaient pas cultivés? A l'aube, nous nous regroupons à Pomio pour préparer l'hélicoptage.

13 janvier

Le grand jour est arrivé. L'équipe se retrouve au grand complet pour les derniers préparatifs à l'hélicoptage.

Vers 9h, la "bête" arrive. Tout le monde se précipite pour charger l'engin et accrocher les filets de transport. En deux rotations, l'équipe "Haricot" est "drippée" dans les marécages qui bordent son objectif. Le vol suivant est pour nous. J'embarque avec Jack, Thierry et le toubib. Le sol s'écarte, les cabanes deviennent minuscules puis disparaissent derrière les crêtes. Vu du ciel, le bleu transparent de la mer laisse deviner des fonds marins bordés de corail. Quant aux montagnes, elles n'affichent que du vert, du vert et rien que du vert! Le décor qui s'offre à nos yeux est grandiose. L'hélico, c'est toujours un grand moment d'émotions. Dérouté par l'immensité de la forêt, le pilote effectue des rotations pendant de longues minutes à la recherche de la "DZ" (drop zone). Le balisage enfin trouvé, il nous dépose, avec quelques vivres et un peu d'outillage, puis disparaît vers la vallée. Le bruit du rotor s'estom-

peu à peu, laissant place au calme de la forêt. Deux jours seront nécessaires pour hélicopter l'ensemble de l'expédition sur les trois zones.

C'est déjà notre dixième jour en Papouasie, le voyage est terminé et la spéléologie peut enfin commencer.

LE PLUS BEAU GOUFFRE DE LA TERRE

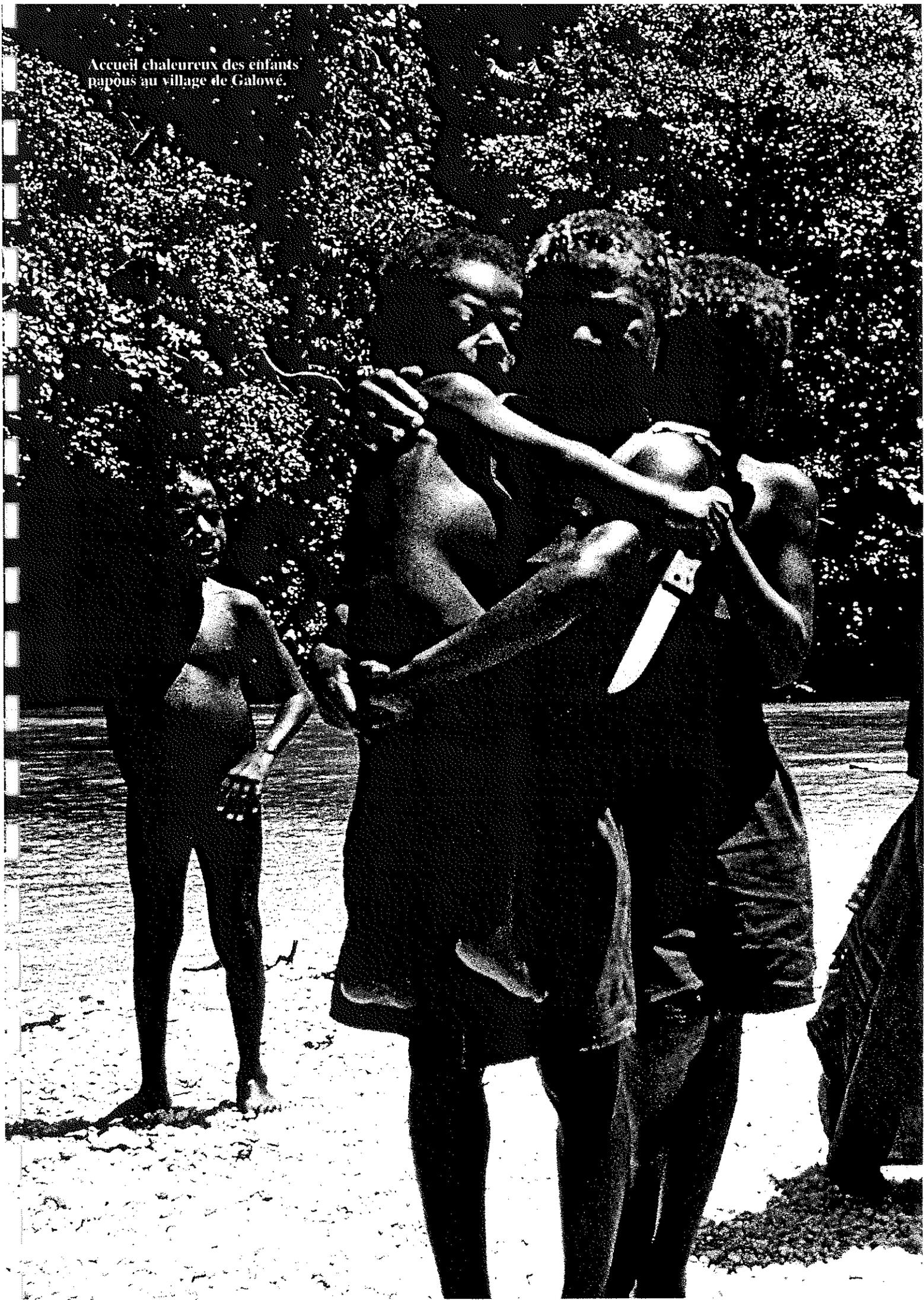
Vue aérienne des montagnes Nakanā, dans la région de la rivière Galowé.

Pendant la première semaine de notre vie au camp Muruk, les équipes se succèdent dans le gouffre pour équiper la cavité et descendre l'imposant matériel nécessaire à nos explorations. Pendant ce temps, les autres se chargent de l'installation du camp. Après une semaine de terrassement et de travail soutenu à coup de tronçonneuses, de masses, de pelles et de machettes, notre quatre étoiles "made in jungle" est terminé. Le camp de base est notre seul lieu de récupération et de travail. Nous avons donc prévu d'y retrouver un confort relatif et une logistique efficace. Grâce à l'installation d'un groupe électrogène, nous bénéficions même du luxe d'un éclairage électrique et de prises de courant pour brancher les chargeurs de batteries, les appareils électroniques et l'ordinateur portable sur lequel nous allons reporter quotidiennement nos données topographiques et scientifiques.

Avec Alan et Philippe, je fais partie de la première équipe qui descend dans Muruk. Lourdemment chargés par 400 mètres de corde, 70 amarrages, 40 mètres de sangles, du carbure, des vivres de course et une perforatrice à essence, nous dévalons le puits d'entrée, profond de 13 mètres et directement suivi par un autre de 17 mètres. De grandes plantes vertes et de grosses lianes pendent dans le vide, trait d'union entre le vert uniforme de la forêt et le noir glacé du gouffre. Plusieurs mains courantes doivent être placées pour équiper les passages hors crue. Après quelques petits puits et ressauts, nous débouchons sur une galerie qui se transforme rapidement en un beau canyon qui mène, après quelques nouvelles verticales, à l'aplomb du puits Whitedine, profond de 32 mètres. A la base de ce puits, nous progressons dans une petite galerie où coule la rivière Miriel. Nous franchissons quelques biefs à la nage et nous retrouvons deux autres puits rapidement descendus. La galerie qui suit est d'un volume imposant. La cavité grandit. Plusieurs affluents, arrivés dans la galerie par de belles cascades, ponctuent notre route. Le gouffre devient très aquatique. Nous sommes à environ -200 mètres et il nous faut rebrousser chemin: le gouffre a déjà "mangé" nos 400 mètres de corde. Sur le retour, de vasques en vasques, de cordes en cordes, nous profitons du décor et de l'ambiance grandiose qui règne dans ce trou du bout du monde. Muruk est sans conteste le plus beau gouffre de la terre. Après 12 heures passées sous terre, nous retrouvons le puits d'entrée.

Au travers des branches qui masquent l'entrée du gouffre, des centaines d'étoiles brillent dans un ciel d'encre. L'incroyable vacarme de la forêt prend place sur le grondement des cascades. Il tombe de grosses

Accueil chaleureux des enfants
papous au village de Galowé.







Pour rejoindre la résurgence de Bérénice, d'où sortent les eaux du gouffre, il faut descendre 400 mètres de rappel, à travers le bush, dans le canyon de Galowé.

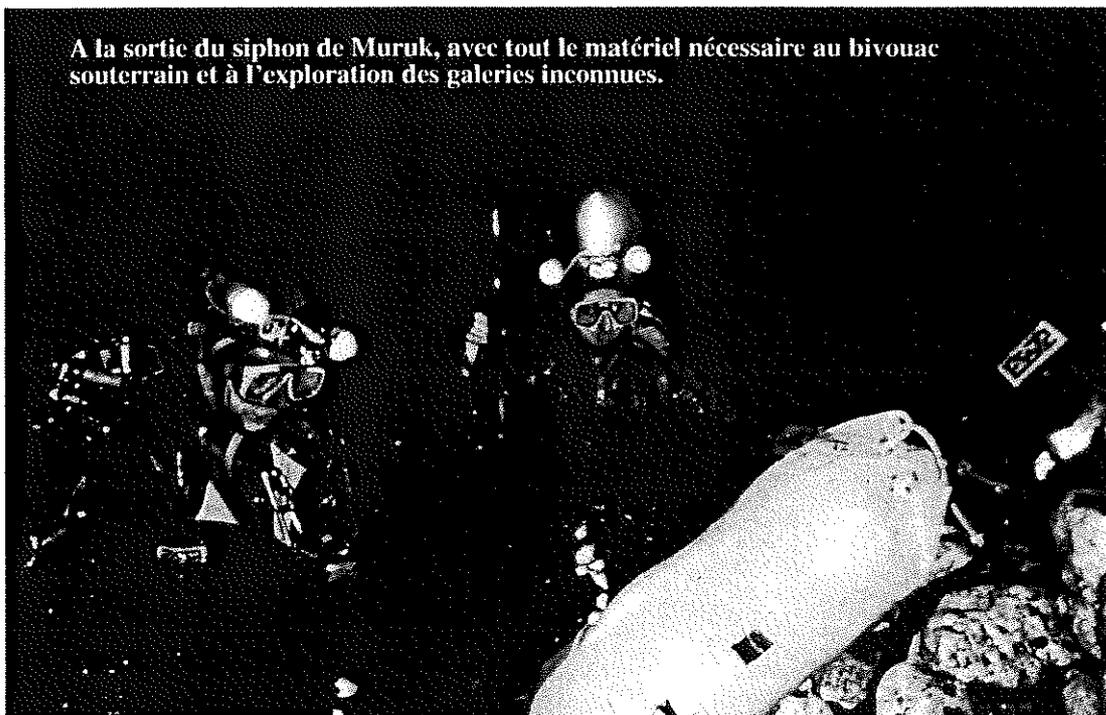
gouttes de pluie chaude... Le jour suivant, Jack, accompagné par Greg et Marc, nos amis du team australien, prennent la relève et descendent plusieurs sacs de matériel tout en continuant l'équipement du gouffre jusqu'à 400 mètres de profondeur. Troisième descente: je repars avec Alan. Nous avalons rapidement les puits et les galeries équipées lors de notre précédente visite et nous rejoignons notre terminus dans la galerie aquatique de -200 mètres. Pour trouver la suite, il nous faut quitter le cheminement principal qui butte sur un siphon, pour emprunter une galerie semi-active baptisée "Le Cassiquaire". La progression y est épuisante. Il faut sans cesse remonter, puis descendre, pour franchir de vastes marmites argileuses, parfois remplies d'eau. Après ce "gymkhana" long de 200 mètres, nous retrouvons la galerie en aval du siphon avec son caractère aquatique, nécessitant à nouveau le placement de longues mains courantes athlétiques. Un peu plus loin, la rivière se précipite dans le vide

cès à la résurgence de "La Chevelure de Bérénice" et entamé le ré-équipement des cascades. A Muruk, deux autres descentes permettront d'atteindre le siphon à -637 mètres. Au total, 1.200 mètres de cordes, 100 mètres de sangles et près de 150 amarrages auront été nécessaires.

19 janvier

Alors que sept spéléos sont repartis dans Muruk pour descendre du matériel de plongée et de bivouac jusqu'au siphon, je m'amuse à terminer l'installation du camp avec l'aide de Jhon et de nos porteurs papous. Marc et Greg finissent le placement des bâches bleues qui font office de toit sur notre bâtisse. Ils en profitent pour construire un système de récupération d'eau de pluie. En fin de journée, une superbe table et des bancs à la façon trappeurs viennent compléter notre petit paradis. Le lendemain, c'est le retour de l'hélico et de

A la sortie du siphon de Muruk, avec tout le matériel nécessaire au bivouac souterrain et à l'exploration des galeries inconnues.



grandiose du puits du Visconte, pour s'écraser quatre-vingt mètres plus bas dans un vaste lac émeraude fouetté d'embruns. A la base du puits, nous installons une tyrolienne afin d'éviter une natation forcée sous les gerbes d'eau. Le spectacle est éblouissant. Le plafond de la galerie disparaît définitivement dans le noir, les parois du canyon se dressent devant nous, comme taillées par un gigantesque coup de sabre, la rivière gronde vers l'inconnu... Nous sommes impressionnés par le gigantisme du phénomène naturel dans lequel nous sommes en train d'évoluer. Le gouffre se poursuit par une grande salle et une belle galerie qui mène à l'aplomb d'une nouvelle verticale de 12 mètres, suivie d'une autre de 7 mètres.

Le gouffre s'enfonce dans la montagne. Ayant vidé l'ensemble de nos sacs, nous rebroussons chemin vers la surface, heureux de notre aventure. La préparation continue et, pendant que les équipes de Muruk vident inlassablement leurs sacs de cordes, l'équipe Mara a aussi terminé l'installation de son camp, retrouvé l'ac-

l'équipe "Haricot". Leurs découvertes n'ont malheureusement pas été à l'échelle de leurs efforts et ils rentrent quelque peu déçus. Le temps de récupérer un peu de linge propre dans leur dépôt du camp de base et ils sautent à nouveau dans l'hélico pour se faire larguer au camp Mara. Avec Jack, Philippe, Jean-Paul et Thierry, nous profitons de l'occasion pour survoler le massif à la recherche de nouvelles cavités.

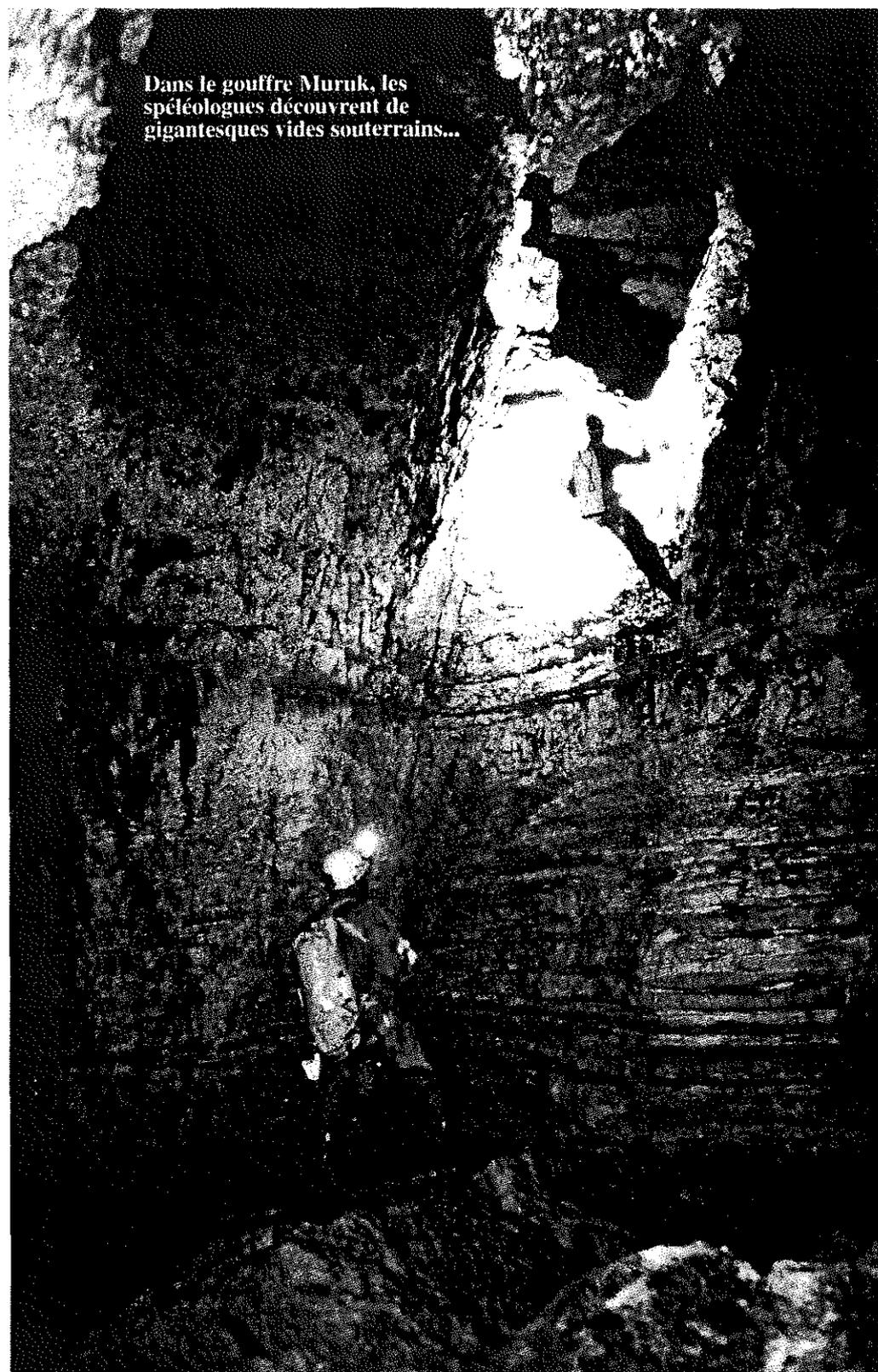
Au retour, nous nous offrons un survol des gorges de la Galowé et marquons un arrêt à hauteur de Bérénice. Là, les eaux de Muruk réapparaissent au grand jour après plusieurs kilomètres de cheminement souterrain. Le torrent sort d'une grande gueule noire, perchée dans l'immense falaise, haute de 400 mètres, qui constitue le décor du canyon. Avec un grondement assourdissant, la Chevelure de Bérénice glisse dans une ultime cascade de 70 mètres pour rejoindre les eaux bleu émeraude de la rivière Galowé. Surprenante vision qui vaut à elle seule le déplacement. A midi, "pasta al dente" pour tout le monde. Une pluie diluvienne nous cloue sous les bâches pendant tout l'après-midi. D'après Jhon, c'est

grâce à ses prières que les dieux nous offrent la pluie indispensable à la constitution de nos réserves d'eau. De fait, ce jour-là, nous en récoltons plus de 500 litres. Nous ne mourrons pas de soif et nous allons enfin pouvoir nous laver.

Nous attaquons ensuite le réseau par les deux bouts, en vagues successives. Pendant que les copains du camp Mara continuent leur progression dans les amonts de Bérénice, des équipes de trois plongeurs partiront tous les trois jours pour des explorations à "-1000". Le but? Explorer, équiper et topographier les parties inconnues du système, afin de réaliser la jonction tant attendue des deux cavités.

21 janvier

Avec Jack et Jean-Paul, je fais partie de la première pointe post-siphon. Dès le matin, Didier, Philippe et Jo nous précèdent avec les derniers kits de matériel. Nous les rejoignons vers -550 m, à hauteur de la rivière Elmédir, un affluent qui vient encore grossir le cours de la rivière Galadriel.



Dans le gouffre Muruk, les spéléologues découvrent de gigantesques vides souterrains...

La progression est toujours très aquatique. Des mains courantes permettent, encore une fois, le franchissement de plusieurs bassins profonds. La galerie prend des dimensions énormes. Nous arrivons à la salle Elmira, un vide naturel de 80 mètres de long, 30 mètres de large et 40 mètres de haut. Au bout de cette salle, la pente diminue et le plafond s'abaisse pour rejoindre la surface de l'eau et disparaître dans un siphon. Nous sommes à 637 mètres de profondeur et à 3.500 mètres de l'entrée. Au bord de la vasque, nous retrouvons nos kits d'équipement. Après avoir tout déballé, nous entamons la préparation minutieuse du matériel de plongée. Chaque plongeur dispose de deux bouteilles de 4 litres, 2 détendeurs avec manomètre, 2 éclairages étanches et une pince coupante.

Chacun place ses bouteilles dans un kit et les bloque avec 100 mètres de cordes. Un deuxième kit par plongeur sera nécessaire pour transporter les amarrages, le matériel photo et de topographie, les sacs de couchage, les couvertures de survie, un réchaud, la nourriture pour trois jours et les réserves de carbure. Il est bien sûr indispensable de conditionner le tout de manière parfaitement étanche, afin que tout arrive au sec derrière le siphon. Le lestage n'est pas non plus une mince affaire. Nous bourrons quelques dizaines de cailloux dans nos combinaisons et dans les sacs afin de pouvoir couler. En une fraction de seconde, nous changeons de monde. Le bruit de la caverne a disparu, laissant place au "glouglou" de nos bulles. Quel bonheur de se retrouver en plongée après tous ces efforts! Tout en suivant le fil d'Ariane avec la plus grande attention, je tente de contempler le siphon, malgré une visibilité réduite par les suspensions d'argile qui se détachent sur mon passage.

Le conduit mesure 6 mètres de large pour environ 3 mètres de haut et la profondeur n'excède pas les 6 mètres. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la galerie remonte en pente douce, sur un lit de galets, pour déboucher à l'air libre. Et dire qu'il a fallu amener jusqu'ici, depuis l'Europe, deux compresseurs et plusieurs centaines de kilos d'équipement de plongée, rien

que pour franchir ces quelques mètres de galerie noyée. En Papouasie, ce n'est pas la plongée en elle-même qui est démesurée, mais ce sont les imposants préparatifs que nécessite une simple plongée au fond d'un gouffre aux dimensions de Muruk. Après avoir remis notre tenue de spéléologues terriens, lourdement chargés, nous reprenons notre progression vers l'aval dans de gigantesques galeries qui plongent à 45° en direction de la Galowé.

A un kilomètre du siphon, vers -850 mètres, nous rejoignons une superbe cascade de 8 mètres de haut, au sommet de laquelle se dessine une vaste galerie de vingt mètres de section, encore inexplorée. A cet endroit, le plafond est à plus de 70 mètres de hauteur. Nous progressons en empruntant plusieurs vires, le long de mains courantes. A -900 mètres, nous quittons la viro du "Spiteur fou" pour emprunter une petite galerie où nous installons notre bivouac. Au menu du jour: soupe en poudre et "Bœuf bourguignon" lyophilisé. Après avoir rapidement avalé notre festin, nous nous laissons fondre dans un sommeil réparateur, bercés par le bruit continu de la rivière. Après un réveil sans étoile et un petit déjeuner à base de céréales, nous bouclons nos sacs et nous repartons vers le fond du gouffre. Nous rejoignons la rivière par un superbe puits de 22 mètres. La progression sur mains courantes reprend de plus belle. Après quelques ressauts, nous arrivons au "Gruyère", un étonnant dédale de conduites forcées qui se rejoignent pour former un puits d'une vingtaine de mètres. Nous sommes arrivés au terminus de la précédente expédition. A partir de cet endroit, nous sommes donc les premiers êtres humains à fouler le sol de nos bottes.

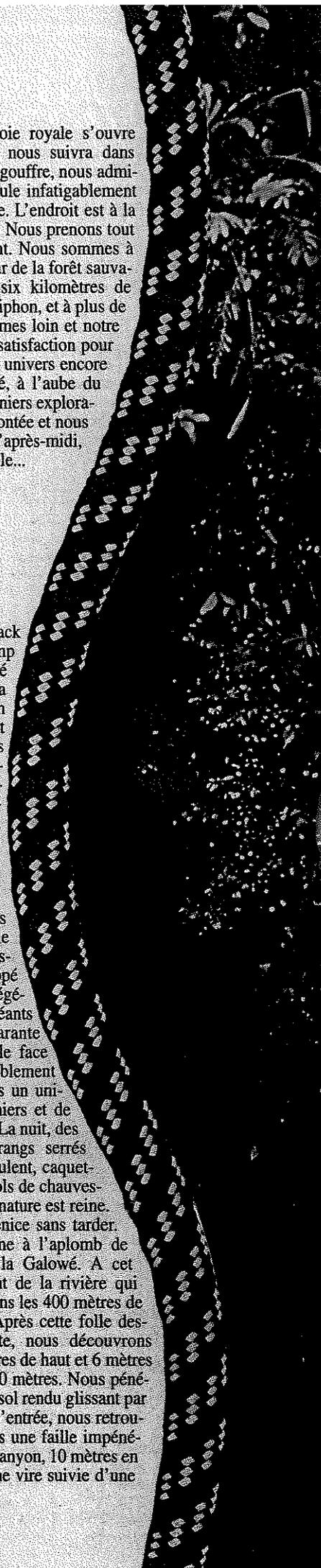
Nous descendons la verticale que nous baptisons "Cascade des Revenants". L'endroit est impressionnant. Nos lampes s'éteignent sous le souffle de la cascade. Le vacarme de l'eau empêche toute communication et la densité des embruns est telle qu'il est presque impossible de respirer. Sortis de cet enfer, nous découvrons une zone de grands lacs, parfois profonds de plus de cinq mètres. La rivière s'y glisse vers l'inconnu. Nous alternons les passages de nage et d'escalade le long des parois. Le premier d'entre nous est assuré par les autres en prévision d'un éventuel rapide qui pourrait nous happer vers l'inconnu. A plusieurs reprises, le plafond s'abaisse et nous craignons l'apparition d'un nouveau siphon. Toutefois, un puissant courant d'air aspirant nous rassure sur la continuité du gouffre et nous sert de fil conducteur. Attentifs, nous avançons dans ce labyrinthe d'eau et de roche que nous baptisons "Les passagers du vent". Après deux cents mètres de progression, nous entendons à nouveau le grondement de la rivière. Quelques mètres plus loin, elle se jette dans une cascade où les eaux rebondissent plusieurs fois avant de disparaître dans un trou noir.

Nous nous demandons alors: "Faut-il descendre?... Ne sommes nous pas arrivés face à un obstacle infranchissable?... Finalement, après avoir étudié l'endroit sous tous ses angles, Jean-Paul en tête, nous nous lançons dans l'inconnu. Le vent et les embruns nous glacent. C'est la première fois que nous avons froid sous terre en Papouasie. Le bruit de la cascade est impressionnant et empêche à nouveau la communication. Nous sommes balayés par les trombes d'eau qui s'abattent dans le canyon souterrain. Quatre heures d'effort et une douzaine d'amarrages seront nécessaires pour vaincre cet obstacle majeur, certainement l'un des plus engagés du gouffre. Au-delà de cette cascade démoniaque, baptisée "Big big waha" (les grandes eaux en pidgin), la rivière continue son travail de creusement vers la résurgence de "La Chevelure de Bérénice", dans une magnifique rue d'eau où la puissance du courant nous oblige à progresser sur cordes le long des parois. Une cinquantaine de mètres plus en aval, ayant épuisé nos deux cents mètres de cordes, nous sommes contraints d'arrêter notre avance.

Le gouffre continue, puissant. Une voie royale s'ouvre désormais à l'équipe australienne qui nous suivra dans quelques jours. Emmerveillés par "notre" gouffre, nous admirons quelques instants la rivière qui coule infatigablement pour disparaître au détour d'un méandre. L'endroit est à la fois lugubre et beau, hostile et magique. Nous prenons tout à coup conscience de notre éloignement. Nous sommes à 18.000 kilomètres de notre pays, au cœur de la forêt sauvage de Papouasie-Nouvelle-Guinée, à six kilomètres de l'entrée du gouffre Muruk, derrière un siphon, et à plus de 1.000 mètres de profondeur. Nous sommes loin et notre engagement est important, mais quelle satisfaction pour nous d'être les premiers à parcourir cet univers encore inconnu de notre planète! Quelle fierté, à l'aube du deuxième millénaire, d'être l'un des derniers explorateurs. Nous entamons notre longue remontée et nous sortons de Muruk, le 23 janvier dans l'après-midi, après 54 heures d'exploration inoubliable...

Aventures tropicales au camp Mara

Après un bref repos au camp de base, Jack et moi décidons de rejoindre le camp Mara. Nous avons pas mal bourlingué dans Muruk et n'ayant pas pu réaliser la jonction, nous voulons voir Bérénice en passant par la résurgence. Lourdement chargés, accompagnés par deux porteurs papous, nous quittons le camp en direction de la vallée. La progression au travers du mikado géant s'avère effectivement très épuisante et dangereuse. Après deux heures de progression, nous sortons de cet enfer, remplis de terre et de végétation, dégoulinants de sueur. Nous empruntons la piste forestière sur quelques kilomètres et nous replongeons à nouveau dans la forêt pour retrouver le camp Mara. Nous arrivons en fin d'après-midi. L'emplacement du camp a échappé au cyclone dévastateur de mars et la végétation y est luxuriante. Des arbres géants surplombent le sol de plus de quarante mètres, dressant leur carapace végétale face aux rayons du soleil qui s'infiltrent péniblement entre les branches. Nous sommes dans un univers de mousse, de fougères, de palmiers et de lianes. Le sol est spongieux et boueux. La nuit, des milliers d'insectes s'agglutinent en rangs serrés autour de nos lampes. Les oiseaux hululent, caquettent et lancent des cris stridents. Des vols de chauves-souris fendent lourdement l'air. Ici, la nature est reine. Le lendemain, nous partons pour Bérénice sans tarder. Une demi-heure de marche nous mène à l'aplomb de l'abrupte vallée dans laquelle coule la Galowé. A cet endroit, on entend déjà le grondement de la rivière qui coule au fond de la gorge. Nous dévalons les 400 mètres de corde placés sur la paroi du canyon. Après cette folle descente, au détour d'une viro glissante, nous découvrons Bérénice: un superbe porche de 20 mètres de haut et 6 mètres de large qui surplombe la Galowé de 70 mètres. Nous pénétrons dans cette cathédrale naturelle au sol rendu glissant par la mousse et le guano. A 30 mètres de l'entrée, nous retrouvons la rivière qui se perd en aval dans une faille impénétrable pour ressortir en pleine paroi du canyon, 10 mètres en contrebas de l'entrée principale. Par une viro suivie d'une

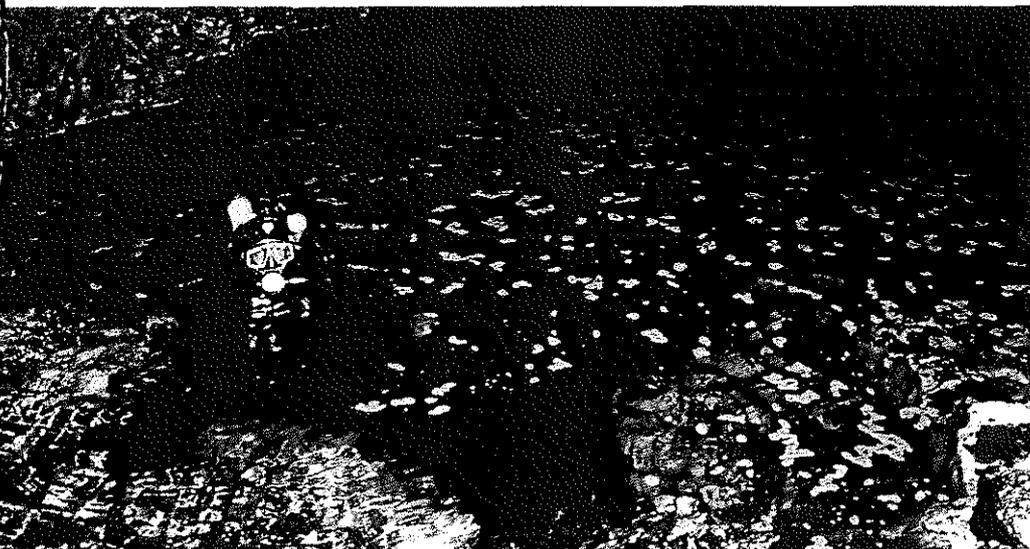


escalade, nous accédons à l'actif. Nous remontons le torrent souterrain au courant puissant, par une succession de tyroliennes, d'escalades et de mains courantes. A 660 mètres de l'entrée, nous arrivons au pied de la "Cascade infernale", haute de 12 mètres. Spectacle impressionnant. L'équipement de cet obstacle commence par une vire de 12 mètres de long. Il faut ensuite descendre de quelques mètres pour remonter le long du rapide et sortir à seulement 20 centimètres de la trombe d'eau. Par une escalade de 7 mètres, nous atteignons une nouvelle zone de vires. Nous avançons à "tire bras" le long de tyroliennes et de mains courantes. A hauteur de l'affluent situé à 800 mètres de l'entrée, nous décidons de rebrousser chemin en réalisant quelques photos de ce décor grandiose et presque inhumain.

La grotte, elle, continue sa percée vers Muruk. Sortis de nuit, nous remontons les cordes qui nous relient au bivouac sous un ciel étoilé, accompagnés par le chant des oiseaux tropicaux qui font un vacarme de dieu le père. Pendant notre petite balade "touristique" dans les entrailles de Bérénice, le team australien est descendu dans Muruk pour continuer notre pointe en zone profonde et tenter une jonction avec Buldo, Enrique, Michel et Hélène qui sont partis dans la résurgence depuis plus de 24 heures. Le lendemain, tout le monde reste donc au camp pour attendre les nouvelles du "trou". En début d'après-midi, alors que nous sommes en train de déguster un bon café brûlant tout en discutant des jours précédents, quatre silhouettes sortent de la forêt. Ce sont les Australiens qui arrivent de Bérénice accompagnés par Hélène. La jonction est faite!

Nous éclatons de joie et nous accueillons nos amis. Sales, épuisés, ils rayonnent malgré tout de bonheur. Après avoir atteint notre terminus au pied de "Big big waha", la cascade démoniaque, ils ont dû encore poser d'interminables mains courantes pour pouvoir progresser dans un courant de plus en plus violent. Arrivés en bout de corde, alors qu'ils allaient rebrousser chemin, une faible lueur est apparue en

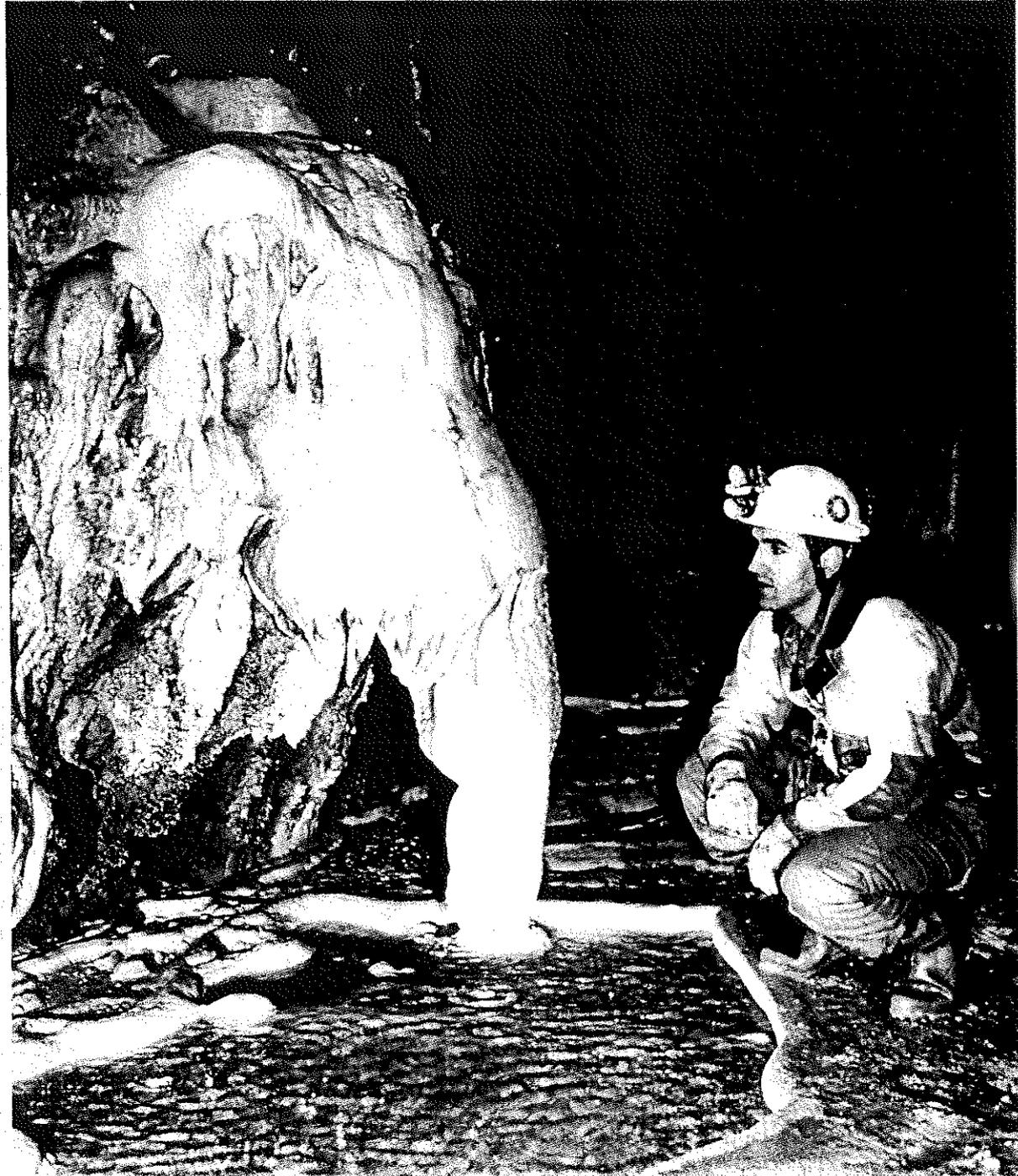
Départ en plongée, à -600 mètres, dans le gouffre Muruk.



aval. C'était l'équipe de Mara... La jonction tant convoitée était enfin réalisée. Moment historique, après 13 ans de travail et de persévérance. Ils tombent dans les bras les uns des autres, dans une cacophonie de joie trilingue, savourant ce moment unique atteint au prix de tant d'efforts. Les Australiens décident alors de continuer vers l'aval, réalisant ainsi la plus profonde traversée souterraine de l'hémisphère Sud, soit une percée 1.110 mètres de dénivellation.

Les images défilent dans ma tête: les héliportages, les magnifiques paysages souterrains de Muruk et de Bérénice, la traversée du siphon, les "Passagers du vent", "Big big waha", la "Cascade infernale", les vasques émeraude de la Galowé, l'accueil chaleureux de John Kaŀopuna,... C'est une page indélébile de mon existence qui se tourne.

In **Caver**



In this issue:-

- CHINA
- OMAN
- GERMANY
- MEXICO
- INDEX 1-20

AND MORE

put into scouring the hillsides for more deep pits. Numerous pits under 50 m were discovered as well as a number of more significant pits. **Pozo del Lantrisco** was originally mapped to a depth of 100 m, later Dan Green persuaded Scott Scheibner and Dale Chase to return and work on the dig at the bottom of the 100 m shaft. With the aid of pulleys and 3:1 advantage they were able to remove a large obstruction revealing a 50 m pit with no obvious way on at the bottom.

Another going lead, **Pozo sin Sexo**, was explored by Kevin Stafford, Christy Rogers, and Pete Hollings. A 15 m entrance drop led to a steeply dipping rubble slope in a winding canyon to another drop. It took seven "interesting" deviations to reach this point some 50 m below the surface but without a bolt kit we could go no further. Kat Hawkins, Dewi Lloyd, and Susie Lasko discovered **Cueva de Katarina**, a horizontal cave in the valley floor which they mapped to a restriction. They returned later the same day to enlarge this and were able to squeeze into a sizeable room with a way on in the floor that was never dropped.

A total of 41 new caves were discovered and mapped during the two week expedition, including the ~400 m deep **Sima Chupacable**. Those interested in more information on the Purificación Karst are encouraged to contact the PEP at P.O.Box 8424, Austin, Texas 78713, USA.

Report by Pete Hollings

◦ PAKISTAN ◦

The Chiltan Adventures Association Balochistan, who are affiliated to the Orpheus Caving Club in Derbyshire (U.K.), have recently made two very important cave discoveries in the State of Balochistan in Western Pakistan.

In June of this year a cave known as **Pachie Gharr** located not far from the hill station of Ziarat was

explored by members of the Chiltan Adventures Association. The cave consisted of two entrances that lead to a large chamber (21 x 17m approx.) with a total length of cave passage of 90m. Although only a small cave by world standards it represents an important discovery for Pakistan. Especially considering the fact that it is located in the excellent limestone's of the Ziarat District that have so far yielded disappointingly little cave.

In July a second and more significant discovery was made in the partial exploration of a cave called **Murgha Ghul Gharra** (Cave of Bird's Shit) which is located in the Harnai area. Information about this cave was gained during the Orpheus Caving Club/Chiltan Adventures Expedition to Pakistan in Nov/Dec 1997. The cave begins as a deep shaft and contains sizeable chambers and many bats. Exploration was thwarted by very high temperatures in the cave that caused illness amongst some of the Pakistan team members. This cave is likely

to be amongst the largest yet found in Pakistan and plans are underway to mount a full exploration involving a joint Pakistan and British team at some time in the near future.

Report by Simon Brooks

◦ PAPUA NEW GUINEA

An international team of 23 cavers (16 French, 3 Australians, 3 Belgians, and 1 Spanish), led by Jean-Paul Sounier, spent two months at the beginning of this year in the Muruk area of the Nakanai Mountains (Galowe). They succeeded in connecting **Muruk** to its resurgence, the resurgence of "**la chevelure de Berenice**". The underground traverse is now the fifth deepest in the world with 1123 m depth, Neide being the highest entrance. The cave is just over 17 km long and we used 3000 m of rope to rig it.

As the junction has been made we are able to correct the depth. In 1995, we announced a depth of 1141 m being unaware of a more than 10% error over the whole survey. The depth has now been corrected with the use of altimeters. Muruk has been rated as the most beautiful sporting cave in the world by all the expedition members.

We also dived the final siphon in **Arcturus** only to discover two more siphons. The S3 is 30 metres deep, and the diver was stopped by a lack of line at a distance of 110 m. The slope was going up but the junction with Muruk has not been done.

In **Southern Cross** cave, we found a siphon at about -250 m (depth to be calculated), dived it and stopped 40 m further on at the shore of another large siphon.

Report by Jean-Paul Sounier

◦ RUSSIA ◦

Northern Caucasus

Before the war in Abkhazia began in 1992, a lot of Russian clubs worked on the Bzybky and Gagrinsky ridges where four caves deeper than a thousand metres were explored. However, at present, visits to the region of these promising caves are dangerous and so the centre of activity has switched to the Fisht and Zagedan massifs which are situated in the Russian (northern) part of the Caucasus.

The deepest Russian cave is now **Gorlo Barloga**, situated in the Zagedan massif. In the summer of 1997, cavers from Moscow, Rostov, and some other cities, reached the depth of -770 metres. The cave continues.

In August 1997, Moscow cavers continued the exploration of the **Krestik-Turist** system at Fisht (-630 m), reaching -500 m in a new part of the cave having mapped 2 km of new passages. The total length of the system is now 12 km.

Sayan

Bolshaya Oreshnaya, situated in



Expédition N°1-98

NAKANAI 98

Pays :	Papouasie-Nouvelle Guinée
Région :	Montagne des Nakanai
Club :	interclubs
Responsable :	Jean-Paul Sounier 88, Corniche Fleurie 06200, Nice
Participants :	J.P. Sounier, M. Philips, P. Hache, Ph. Audra, J.H. Vallet, H. Darrieutort, Th. Baritaud, M. Kozłowska, A. Warild, Gr. Tunnock, M. Wilson, Th. Saint-Dizier, A. Grignard, B. Tourte, P. Vanstraelen, P. Deconinck, Eogando Lastra, G. Marbach, T. Despaigne, J. Tainguy, J.C. London, A. Guyot, D. Sesselego
Dates :	Janvier à début mars, pré-expédition en décembre

L'expédition Nakanai 98 s'est déroulée de décembre 1997 (pré-expédition) à début mars 98. Quatre personnes ont composé la pré-expédition qui a eu pour rôle de préparer la logistique et d'acheter vivres et matériel. Le gros de la troupe est arrivé début janvier. L'équipe totalisait 23 spéléologues plus deux personnes qui se sont jointes à l'expédition pour profiter du voyage. Il y avait donc un total de 25 personnes à gérer. Quatre nationalités étaient représentées : belge (3 spéléos), australienne (3 spéléos), espagnole (1 spéléo) et française (16 spéléos). Un médecin et deux infirmières formaient l'équipe médicale. L'équipe scientifique comprenait un karstologue et un biospéologue. Le manque de sponsor nous a privé d'une équipe cinéma.

Muruk et la résurgence de la Chevelure de Bérénice étaient l'objectif principal du projet. Le camp de base a été établi près de l'entrée de Muruk. La plus grande partie du matériel a été hélitreuillée sur ce camp. Plusieurs rotations d'hélicoptère ont permis l'établissement d'un camp avancé au-dessus de la résurgence (camp de Mara) et de larguer une équipe sur le trou noir baptisé « le Haricot ».

Le réseau du Casoar a donc été attaqué par les deux bouts. Plus de 3000 m de cordes ont été posées pour équiper le réseau. La jonction a été réalisée le 25 janvier. Plusieurs affluents ont été remontés. Le collecteur à -756 m a été exploré sur 1600 m jusqu'à un siphon. Le développement total du réseau atteint 17 000 m. Le réseau possède actuellement quatre entrées (Muruk, Neïde, Centaure, Chevelure de Bérénice). Neïde constitue l'entrée supérieure. La dénivellation est de 1129 m. En fait, la topographie donne -1257 m mais les altimètres ont contredit ce chiffre. Il est surprenant, voire inquiétant, de constater que la topographie réalisée avec des topofils et par des spéléos expérimentés présente une erreur de 9% !

D'autres explorations ont été menées sur des réseaux déjà connus :

* le siphon d'Arcturus a été plongé. Un deuxième siphon a été franchi et l'exploration a été arrêtée en bout de fil à -26 m dans le troisième siphon (point bas à -30 m).

Le siphon de la cascade à -440 m n'a pas pu être franchi. Le développement de la cavité atteint 2439 m pour une profondeur de 475 m,

* le gouffre de la Croix du Sud a été exploré jusqu'à un premier siphon qui a été franchi (20 m, -2 m). Quarante mètres plus loin, un deuxième gros siphon a stoppé l'exploration. Le développement est de 1253 m pour une profondeur de 275 m.

Trois nouvelles cavités ont été explorées :

* Le gouffre Tucana, situé à l'est de Muruk développe 103 m pour une profondeur de 128 m,

* le gouffre d'Andromède, situé au nord d'Arcturus, développe 644 m pour une profondeur de 169 m. Le ruisseau qui parcourt ce gouffre a été coloré. Les fluocapteurs, posés dans le collecteur à -750 m se sont révélés positifs. Il y a de grandes chances que le ruisseau du gouffre Andromède contribue à l'un des affluents du gouffre Arcturus.

* le gouffre du Haricot et du Petit Pois, situé sur un vaste plateau difficile d'accès au sud d'Arcturus, développe 600 m pour une profondeur de 150 m.

Au total, près de 10 km de galeries ont été explorées au cours de l'expédition. La jonction de Muruk avec sa résurgence a conforté le réseau du Casoar comme plus profonde cavité de l'Hémisphère Sud et en fait la sixième plus profonde traversée spéléologique du monde.

N°77 • 1^{er} trimestre 2000

Spelunca

Le gouffre

Nébélé:

un réseau de 20 km

sous les Arboilles

Muruk

écologie et biologie

d'un écosystème souterrain

Et les explorations

dont la dernière en 1999



ISSN 0242-1771

Fédération française de spéléologie





MURUK!

Par Jean-Paul SOUNIER

l'épilogue ?

En mars 1995, l'expédition "Hémisphère Sud, objectif premier -1 000", forte de dix-sept participants, ramenait en France un trophée quelque peu inhabituel, mais convoité par un grand nombre de chasseurs de premières; il ne s'agissait pas d'un "muruk" empaillé, c'est-à-dire un casoar en langue locale, mais d'un nombre à quatre chiffres, 1 141, précédé par un signe moins. Pour la première fois, des spéléologues franchissaient la profondeur mythique des 1 000 m dans l'hémisphère sud. Devant les perspectives de découvertes restant à faire dans le morceau des Nakanaï coincé entre les gorges de la Wunung et de la Galowé, et les yeux encore éblouis par les merveilles souterraines de Muruk, une expédition était rapidement mise sur pied pour le début de l'année 1998. Pour que l'efficacité soit maximum, le nombre total de participants fut porté à vingt-trois, deux "non-spéléos" profitant de la logistique pour venir visiter le coin. La présence de

Belges, Australiens et Espagnol donnait une petite touche internationale à cette équipe.

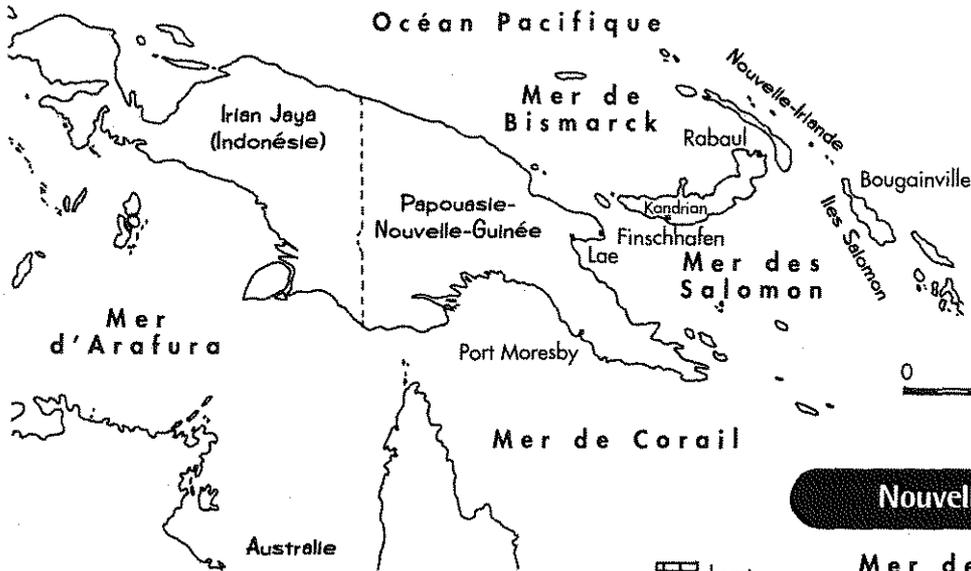
► En compagnie de trois autres membres, je débarque à Port Moresby au début de décembre 1997, puis à Rabaul où nous récupérons notre container. Cette fois-ci, pas d'éruption volcanique ni de voyage d'un "grand" de ce monde pour venir perturber notre programme. Tout se passe comme sur des roulettes. En fait, des difficultés inattendues vont surgir plus loin, dès notre arrivée le jour de Noël à Galowé. Un soi-disant comité pour la défense des intérêts locaux veut nous faire payer une version papoue de la taxe demandée aux alpinistes au Népal. Mais la somme atteint des sommets : le responsable du comité nous réclame 400 000 F! Pire que l'Everest ! Toute cette somme pour le

Épilogue ? N'est-il pas illusoire et présomptueux d'utiliser ces mots quand on évoque une cavité, qui plus est une cavité géante ? Si les expéditions de 1995 et 1998 ont permis d'étendre au-delà de toutes nos espérances les ramifications du réseau du Casoar, les points d'interrogation n'ont fait que se déplacer sur la topographie. Mais retournons de quelques années dans le passé.

droit d'explorer les entrailles de leur montagne; un comble quand on sait que nous sommes les inventeurs de la plupart de ses gouffres. Des palabres sans fin avec les Bigmen de Galowé finissent par éloigner cette menace; pour combien de temps encore ?

► Nous nous rendons sur le plateau où, là, nous avons deux mauvaises surprises; d'abord l'avancée inexorable des forestiers vers Muruk, puis à peine les derniers arbres abattus par les bulldozers franchis, un désastre naturel qui,

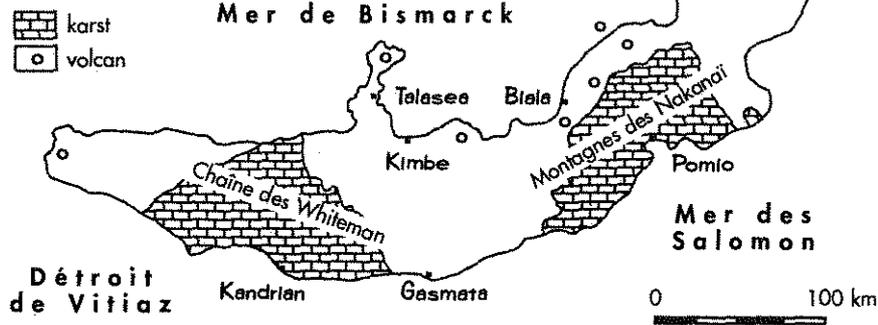
Nouvelle-Guinée



Le camp non loin de la Croix du Sud

0 500 km

Nouvelle-Bretagne



0 100 km



Le camp à Muruk en 1998, avec dans le fond la forêt dévastée par le cyclone Justine.



L'intérieur du camp.



L'entrée double du gouffre de la Croix du Sud.



Le talweg menant au gouffre de la Croix du Sud.

cette fois-ci, a transformé la majestueuse forêt des brumes en un gigantesque mikado de troncs couchés, tordus, vrillés, fendus. Un arbre sur deux est resté debout, mais le maigre feuillage laisse présager une mort certaine. Dans ce chaos végétal, nous parvenons difficilement à nous frayer un chemin vers Muruk. Le gros de l'équipe arrive à Galowé alors qu'en hâte, nous préparons l'aire d'atterrissage de l'hélicoptère.

► Pour éviter de se retrouver à plus de vingt au camp de Muruk et, surtout, pour augmenter l'efficacité, deux autres camps sont prévus dès le début. Une équipe va s'installer à Mara afin d'attaquer le réseau par la résurgence ; une autre équipe est larguée non loin d'un trou noir repéré en 1995. Enfin, le gros de la troupe et environ quatre tonnes de matériel et vivres sont déposés à Muruk. Grâce à l'hélicoptère, tout est exécuté en deux grosses matinées.

► Dans le fouillis végétal encombrant la doline du Centaure contiguë à la perte de Muruk, ériger un camp pouvant abriter confortablement une vingtaine de personnes requiert toute l'ingéniosité et le savoir-faire de notre architecte en chef, Thierry Baritaud, assisté de plusieurs Papous pleins d'enthousiasme. Pendant ce temps, les six membres de la petite équipe larguée près du trou noir, que nous avons baptisé le "Haricot" à cause de la forme de son entrée, jouent de la machette pour trouver l'abîme. Les coordonnées G.P.S. relevées depuis l'hélicoptère il y a trois ans s'avèrent d'une précision douteuse. Pourtant, il leur faut faire vite car



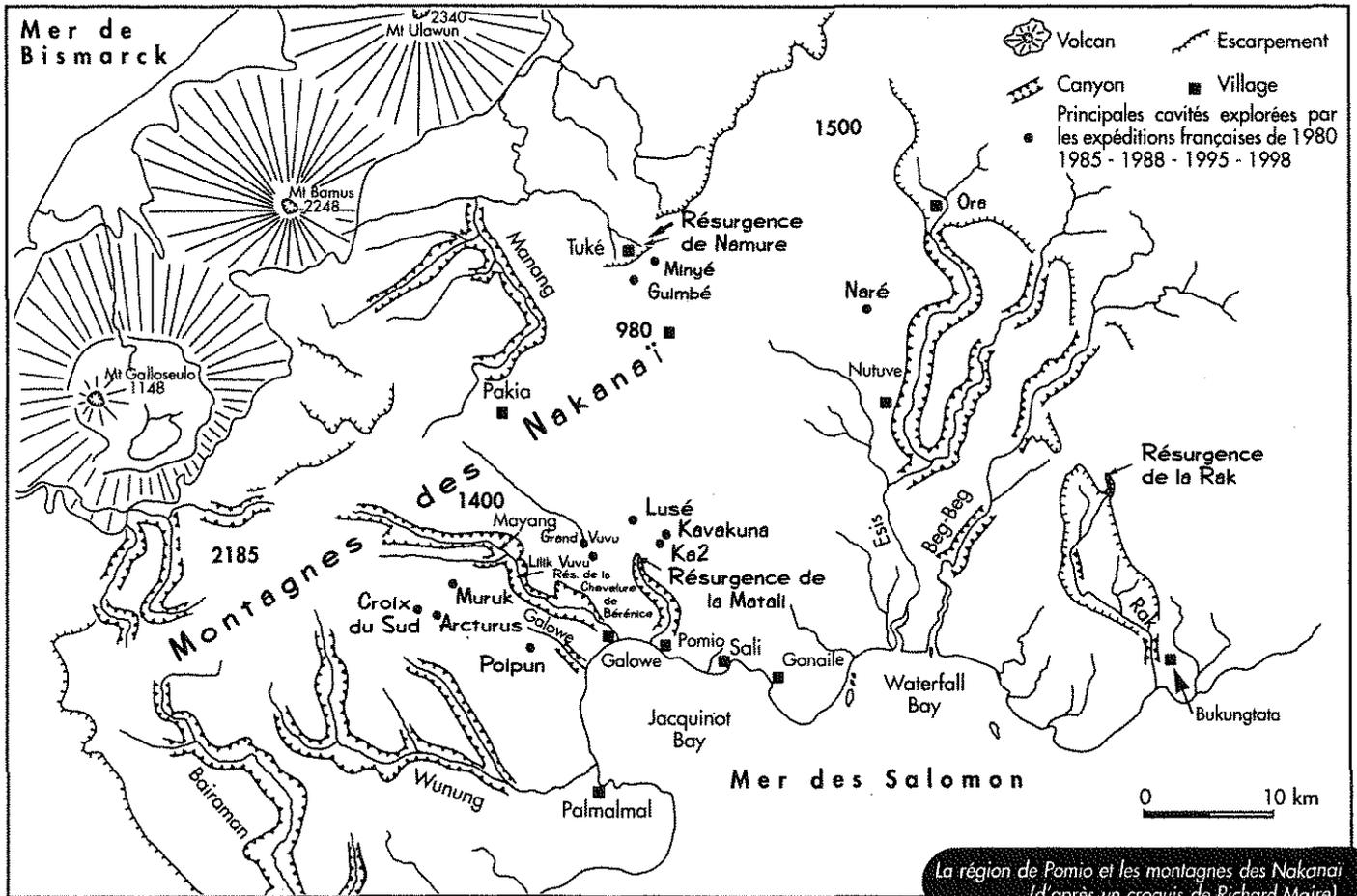
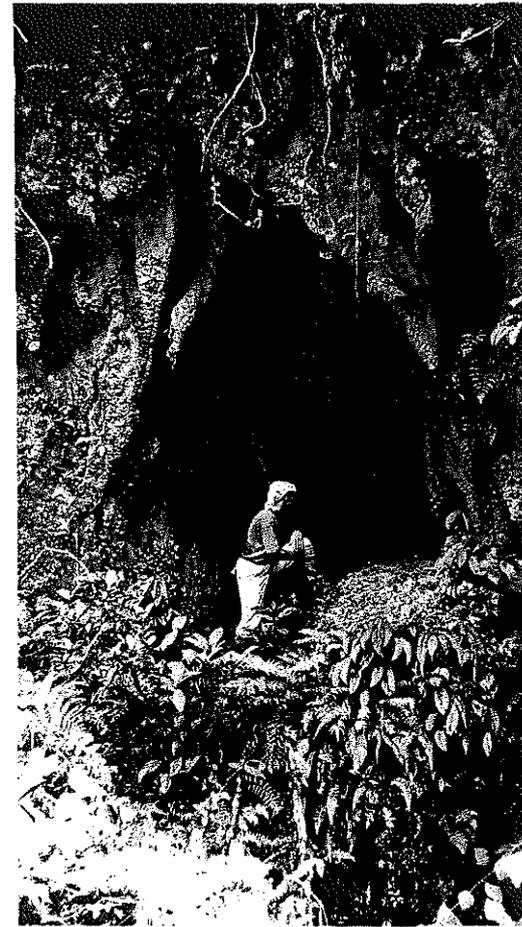
Bivouac en hamac à la Croix du Sud.

► La première équipe à foncer vers le fond est composée de Jean-Claude London, Patrick Vanstraelen et moi-même. C'est pour moi un plaisir immense que de revoir les parties post-siphon du gouffre. Mes coéquipiers sont impressionnés par la beauté et le gigantisme de la cavité. Après la confluence avec la rivière Tuonela, à -780 m, la rivière hurle

l'hélicoptère doit venir les récupérer dans une semaine. Cinq jours avant la date fixée, une petite perte est découverte. Le lendemain, l'équipe se sépare en deux groupes; Philippe Hache et Didier Sessegolo explorent l'embut pendant que le reste continue à tailler à la machette. La galerie que suivent Philippe et Didier n'est pas bien grande, mais s'enfoncé inexorablement dans la montagne. Quelle n'est pas leur surprise de déboucher sur la paroi d'un vide gigantesque; c'est tout simplement le trou noir tant recherché! Topographie, photographies, puis retour par hélicoptère sur Muruk le jour prévu. Le camp est terminé et sa construction n'a pas empêché les descentes pour équiper Muruk, puis l'acheminement du matériel de plongée sur la berge du siphon de -637 m.

son éternelle plainte dans le tunnel géant et le silence du bivouac dans la petite galerie fossile du shunt semble irréal. Bien réelle est en revanche la colonne de liquide qui franchit les dix-huit mètres du puits où nous nous étions arrêtés il y a trois ans. Au pied de l'à-pic, le souffle de la cascade est monstrueux. La suite du gouffre nous réserve d'autres surprises. D'abord un lac profond sous une voûte basse où nous suivons le courant d'air, puis une cataracte au parcours vicieux, comme pour nous dissuader d'aller au-delà, d'oser franchir l'ultime défense du gouffre que constitue ce toboggan liquide qui agresse les parois en une succession de vagues impétueuses et de maelstroms mortels pour l'imprudent qui s'y risquerait. D'un seul coup la jonction paraît lointaine;

L'entrée supérieure du gouffre Neïde, la deuxième entrée du réseau du Casoar.



Muruk :
l'épilogue ?

Muruk

Réseau du Casoar
Expédition Nakanai 98

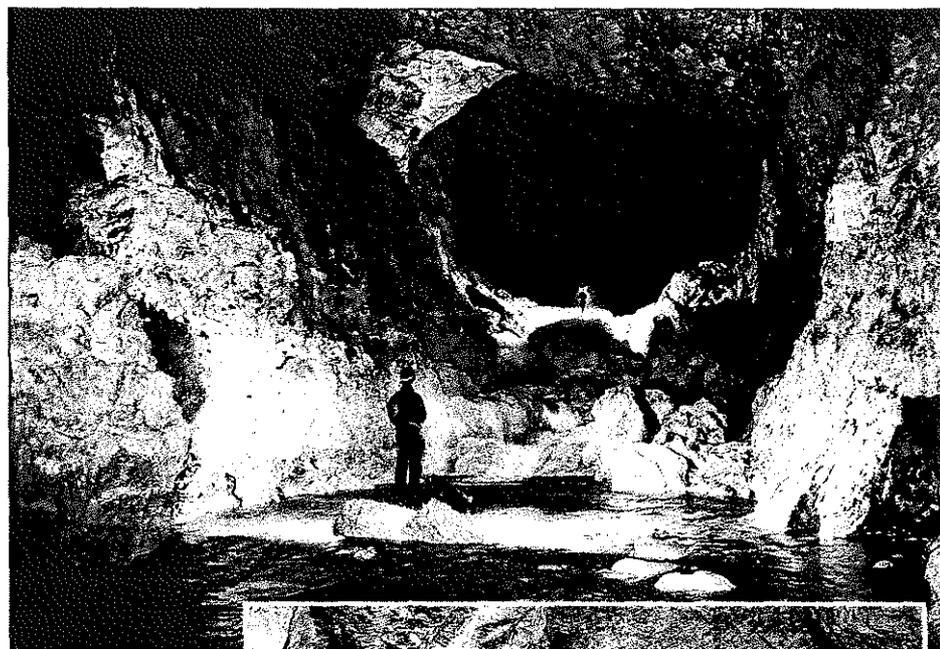


Progression
vers Neïde.

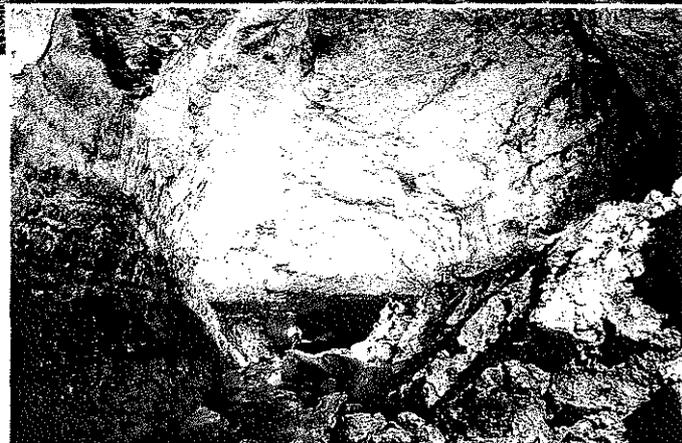
Résurgenc
de la Chev
de Bérénic

aurons-nous la chance de la réaliser ? Nous savons que l'équipe de Mara n'a pas chômé. Les explorateurs se sont engagés dans la partie inconnue de la résurgence de la Chevelure de Bérénice. Combien reste-t-il entre eux et l'obstacle démentiel qui rugit à nos pieds ? Le petit moment de découragement passé, nous nous mettons au boulot. Il faut deux heures d'effort pour équiper la cascade que nous baptisons avec respect "Bikbik Wara", c'est-à-dire Grosses eaux en Pidgin. Au-delà, la rivière coule à grande vitesse dans un tube quasi circulaire où nous progressons en escalade sur les parois. Hélas, le dernier mètre de corde est déroulé. Devant nous l'inconnu, encore et toujours. Aucune lueur ne vient dévoiler timidement la galerie qui, loin devant nous, se dissimule derrière l'écran noir. La jonction n'est pas pour nous mais pour l'équipe suivante composée des trois Australiens : Alan Warild, Mark Wilson et Greg Tunnock. Comme nous, ils épuiseront jusqu'à leur dernier mètre de corde, mais quelques minutes d'attente supplémentaires seront récompensées par l'apparition de la lueur magique, là-bas, au fond du tunnel désormais vaincu. Les trois Australiens sortiront par la résurgence pendant que Enrique Ogando-Lastra, Bernard Tourte et Michel Philips monteront lentement vers Muruk.

► Les jours suivants, l'amont de la rivière Tuonela est exploré sur 1,6 km ; il en est de même de l'affluent en rive gauche de la résurgence, qui est parcouru sur 500 m. Partout, le gouffre livre ses diverticules à notre soif d'exploration. En surface, plusieurs jours ont été nécessaires pour tailler le sentier vers le gouffre



La galerie de la Voie lactée (amont de Tuonela) vers -750 m.



La galerie de la Voie lactée (amont de Tuonela) vers -720 m.

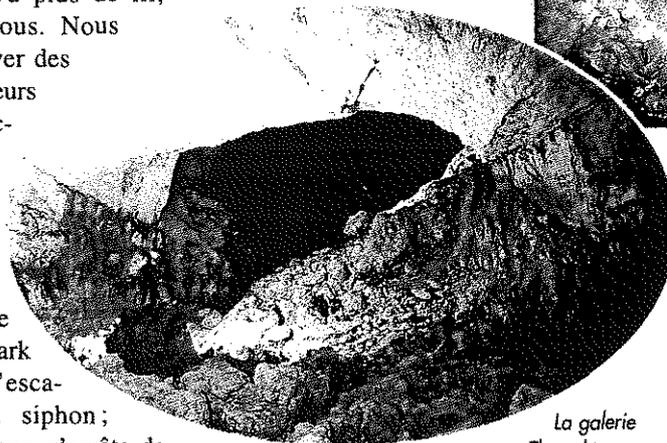
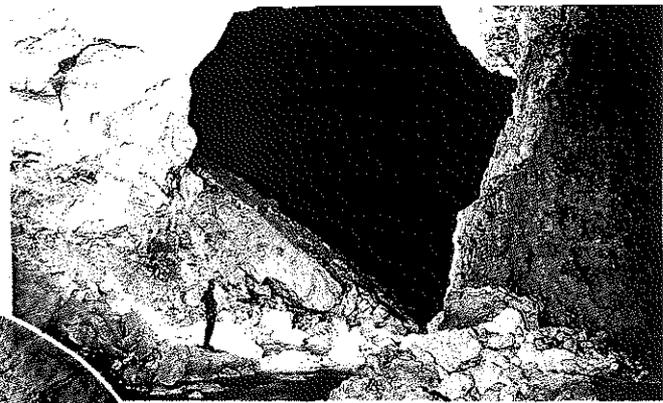
Arcturus. Sur le chemin, un gouffre a été découvert au fond d'une doline. Nous le baptisons "Andromède". Il est descendu jusqu'à un siphon à la profondeur de 169 m. Une fois le sentier vers Arcturus amélioré à la tronçonneuse par les Papous, le gouffre est équipé. Michel Philips plonge le beau siphon qui avait arrêté les équipes de l'expédition "Mayang 88" à -445 m. Michel passe un premier siphon de 90 m de long et 10 m de profondeur mais s'arrête dans un

deuxième siphon à 7 m, après 30 m de progression. Thierry Saint-Dizier prend la suite. Il franchit ce deuxième siphon et s'engage dans un troisième. Au début, le tube noyé ne s'enfonce pas trop vers les profondeurs, mais quelle n'est pas la surprise de Thierry de déboucher sur un vide important ; "j'ai cru que j'étais au sommet d'une salle noyée gigantesque", nous avouera-t-il à sa sortie. En fait, il ne s'agit que de la galerie, large à cet endroit, qui s'enfonce

jusqu'à 30 m. De ce point bas, Thierry monte doucement vers la surface inconnue ; hélas, la fin du fil d'Ariane l'immobilise à 26 m. Il faut retourner. Pestant de n'avoir prévu plus de fil, Thierry revient vers nous. Nous n'escomptions pas trouver des siphons de telles profondeurs et longueur, aussi la jonction Arcturus - Muruk risque-t-elle de nous échapper. Thierry profite de l'air qui lui reste dans les deux bouteilles pour plonger le siphon de l'amont de la cascade, Mark et Buldo ayant réalisé l'escalade jusqu'à un beau siphon ; comble de l'ironie, Thierry s'arrête de nouveau, mais à quelques mètres de la sortie cette fois-ci, à cause du fil d'Ariane trop court.

► Un nouveau gouffre situé à l'est de Muruk est exploré sur 1 033 m jusqu'à -128 m. Absorbés par toutes ces explorations, nous n'avons pas vu défiler les jours, mais les départs successifs nous ont rappelé ponctuellement le passage du temps. Le 12 février, nous ne sommes plus que dix à Muruk et nous

▲ La salle de la Confluence à -780 m.
La galerie Thurecht débouche dans cette salle où arrive, sur la droite, la rivière Tuonela.



▲ La galerie Thurecht vers

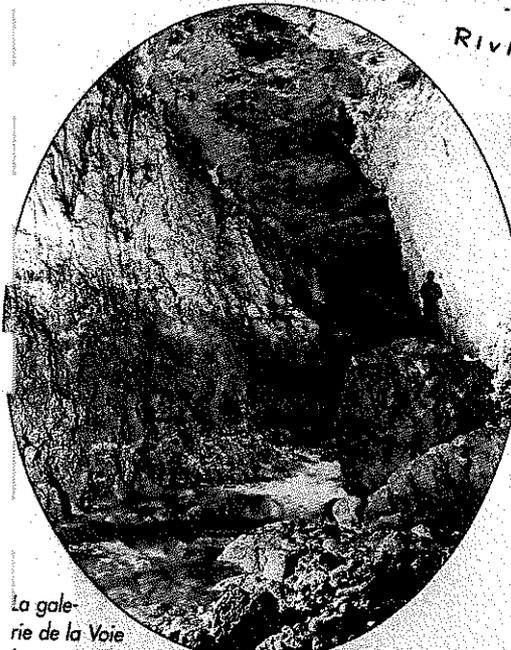
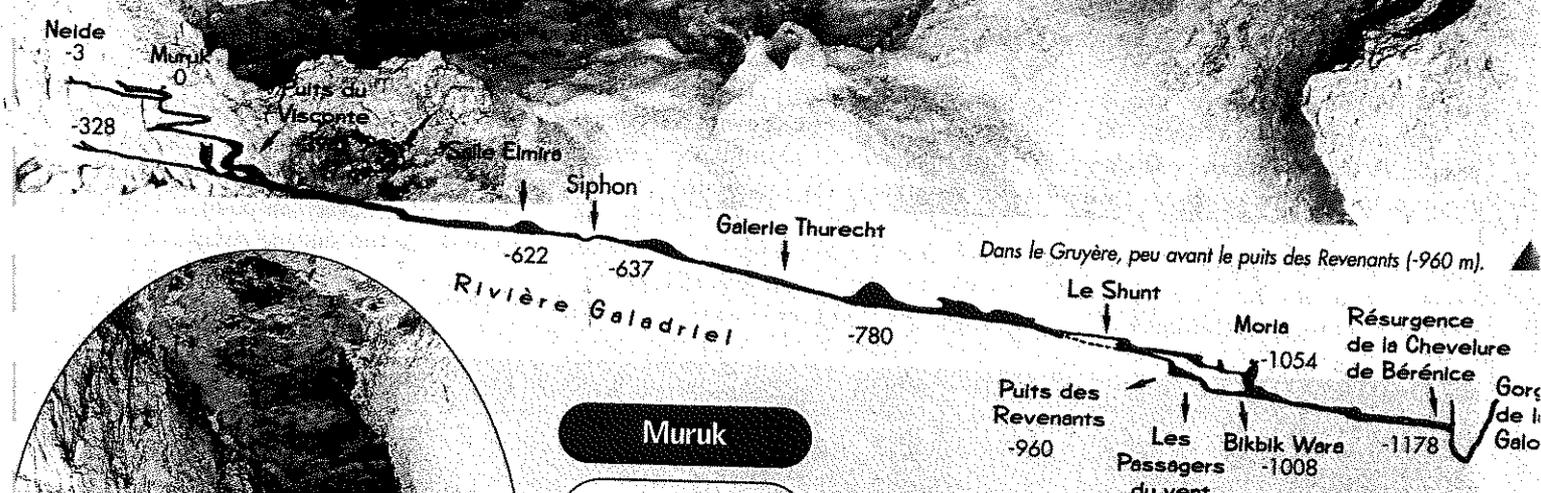
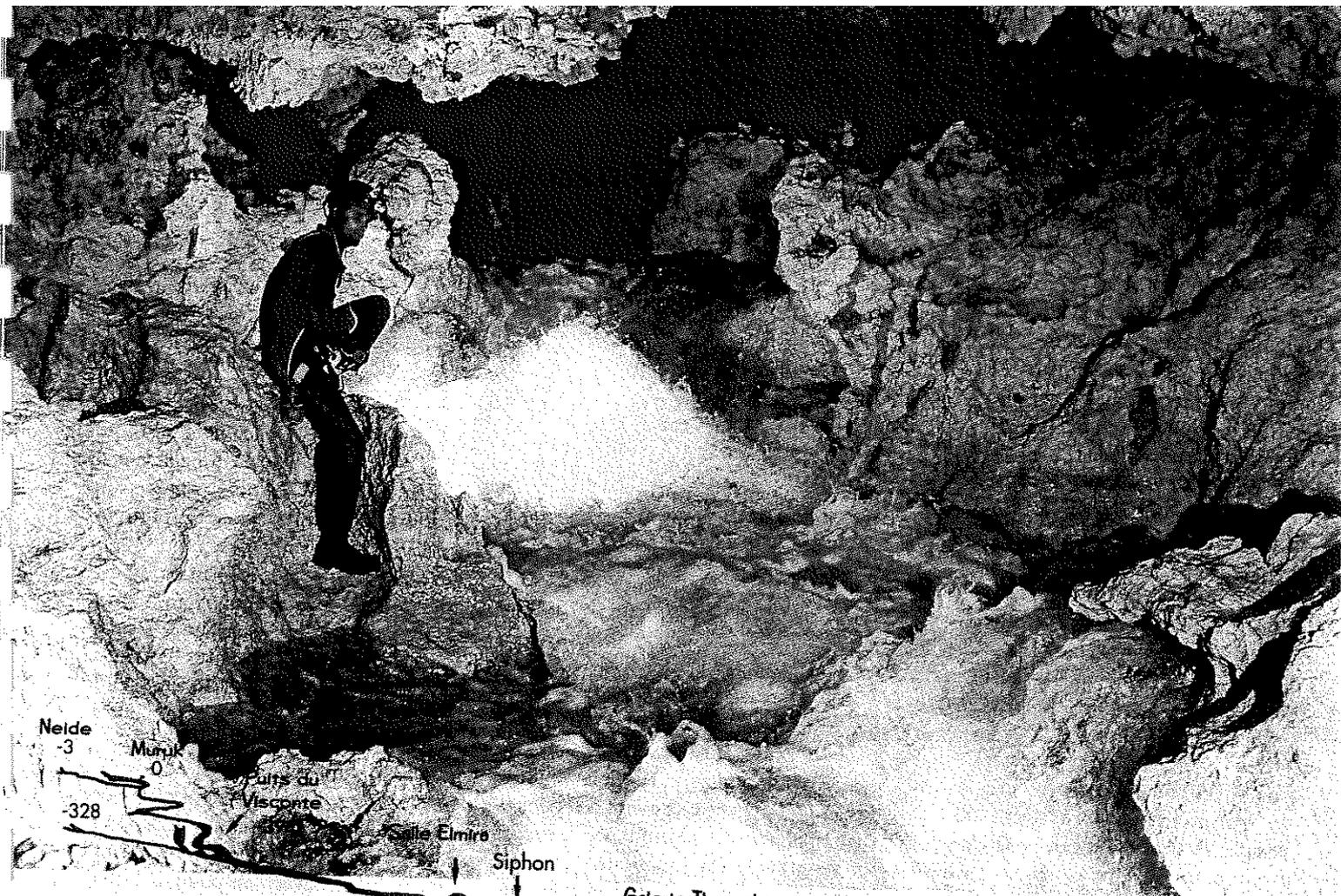
▲ -650 m. Aval du siphon de -637 m.

avons encore beaucoup à faire. La jonction Muruk - Résurgence est dans la poche ! L'amont de Tuonela exploré jusqu'à un siphon ; c'était nos deux objectifs principaux dans Muruk. Reste encore au programme la jonction Arcturus - Muruk et le gouffre de la Croix du Sud. Les difficultés de progression en surface ont considérablement retardé les explorations à Arcturus et le peu de jours qui

nous reste nous impose désormais de faire un choix. Concentrer tous nos efforts sur Arcturus ou foncer vers la Croix du Sud ? Si nous choisissons Arcturus, il va falloir franchir plusieurs siphons dont l'un descend à -30 m. Il reste ensuite environ un kilomètre pour atteindre le siphon amont de la rivière Tuonela. Trouverons-nous d'autres siphons sur ce trajet ? De plus, il ne reste dans l'équipe qu'un seul spécialiste de la plongée spéléologique, les autres membres n'étant capables que de plonger un siphon reconnu et équipé. Ce programme ne nous laissera plus le temps d'aller à la Croix du Sud. Or la topographie de la Croix du Sud nous nargue depuis dix ans avec son point d'interrogation à -209 m sur une galerie de 4 m

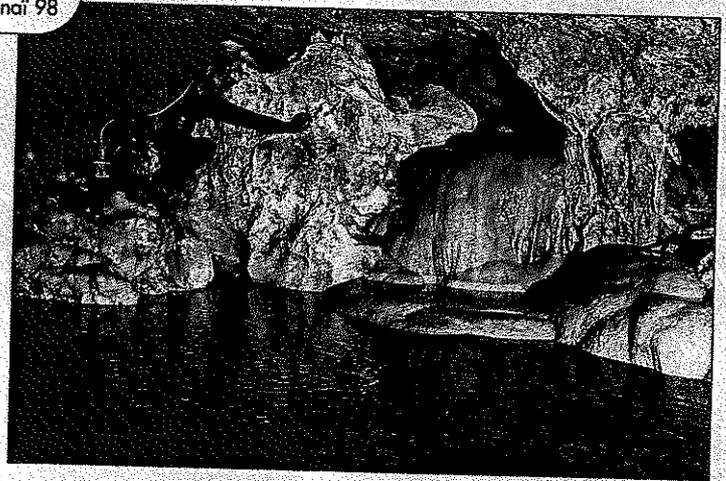
▼ La galerie en aval de la confluence.
On est ici vers -815 m.



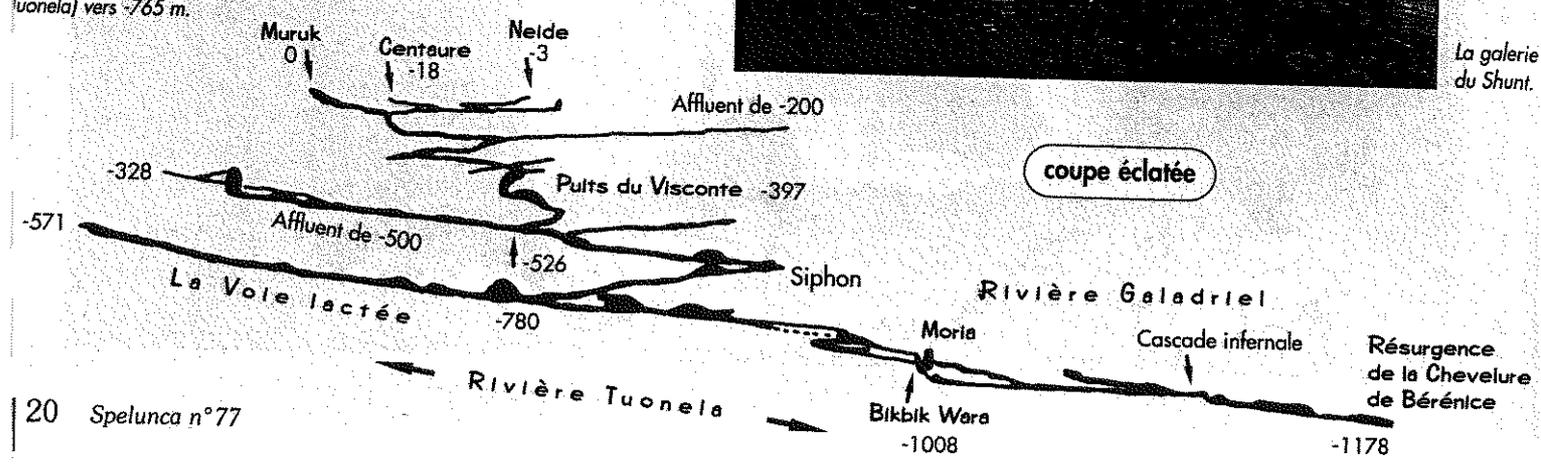


La galerie de la Voie lactée (amont de Tuonela) vers -765 m.

Muruk
Réseau du Casoar
Expédition Nakanai 98



La galerie du Shunt.





Philippe Audra prélève des échantillons de boue séchée dans la galerie du Shunt. ▲

Philippe Audra observe un bloc écrasé par les mouvements tectoniques.
On est ici dans la galerie du Shunt. ▲



de large et 5 m de haut. De plus, sa position géographique nous permet d'envisager un accès au collecteur de Mayang, l'émergence de la Galowé qui, avec un débit d'étiage à vingt mètres cubes par seconde, continue de nous faire rêver : un -1 000 m avec un débit de 20 m³/s, quel défi ! C'est donc l'exploration de la Croix du Sud qui est choisie.

► **Les Australiens ont réussi à atteindre l'entrée du gouffre au prix de trois journées de taille dans la forêt dévastée.** Bien que Muruk et la Croix du Sud ne soient distants que de 3,5 km, les difficultés du parcours ne nous permettent pas d'envisager une série de portages pour alimenter le camp avec le matériel et les vivres pour une durée d'une dizaine de jours. L'hélicoptère est appelé à la rescousse et le travail est accompli en quatre rotations.

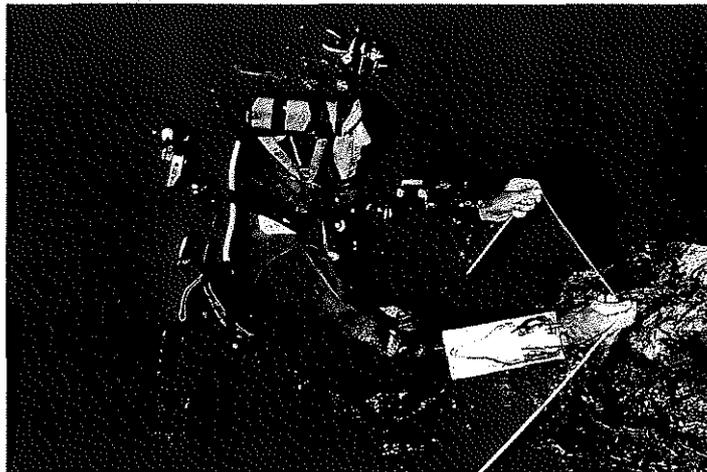
► **Les trois Australiens ont bien mérité d'être les premiers à descendre dans le gouffre.** En surface, nous sommes tous impatients de les voir ressortir ; la Croix du Sud va-t-elle donner l'accès au plus grand réseau du plateau et son deuxième -1 000 ? Nos trois amis ressortent à minuit. Ils ont exploré 513 m de galeries vierges mais ont buté sur un siphon à -260 m. En compagnie de Thierry Saint-Dizier, Philippe Hache et Jérôme Tainguy, je descends dès le lendemain dans le gouffre. Nous portons le matériel subaquatique pour un plongeur. Durant la descente, je suis impressionné par la taille des puits et des galeries, ainsi que par d'étonnants

amoncellements de troncs noirs. Il ne serait pas bon être dans la cavité pendant la saison des pluies ! Les deux grands puits de cinquante mètres sont magnifiques. Puis nous suivons la rivière qui a sculpté une galerie d'une dizaine de mètres de haut pour 4 à 5 m de large, au lit ponctué de cascades, marmites, lacs. On se croirait dans Muruk. Non sans émotions, nous dépassons l'endroit où, en 1988, une équipe s'était fait coincer par la crue. Au-delà, le conduit continue à s'enfoncer dans la montagne. Puis les parois s'enduisent de dépôts argileux. Le remplissage doit s'effectuer sur plusieurs dizaines de mètres de haut comme semble le prouver les murs d'une salle haute et sombre. Le siphon est un peu plus loin. La vasque n'est pas très grande. Thierry s'équipe ; il part seul. Nous commençons la topographie de la partie découverte par les Australiens. Ils ont remonté un affluent en rive gauche. Nous devons vérifier tous les diverticules qu'ils n'ont pas eu le temps de voir. Nous avons tout juste réalisé quelques visées quand soudain, nous sommes rattrapés par Thierry excité ; "Dites les gars, le siphon

mesure 20 m de long et descend à -2 m. De l'autre côté, ça s'agrandit et l'on entend le bruit d'une cascade !" Branlebas de combat. Je reviens dare-dare vers le siphon en abandonnant Jérôme et Philippe à la topographie. Nous nous équipons chacun avec une moitié d'équipement : une bouteille et le pantalon néoprène pour moi ; l'autre bouteille et la veste pour Thierry. Nous franchissons le siphon en faisant face au plafond. Ainsi, nous pouvons progresser en se tractant sur la corde et en rampant au plafond. C'est rapide et bien adapté à ce genre de siphon, c'est-à-dire court, peu profond et aux parois relativement lisses. L'obstacle franchi, nous nous déséquiperons et posons les bouteilles sur un amas de blocs, en rive droite. En aval, la galerie s'évase. Le chant d'une cascade toute proche attise notre fièvre d'exploration. Nous franchissons vite l'espace qui nous sépare de la chute d'eau. En moins de temps qu'il n'en faut à l'eau, nous sommes à son pied. La galerie continue à s'évaser au point qu'il nous semble pénétrer dans une salle. Mais là, l'eau ne rebondit plus sur la roche claire.

Michel Philips s'apprête à plonger le siphon d'Arcturus, à -445 m. ▲

▼ Michel Philips peu avant la plongée.



Un lac stoppe notre progression. Il occupe toute la surface de la salle qui mesure une quinzaine de mètres de diamètre. Elle est quasiment circulaire et les dépôts de sédiment qui maculent ses parois témoignent d'une mise en charge importante. Le faisceau de nos lampes ne décèle aucun siphon vers l'inconnu ; un siphon ? Nous n'osons y croire. Pourtant c'est bel et bien un siphon qui nous arrête à 40 m à peine du précédent. Thierry plonge la lampe sous la surface. L'eau trouble ne laisse rien entrevoir. Je regarde Thierry ; la décision de plonger ce nouvel obstacle lui appartient. Je me garde bien de l'influencer. Nous sommes à l'autre bout du monde, au fin fond d'un trou connu par une poignée de personnes et de plus, Thierry est le seul plongeur vraiment "pro" du groupe. Pas vraiment motivé, mon ami renonce, aussi rebroussons-nous chemin. La Croix du Sud va garder son secret pour certainement de nombreuses années. Est-elle l'accès à Mayang ou ses eaux vont-elles grossir le ruisseau d'Arcturus pour former la rivière Tuonela ? Cette hypothèse est plausible. La température de l'eau de la rivière Tuonela est plus basse que celle de la rivière Galadriel à profondeur égale. Philippe Audra en a déduit que le bassin d'alimentation de Tuonela est situé plus haut que la zone délimitée par les gouffres Arcturus, Noria et Andromède. Or plus vers l'ouest, nous ne connaissons que la Croix du Sud ! Une telle jonction ajouterait 75 m de dénivellation au réseau du Casoar.

À perte de vue, la forêt en partie détruite par le cyclone. La vue est prise vers l'ouest.

Progression dans la forêt détruite par le cyclone.



Michel Philips dans le premier siphon d'Arcturus.

► **Nous retournons vers Muruk. Partout la forêt a souffert du cyclone.** Le parcours est éreintant. Au passage, Thierry, Philippe et moi-même allons déséquiper Arcturus. L'hélicoptère vient nous récupérer le 20 février. Tout le matériel des camps de Muruk et de la Croix du Sud est ramené sur Pomio. Nous laissons aux Papous un important stock de vivres et tous les ustensiles de cuisine. Devant un tel trésor, un groupe de Papous désignés par les différents Bigmen de Galowé profite de l'hélicoptère vide à la montée pour se rendre au camp afin de le garder d'éventuels voleurs et éviter un partage injuste. Le nombre élevé de rotations d'hélicoptère est terminé à douze heures trente. Il était temps ; les nuages se sont accumulés sur les reliefs. Nous ne pouvons effectuer le survol de

reconnaissance du canyon de la Bairaman. En rive droite de cette rivière qui coule au fond d'une entaille comparable à celle de la Galowé, deux émergences sortent du fond d'un cirque imposant. Au-dessus, le plateau culmine à plus de 1 600 m d'altitude et présente une morphologie de surface identique à la zone de Muruk : karst à dolines jointives à proximité de la lèvre du canyon, puis zone de talwegs ponctués de pertes. Il y a là un deuxième - 1 000 m ! Nous pensons déjà y organiser une expédition. La forêt dévastée par le cyclone et envahie par la jungle va devenir, sur le plateau, un obstacle quasi infranchissable. On peut envisager d'explorer les réseaux à partir des résurgences... Il y a aussi la jonction Arcturus - Muruk qui permettrait au système de dépasser les 20 km de développement. Et toutes

les zones vierges du massif des Nakanai ! Comme toujours, nous partons en laissant des tas de points d'interrogations sur les cartes et les topographies. N'est-ce pas un privilège que de tenir ce genre de propos alors que la surface de la terre, malade de sa surpopulation et de sa croissance économique, voit disparaître inexorablement ses derniers espaces sauvages ?

Les photographies sont de Jean-Paul Sounier.



Participants

AUSTRALIE :
Alan WARILD,
Greg TUNNOCK,
Marc WILSON.

BELGIQUE :
Jean-Claude LONDON,
Patrick VANSTRAELEN
(plongeur),
Alain GRIGNARD.

ESPAGNE :
Enrique OGANDO-LASTRA.

FRANCE : Hélène
DARRIEUTORT (infirmière),
Monika KOZLOWSKA
(infirmière),
Michel PHILIPS (plongeur),
Philippe AUDRA (scientifique),
Arnaud GUYOT (plongeur),
Jacques-Henri VALLET (médecin),
Pierre DECONINCK
(biospéléologue),
Bernard TOURTE,
Georges MARBACH,
Jérôme TAINGUY,

Tristan DESPAIGNE,
Thierry BARITAUD,
Philippe HACHE,
Thierry SAINT-DIZIER
(plongeur),
Didier SESSEGOLO (plongeur),
Jean-Paul SOUNIER
(responsable d'expédition et
photographe).

Visiteurs :
Corinne GEORGEON et
Laurent TONDUSSON.

Jean-Paul SOUNIER

MURUK

Hémisphère sud
premier -1000

Édisud / Spelunca

Jean-Paul Sounier visite sa première grotte en 1966, à l'âge de 15 ans. Les années suivantes, il explore de nombreuses cavités souterraines en France, en Italie, mais aussi en Turquie où il participe à une expédition en 1969. Pour assouvir ses passions des voyages et de l'exploration souterraine, il pratique une spéléologie d'expédition qui le mène aux quatre coins du globe. Il explore des gouffres profonds en Algérie, Espagne, Autriche, Nouvelle-Zélande ainsi que des cavités plus modestes à Haïti, en Tasmanie et aux Philippines, mais la Papouasie-Nouvelle-Guinée se révèle être son terrain de prédilection. Il y effectue six expéditions dont les deux dernières sont consacrées à l'exploration du gouffre Muruk, le premier -1 000 de l'Hémisphère Sud. Pour cet exploit, il obtient en 1995 la médaille d'Or de la Jeunesse et des Sports. Les expéditions 95 et 98 ont été nommées aux Bornes IGN de l'Aventure.

Actuellement, Jean-Paul Sounier est guide de spéléologie et de canyoning. Toujours en quête d'aventures, il participe à l'organisation de l'Elf Authentique Aventure.



Jean-Paul Sounier fait de nous les Aventuriers de ce continent souterrain, nous entraînant dans une exploration ardue, exigeante et dantesque dans le gouffre Muruk.

Après une plongée unique en son genre dans un siphon à -637 m, il conduit son équipe à une profondeur encore jamais atteinte dans l'Hémisphère Sud. À moins 1 141 m sous terre dans un décor grandiose c'est, au bout de l'effort, la récompense au fil de ce qui restera sans doute l'une des plus belles épopées de la conquête souterraine.

Une aventure authentique dans une des dernières forêts primaires de la planète, noyée dans la brume, soumise à des pluies tropicales permanentes, sur une montagne taboue qui est pour les Papous le refuge des esprits des ancêtres.

ISBN 2-74490-067-2



9 782744 900679